LES 100 CHEFS-D'OEUVRE DU FILM FANTASTIQUE

JEAN-MARC BOUINEAU
ALAIN CHARLOT

MARABOUT

Collection **marabout service**

Afin de vous informer de toutes ses publications, **marabout** édite des catalogues où sont annoncés, régulièrement, les nombreux ouvrages qui vous intéressent. Vous pouvez les obtenir gracieusement auprès de votre libraire habituel.

Dans la même collection :

Titres parus :
Les 100 chefs-d'œuvre du film historique
par Jean-Pierre Frimbois.

Les 100 chefs-d'œuvre du film musical
par Jean-Marc Bouineau.

Les 100 chefs-d'œuvre du suspense
par Alain Charlot.

A paraître :

Les 100 chefs-d'œuvre du western
par Jean-Marc Bouineau, Alain Charlot
et Jean-Pierre Frimbois.

Les 100 chefs-d'œuvre du film d'auteur
par Jean-Pierre Frimbois.

Jean-Marc BOUINEAU
Alain CHARLOT

Les 100 chefs-d'œuvre du film fantastique

MARABOUT

Collection dirigée par
Jean-Pierre Frimbois.

© 1989, **Marabout**, Alleur (Belgique).

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

Élaboration d'un genre à travers ses clones et ses monstres, ses vampires et ses docteurs fous: le cinéma fantastique

La somme de films fantastiques et terrifiants produits jusqu'aujourd'hui est à la fois considérable et faible. Considérable dans la mesure où elle comprend une liste très longue de films arrivant à créer, avec une force peu commune, une mythologie spécifique. Faible dans la mesure où une grande part de ses possibilités est encore inexplorée. Le «mystère» de l'image cinématographique — qui nous permet d'appréhender une œuvre fantastique là où, si l'on y regardait de plus près, nous trouverions un cinéma réaliste — propose des chemins pratiquement inconnus. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à regarder certaines des œuvres les plus marquantes du genre, comme «Les chasses du comte Zaroff» (1932) d'Ernest B. Schoedsack, «La nuit du chasseur» (1955) de Charles Laughton ou «l'Ange exterminateur» (1962) de Luis Buñuel, exceptions et authentiques films phares, sans précédent ni successeur dans l'histoire du cinéma. D'autres films comme «Vampyr, l'étrange aventure de David Gray» (1932) de Dreyer, ou «L'année dernière à Marienbad» (1961) d'Alain Resnais, démarrent d'une thématique connue pour aboutir à une expérience sans aucune référence, au-delà des sentiers battus. Leur singularité, par rapport à la tradition fantastique, en fait sans conteste des œuvres maîtresses. Par sa fonction, plonger dans l'inconscient collectif, le cinéma fantastique devrait

être depuis toujours le genre le plus populaire mais, paradoxalement, c'est celui qui contient le plus d'œuvres « maudites », qui a rencontré la plus totale incompréhension.

Le grand public, très friand d'un « Frankenstein » de série, rejette les créatures réelles et dérangeantes de « La monstrueuse parade » (1932) de Tod Browning. Il regarde avec un petit frisson amusé le fœtus d'un homme-loup dans une kermesse, mais accepte de mauvaise grâce « La féline » (1942) de Jacques Tourneur. Ces voies, nouvellement ouvertes, resteront sans succession pendant longtemps. Il faudra attendre « Elephant Man » de David Lynch, et la dignité bafouée d'un homme-monstre, pour retrouver l'essence de « Freaks ». Le grand public, donc, semble refuser le surnaturel tout en appréciant l'horreur et les sensations qu'elle lui fait un instant éprouver. Quant aux critiques, composés le plus souvent « d'intellectuels », ils mettront un temps fou pour admettre un des aspects du cinéma fantastique: sa poésie, en prétendant que les œuvres en question sont « bassement » populaires. Pourtant, aucune autre forme d'expression artistique, même la peinture, n'a libéré de façon aussi claire les archétypes les plus secrets de l'inconscient et révélé, par de subtiles métaphores, l'esprit véritable d'une époque et sa société. Pour comprendre par exemple l'Allemagne nazie, on peut revoir « Le cabinet du docteur Caligari » (1919) de Robert Wiene, « Docteur Mabuse » (1922) ou « M. le maudit » de Fritz Lang. De la même façon, « Le voleur de Bagdad » (1924) de Raoul Walsh, avec Douglas Fairbanks, relate avec une grande précision l'euphorie américaine avant le krach de 1929. Le cinéma fantastique, qu'il soit ambitieux ou purement commercial, est d'une certaine façon le miroir de la société. « Le garçon aux cheveux verts » (1948) de Joseph Losey témoigne du monde dévasté dans lequel se débattent les hommes au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. « Muriel » (1963) d'Alain Resnais reflète, avec un aspect fantastique, le traumatisme que la guerre d'Algérie a provoqué dans la société française. L'érotisme, d'habitude inexistant dans le cinéma « traditionnel », a pu, à des époques où la censure était inflexible, apparaître dans des films représentatifs du cinéma de terreur. De l'arrière-fond obligatoirement érotique du vampirisme à la bestialité de « King-Kong » (1933) de Merian C. Cooper et Ernest

B. Schoedsack, en passant par le sadisme des « Chasses du comte Zaroff » (1932), la tendance nécrophile de « La Momie » (1932) de Karl Freund et les « problèmes » sexuels d'ordre pathologique du « Voyeur » (1959) de Michael Powell ou de « Répulsion » (1965) de Roman Polanski. Le cinéma, et c'est son avantage, a créé une poésie personnelle. La littérature fantastique a connu au début du siècle un déclin très net: les romans de Bram Stoker commençaient à « dater » et Poe était lu pour la moitié pour des raisons indépendantes du contenu de ses livres. Le cinéma fantastique a, en quelque sorte, contribué au renouveau de la littérature du même nom. Frankenstein ou Dracula sont des personnages mythiques créés par la littérature. Caligari, la Momie ou le comte Zaroff sont issus directement du cinéma. Ces deux sources d'inspiration ajoutées ont offert à un genre tout neuf un passé déjà richissime.

Edgar Allan Poe et le cinéma

Aucun autre écrivain que Poe n'a fourni au cinéma d'épouvante autant de matière hurlante. Le succès de ses œuvres au cinéma n'est pas plus important que celui de Bram Stoker ou de Mary Shelley; les films qui s'en inspirent ne sont ni meilleurs, ni moins bons, mais Poe reste le roi du genre, au cinéma comme en littérature. Il ne s'est pas contenté, comme Stoker et Shelley, de fournir un thème élaboré, servant à alimenter un nombre grandissant de scénarios dont l'intrigue, souvent malmenée, n'a parfois plus rien à voir avec l'œuvre originale. Il a fourni un nombre astronomique de sujets qui, pour la plupart, ont été respectés. Aucun de ses contes n'est arrivé à constituer un archétype du genre, mais nombreux sont ceux qui ont bénéficié de plusieurs adaptations à l'écran.

De plus, Edgar Poe a intéressé beaucoup de réalisateurs non spécialistes du fantastique, par les visions poétiques qui imprègnent ses textes. Son réalisateur de prédilection est Roger Corman, infatigable « stakhanoviste » de la série B, homme d'un talent et d'une acuité peu communes, qui est arrivé à produire à la chaîne des produits de consommation courante d'une grande qualité, mêlant avec bonheur tous les genres du cinéma, avec à chaque fois la

«touche Corman». Les films adaptés des œuvres d'Edgar Poe sont au nombre de six et correspondent à la période où Corman devient indépendant. «La chambre des tortures» (1961), «L'enterré vivant» (1961), «La chute de la maison Usher» (1961), «L'empire de la terreur» (1961), «Le corbeau» (1962) et «Le masque de la Mort rouge» (1964). Ces films ont été conçus conjointement par Corman, Richard Matheson (grand écrivain de science-fiction) et Floyd Crosby (directeur de la photo à la longue carrière). Les films reposent tous sur le même schéma: délaisser l'aspect fantastique pour accentuer l'horreur viscérale de certaines situations. Seul «Le masque de la Mort rouge» échappe à la règle. Dernière adaptation faite par Corman, il semble plus ambitieux. Corman ajoute à l'allégorie en prose de Poe une étrange «danse de mort». Les nuances des couleurs ajoutées à l'«intellectualisme» du propos tendent plus vers un cinéma européen, influencé certainement par le Bergman du «Septième sceau».

Monstres à tête humaine

Avec «Dracula» (1931), Tod Browning avait apporté l'horreur du surnaturel dans le cinéma américain. L'année suivante, «La monstrueuse parade» renferme une autre sorte d'horreur: plus réelle et forcément plus terrifiante. Les «monstres» de Tod Browning n'appartiennent plus à la légende ou au délire de l'imagination. Ce sont des «erreurs» de la nature, des êtres de chair et de sang, au physique frisant l'aberration. Nains, homme-tronc, femme à barbe et sœurs siamoises sont des «phénomènes de cirque» mais l'intelligence de Browning donne au film une autre dimension, par l'intermédiaire de son scénario. Un lilliputien possède de substantielles économies qu'une belle acrobate «normale» aimerait bien lui subtiliser. Fou amoureux de cette blonde plantureuse, et pensant que ses sentiments sont partagés, il prépare leur mariage. La scène qui suit, d'une cruauté inimaginable, va révéler les intentions de la belle acrobate. Les monstres se réunissent alors pour venger le nain. Se faufilant entre les roulottes du cirque itinérant, ils encerclent la jeune femme, armés de couteaux. Le châtiment est à la hauteur de sa traîtrise. On

la retrouve plus tard, exhibée dans une fête foraine, devenue monstre parmi les monstres, femme-poule caquetante enfermée dans une sordide cage en bois. Le génie de Browning est de choisir de vrais monstres pour illustrer une histoire hautement morale. Le cinéaste est un habitué du travail avec les «phénomènes» et des déformations physiques comme détonateurs de l'horreur. Au temps du muet, il travaillait avec Lon Chaney, grand maniaque du maquillage, qui aimait, presque sadiquement, être défiguré dans ses films. Il joua un paralytique dans «L'oiseau noir» (1926) et un borgne dans «La route de Mandalay» (1926). Dans «L'inconnu» (1927), le film le plus insoutenable de Tod Browning, il se coupait les bras volontairement pour l'amour d'une ballerine, qui ne supportait pas qu'on la touche. Autres «monstres humains»: Lon Chaney encore pour «Le fantôme de l'Opéra» (1925) de Rupert Julian, où il se masque le visage d'une véritable «tête de mort» qui lui procure des souffrances intolérables; le bossu Quasimodo, sonneur de cloches à Notre-Dame, immortalisé par Victor Hugo, repris par un grand nombre de cinéastes. La plus belle adaptation est celle de William Dieterle (1939) avec Charles Laughton dans le rôle titre. On trouve pêle-mêle des films utilisant les déformations physiques comme générateurs de terreur: «Les yeux sans visage» de Georges Franju (1959), «Le mari de la femme à barbe» de Marco Ferreri (1963) ou «Dis-moi que tu m'aimes, Julie Moon» d'Otto Preminger (1970), ce dernier racontant la cohabitation délicate de trois êtres diminués physiquement, dont Liza Minnelli en jeune fille brûlée au vitriol par un dangereux maniaque sexuel.

Dracula et le vampirisme

Le premier grand film sur les vampires, adapté librement du roman de Bram Stoker, est «Nosferatu» (1922) de Friedrich W. Murnau. Le nom de Dracula en est absent, de même que l'origine du thème. C'est au début du cinéma parlant qu'apparaît «Vampyr» (1932) de Carl Theodor Dreyer, connu aussi sous les titres suivants: «La sorcière vampire» et «L'étrange aventure de David Gray». Après son «Dracula», un peu théâtral malgré l'étonnante com-

position de Bela Lugosi, Tod Browning tourne « La marque du vampire » (1935), toujours avec Lugosi, acteur suprême dans son impassibilité, son élégance raffinée et l'intensité de son regard. Des critiques américains disaient de lui qu'il dormait dans un cercueil et voyageait dans un corbillard. Il mourut en 1956, victime d'une surdose de stupéfiants. Ensuite, pendant une longue période, le mythe de Dracula paraît tomber en désuétude. Jusqu'à ce qu'une firme anglaise, la Hammer, achète les droits à la compagnie Universal et décide de le ressusciter dans « le » film qui devait ouvrir une nouvelle ère du cinéma fantastique : « Dracula » (« Horror of Dracula ») de Terence Fisher.

Le rôle principal est confié à un acteur anglais de théâtre, spécialiste du répertoire classique : Christopher Lee. Il devient en quelques mois le vampire type ; il en possède la stature, la prestance hautaine et majestueuse et le regard inévitable. Sa vision du personnage est intelligente et tout en finesse. L'équipe de la Hammer découvre alors les implications érotiques du personnage et décide d'exploiter la possession vampirique en lui substituant la possession sexuelle. Le cas le plus flagrant est celui des « Maîtresses de Dracula » (1960), sans Christopher Lee, où un jeune blond ténébreux tient plus du jeune homme libertin que du maître des ombres. A partir de là, des cinéastes du monde entier vont s'essayer au mythe du vampire, les Mexicains avec « El vampiro » (1957) de Fernando Mendez ; les Espagnols avec « El vampiro sangrieto » (1962) de Miguel Moryata, « La invasión de los vampiros » (1962) d'Alfonso Corona Blake et surtout « Le Saint contre les femmes vampires », œuvre la plus représentatrice du cinéma d'horreur mexicain, dans lequel le Saint, hercule au visage masqué et enveloppé d'une cape blanche, se propose par des moyens peu orthodoxes de détruire une secte de femmes vampires. L'Italie aussi va se mêler à la partie, grâce à Mario Bava, avec des films comme « Le masque du démon » (1960). Barbara Steele y devient le symbole de la perversité féminine. Malheureusement, Bava n'arrivera plus jamais à égaler ce film aux moyens très limités, mais où l'utilisation de ces moyens faisait sa force. En France, Roger Vadim a essayé d'approcher le mythe dans « Et mourir de plaisir » (1960) ; son ambition démesurée et son intérêt farouche pour l'intégration d'éléments

« lesbiens » l'ont conduit à l'échec. Roman Polanski a repris sur un ton « blagueur » les thèmes essentiels des films de la Hammer dans son « Bal des vampires » (1967). La scène finale du bal, où la nécrologie se mêle à la fantaisie, est digne de figurer dans les annales du genre.

Frankenstein et les clones

Humanoïdes et autres « robots », personnages à part entière du cinéma fantastique, possèdent une forme quasiment humaine, et ont toujours effrayé le spectateur. Le plus souvent, c'est la science ou le savant fou qui est en cause et contribue à faire réfléchir l'amateur. Dans « Métropolis » (1926) de Fritz Lang, une des plus belles séquences nous décrit la création, dans un laboratoire merveilleux, d'une Ève des temps modernes. La créature, personnifiée par Brigitte Helm, est inoubliable. Elle remplace dans le film la protectrice des opprimés faite, elle, de chair et de sang, et détourne son message au profit de l'État. En 1931, la firme Universal entreprend l'adaptation d'un roman classique de la littérature anglaise, « Frankenstein » de Mary Wollstonecraft, seconde épouse de Shelley. James Whale, engagé pour la mise en scène, confie le rôle du monstre à William Henry Pratt, plus connu sous le nom de Boris Karloff. Acteur depuis 1916, celui-ci trouve enfin la gloire internationale à partir de ce film. « Frankenstein » s'intitulait originalement : « Frankenstein, l'homme qui créa le monstre », mais le public ne fut pas long à confondre le docteur Frankenstein avec le monstre, pour des raisons essentiellement psychologiques. Tout d'abord, l'horreur véhiculée par le titre s'accommodait mieux au personnage du monstre, qui était en fait la victime du film ; secundo, les distributeurs européens avaient limité le titre à « Frankenstein » tout court ; tertio, le personnage principal étant le monstre, pourquoi ne pas l'associer au titre ? Le plus beau fleuron de la série des Frankenstein reste « La fiancée de Frankenstein », le second volet, titre qui offre au spectateur l'occasion de se méprendre un peu plus. La fiancée n'est pas destinée à épouser le docteur mais sa « créature ». Karloff jouera une troisième fois son rôle dans « Le fils de Frankenstein » (1939) avant de passer de

l'autre côté de la barrière pour « La maison de Frankenstein » (1945), où il est médecin, et beaucoup plus tard « Frankenstein 70 », où il incarne un vague descendant du docteur fou.

Le « monstre » continua à être interprété avec un inégal bonheur par Lon Chaney Jr dans « Le fantôme de Frankenstein » (1942) et Bela Lugosi avec dix ans de retard (« Frankenstein contre le loup-garou », 1943), entre autres. Le mythe retourna dans les tiroirs et y resta jusqu'à l'arrivée de l'incontournable Hammer qui, comme pour Dracula, mit en chantier un film pilote devant générer une longue série : « Frankenstein s'est échappé », nouvelle version du thème due à Terence Fisher et Christopher Lee. Le maquillage de la « créature » était différent de celui inventé par Jack Pierce pour Boris Karloff : massif, presque rectangulaire mais doté d'une étrange beauté. Phil Leakey, maquilleur de Christopher Lee, se rapproche du personnage inventé par Mary Shelley. Il conçoit le visage d'un homme inachevé ; la tête en est un bloc de cicatrices, de greffes et de balafres. Le « monstre », une fois terminé, inspire plus de pitié que de peur. Le docteur Frankenstein est incarné par Peter Cushing, qui débute dans le cinéma d'épouvante avec un style qui lui collera à la peau le restant de sa carrière. Terence Fisher, voulant à tout prix renouveler le mythe, réalisera deux œuvres curieuses dans lesquelles les progrès de la science permettent au docteur Frankenstein de greffer un cerveau à sa créature : « La revanche de Frankenstein (1958) et « Le retour de Frankenstein », films mal compris par le public.

Éclatement d'un genre

Depuis le début des années 70, et cela jusqu'aujourd'hui, le cinéma fantastique est un genre à la mode, une affaire qui marche, comme on dit. Le ghetto dans lequel il était enfermé s'est tout à coup ouvert au monde extérieur. Des millions de « touristes » viennent chaque année prendre leur bain d'ultra-violence, de sensations fortes et de futur apocalyptique, sous couvert de l'écran protecteur du cinéma, qui fait qu'on rentre chez soi heureux de s'être fait une petite frayeur et de pouvoir ensuite savourer un bon dîner.

Depuis, 1972, pour faire face à la demande croissante, de nombreux films fantastiques, dérapant souvent vers ce qu'on peut appeler l'horreur sanguinolente ou *gore*, déferlent sur les écrans. Plusieurs festivals, aujourd'hui reconnus dans le monde entier, sont nés de cet engouement : Le festival international du Film fantastique et de science-fiction, à Paris : le même à Avoriaz, beaucoup plus sérieux ; et celui de Stiges en Espagne, très prisé des cinéphiles. Plus important est de constater, à côté de ces événements à l'impact limité dans le temps et l'espace — une semaine à Avoriaz, idem pour Paris et Stiges — le succès commercial foudroyant des œuvres touchant de près ou de loin le domaine du fantastique. « Duel » (1973) a fait à l'époque, en première exclusivité parisienne, plus de 180 000 entrées, de même que « Zardoz » (1974) de John Boorman ; « Soleil vert » (1974) de Richard Fleischer a atteint les 350 000 et « Rollerball » (1975) de Norman Jewison, 250 000 ; un des records du genre, même qu'il s'en démarque quelque peu, a appartenu pendant longtemps à « Frankenstein Junior » (1975) de Mel Brooks, avec près de 500 000 entrées ; record pulvérisé bien plus tard par la saga de « La guerre des étoiles » de George Lucas et l'énorme « E.T. » (1982) de Steven Spielberg.

Dans le domaine de l'édition également a fleuri une armada de collections spécialisées ; des revues également, souvent abâtardies par leurs différentes orientations, tiroir caisse oblige. Pourtant un problème se pose, né du succès même du genre. Depuis 1970, le cinéma fantastique s'est métamorphosé ; il est devenu capable de traiter toutes les urgences du moment et, de ce fait, il a élargi ses limites au point qu'on peut se demander s'il est encore un genre à part entière. Premièrement, sa représentation est de plus en plus limitée géographiquement, par l'écrasante domination numérique et qualitative anglo-saxonne ; ensuite, le fantastique, puisant dorénavant dans tous les genres, joue de plus en plus sur un « climat » instauré et de moins en moins sur ses mythes. Il expose des variations, notamment sur les enquêtes policières et la politique-fiction (« A cause d'un assassinat » d'Alan J. Pakula, 1975). Il se joint à l'épouvante pure avec « Le monstre est vivant » (1975) de Larry Cohen, rejeton illégitime du « Rosemary's Baby » (1968) de Roman Polanski. Les vampires s'asso-

cient même au kung-fu pour les coproductions Hammer-Shaw Brothers de Roy Ward Baker, « Les sept vampires d'or ». Les films de sabre de King Hu, tels « Touch of Zen » ou « Raining in the Mountain », utilisent les visions oniriques du fantastique. Le dessin animé, japonais notamment, mêle érotisme et fantastique comme dans « Belladona » d'Eiichi Yamamoto. Les parodies ou hommages cinéphiliques ; « Flesh Gordon » (1975) de Howard Ziehm et Michael Benveniste est une satire érotico-pornographique du personnage de « Flash Gordon » ; « Toxic Avenger » et la grande parodie de tous les mythes du genre, etc. L'aspect le plus intéressant est l'association fantastique/science-fiction où il est souvent difficile de départager l'un ou l'autre des deux genres. « Alien » (1979) de Ridley Scott par exemple : où le classer ? Dans le suspense puisque celui-ci est omniprésent, dans le fantastique puisqu'on fait appel à un monstre, dans la science-fiction puisque le film se déroule dans l'espace, ou dans l'horreur puisqu'il fait naître en nous des sentiments viscéraux.

Certains films sont à la frontière du fantastique et y puisent leur essence : « Blade Runner » (1982) de Ridley Scott, « Phase 4 » (1975) de Saül Bass, « Mondwest » (1974) de Michael Crichton, « L'Empire contre-attaque » (1980) d'Irvin Kershner, « 1984 » (1984) de Michael Radford, « Rencontres du troisième type » (1978) de Steven Spielberg. Cette question de la « définition » d'un film et du purisme est finalement un faux problème, dont personne n'arrive à se débarrasser. Qu'importe la prétendue « pureté » d'un genre qui peut au contraire s'enrichir par ses apports impurs, parce qu'il emprunte à d'autres sans se diminuer en rien. Qu'importent les traditionnelles classifications en sous-genres, chapitres ou catégories relevant du fantastique merveilleux à la Méliès ou à la Cocteau, onirisme ou horreur subdivisés en angoisse ou épouvante, terreur ou S.F., rattachés au genre autant qu'ils s'en détachent. Le fantastique acquiert, au travers de sa merveilleuse ambiguïté, une unité mouvante. L'universalité du cinéma fantastique en rend plus passionnante son exploration et plus subtile son interprétation. De toute manière, le cinéma fantastique n'avait pas le choix. Il devait soit s'éteindre par pénurie de mythes, soit demeurer un créneau confidentiel en apportant de temps à autre une œuvre marquante lui permettant d'exister, soit, ce qu'il a fait, éclater ou déborder sur « le cinéma » dans son ensemble. La solution n'est pas mauvaise et permet à l'industrie de la pellicule de compter sur un allié fidèle et fiable. Le cinéma fantastique a fini par dénicher la voie du futur : faire partie de la vie courante en ajoutant le petit grain de sable qui fait basculer l'univers vers le rêve ou le cauchemar. Le cinéma fantastique est à l'heure actuelle le syndrome le plus palpitant du septième art.

Jean-Marc Bouineau

De « L'âge d'or » à « Zardoz »
les 100 chefs-d'œuvre du film fantastique

L'ÂGE D'OR

LUIS BUÑUEL/FRANCE/1930

Production : *vicomte de Noailles.* ***Mise en scène :*** *Luis Buñuel.* ***Scénario :*** *Luis Buñuel et Salvador Dali.* ***Directeur de la photographie :*** *Albert Duverger.* ***Musique :*** *Luis Buñuel (extraits de Mozart, Beethoven, Wagner...).* ***Montage :*** *Luis Buñuel.* ***Décors :*** *Pierre Schildknecht.* ***Interprètes principaux :*** *Lya Lys (la femme), Gaston Modot (l'homme), Max Ernst (le chef des bandits).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Gaumont.* ***Durée :*** *1 h 07.*

SQUELETTES DE MAJORQUINS

Le thème : Une troupe de bandits marche parmi les rochers à la rencontre de Majorquins (des archevêques) mais faiblit inexplicablement. Ils s'affaissent l'un après l'autre, tandis que les Majorquins se changent en squelettes. Un cortège de gens se rend vers l'emplacement où reposent les restes des archevêques. L'objectif est de fonder la Rome impériale ! Un homme se dégage du lot, nanti d'une importante mission patriotique ; son activité se tourne vers l'amour.

BOMBES FUMIGÈNES ET BOULES PUANTES

En 1981, la Gaumont, après avoir fait restaurer une copie dans les laboratoires de Bois-d'Arcy, ressort « L'âge d'or » de Buñuel, œuvre annonciatrice d'un des plus grands esprits espagnols. Cinquante ans d'interdiction l'avaient condamné aux oubliettes administratives. Car Buñuel, récidivant après « Un chien andalou », maintenait en 1930 le cap de la gêne et de l'embarras. Comme le dit Ado Kyrou (Éd. Seghers), « L'âge d'or est un poison ». L'affaire rappelle celle de « La dernière tentation du Christ » : durant cinq jours, le film, qui reçut le visa de la censure, est projeté sans incident au Studio 28. Le 3 décembre 1930, des envoyés de la Ligue des patriotes et de la Ligue antijuive interrompent la représentation en jetant de l'encre violette sur l'écran, aux cris de : « Mort aux juifs ! », « On va voir s'il y a encore des chrétiens en France ! ». Puis ils allument des bombes fumigènes et lancent des boules puantes pour forcer les spectateurs à quitter la salle. La situation se dégrade encore. Les journaux de droite s'emparent de l'incident pour réclamer violemment le retrait du film. Le 11, au matin, une commission de censure conclut au retrait du visa et annonce des poursuites contre le directeur de la salle.

Les illustrations « buñuéliennes » du fétichisme et de la mort n'ont rien perdu de leur trouble.

LES AMANTS D'OUTRE-TOMBE

MARIO CAIANO/ITALIE/1966

Titre original : *« Amanti d'oltretomba ».* ***Production :*** *Pietro Nofri pour Cinematografica Emmeci.* ***Mise en scène :*** *Mario Caiano.* ***Scénario :*** *Mario Caiano et Fabio De Agostini.* ***Directeur de la photographie :*** *Enzo Barboni.* ***Musique :*** *Ennio Morricone.* ***Décors :*** *Massimo Tavazzi.* ***Costumes :*** *Virgilio Ciarlo.* ***Maquillage :*** *Duilio Giustini.* ***Montage :*** *Priscilla Contardi.* ***Interprètes principaux :*** *Barbara Steele (Muriel/Jenny), Helga Line (Solange), Paul Muller (Dr. Stephan).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Mondial.* ***Durée :*** *1 h 45.*

VENGEANCE DE L'AU-DELÀ

Le thème : Stephen Arrowsmith, un savant fou et sadique, surprend sa femme Muriel dans les bras du jardinier. Il défigure son rival, torture sa femme puis les tue par des décharges électriques ! Il injecte ensuite le sang de Muriel dans le corps de Solange, son assistante, pour lui redonner beauté et jeunesse, et perce le cœur des deux amants d'un coup de poignard. Jenny, la demi-sœur de Muriel, s'installe au château pour disposer de l'héritage. Nuit après nuit, elle entend battre les cœurs.

LA MUSE DE L'ÉPOUVANTE ITALIENNE

Faiseur de série B, amateur de péplums et de fantastique, réalisateur de films d'action, auteur d'un *giallo* (cette forme italienne de terreur, équivalent transalpin du *psychokiller*), Mario Caiano est sorti de l'anonymat avec « Les amants d'outre-tombe », œuvre mythique depuis longtemps inédite en France. Plus qu'un film fantastique, l'unique chef-d'œuvre de Caiano est surtout le cri d'amour de son auteur pour son actrice, la troublante Barbara Steele. Un cri que certains qualifièrent de fétichiste. Le film est, en effet, entièrement centré sur elle (en fait sur elles, car Steele y tient un double rôle). Muse du cinéma d'épouvante italien des années 60, Steele apparaît dans « L'effroyable secret du Dr. Hitchcock » (Ricardo Freda), « Danse macabre » (Antonio Margheriti), « La sorcière sanglante », « Le spectre du Dr. Hitchcock »... On la retrouvera en lesbienne dans le film choc de Cronenberg, « Frissons », en 74. Lassée d'interpréter les épouses infidèles, les mortes de l'au-delà et les sorcières, elle tenta avec insuccès de changer de cap auprès de Fellini (« Huit et demi ») et Volker Schlöndorff (« Les désarrois de l'élève Törless »).

Barbara Steele (double rôle de Muriel et Jenny), victime du sadisme à l'ita-

ANGEL HEART

ALAN PARKER/ÉTATS-UNIS/1986

Titre original : *« Angel Heart ».* ***Production :*** *Alan Marshall et Elliott Kasner.* ***Mise en scène :*** *Alan Parker.* ***Scénario :*** *Alan Parker.* ***Directeur de la photographie :*** *Michael Seresin.* ***Musique :*** *Trevor Jones.* ***Montage :*** *Gerry Hambling.* ***Décors :*** *Brian Morris.* ***Maquillage, effets spéciaux :*** *Robert Laden.* ***Interprètes principaux :*** *Mickey Rourke (Harry Angel), Robert De Niro (Louis Cyphre), Lisa Bonet (Epiphany Proudfoot), Charlotte Rampling (Margaret Krusemark).* ***Tourné en :*** *Technicolor et Panavision.* ***Distribution :*** *Gaumont.* ***Durée :*** *1 h 55.*

RITES VAUDOUS

Le thème : Harry Angel, détective privé de seconde classe, est engagé par un homme suave et étrange, Louis Cyphre, pour retrouver un chanteur d'orchestre nommé Johnny Favorite et qui a disparu depuis douze ans sans honorer une dette. Son enquête le conduit à la Nouvelle-Orléans où il fait la connaissance de l'ancienne fiancée de Favorite. Il se retrouve également confronté à tout un monde de rites vaudous, là où le rationnel n'a plus force de loi.

COMME DEUX BOXEURS AVANT LE COMBAT

Grâce au cinéma, nous n'ignorons plus grand-chose de New York, Chicago et Los Angeles, mais que savons-nous de la Nouvelle-Orléans ? C'est une vieille maison de la capitale de la Louisiane, aux murs ocre et effrités, qui servit de base à Alan Parker ; l'ancien logement aux esclaves devint l'hôtel dans lequel s'installe Rourke, et le bâtiment principal, la résidence de Charlotte Rampling. Non loin, dans le vieux quartier irlandais, l'*Irish Channel*, Magazine Street fut utilisée pour les extérieurs, rompant avec les clichés de carte postale. Outre la découverte d'une certaine Louisiane et la présentation d'un Harlem jamais vu (mis en garde contre l'hostilité de ses habitants, Parker fut néanmoins bien accueilli), le film est aussi la rencontre de deux comédiens marquants, Robert De Niro et Mickey Rourke. L'un méticuleux et réfléchi, l'autre intuitif et anarchique. Aux dires de Parker, les deux vedettes masculines d'« Angel Heart » se toisèrent comme deux boxeurs avant le combat, tournant l'un autour de l'autre en se lançant des vacheries. Le réalisateur, voulant coûte que coûte De Niro dans la peau de Louis Cyphre, prit le risque de ne compter que sur lui. Deux semaines avant le tournage, l'acteur donna son accord.

L'un des meurtres de l'ange du démon (Mickey Rourke). Avant-goût des chaudrons de l'enfer.

AU CŒUR DE LA NUIT

A. CAVALCANTI, R. HAMER, B. DEARDEN,
C. CRICHTON/GRANDE-BRETAGNE/1945

*Titre original : « Dead of Night ». **Production :** Sir Michael Balcon pour les studios Ealing. **Mise en scène :** Cavalcanti/Hamer/Dearden/Crichton. **Scénario :** John Barnes et Angus Macphail. **Directeur de la photographie :** Stan Parey et Douglas Sclocombe. **Musique :** George Auric. **Montage :** Charles Masse. **Décors :** Michael Ralph. **Interprètes principaux :** Michael Redgrave (Maxwell Frère), Naunton Wayne (Larry), Basil Radford (George), Merwyn Johns (Mr. Graig). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** Les Acacias - Cinéaudience (pour la reprise). **Durée :** 1 h 47.*

LA RÉALITÉ D'UN MAUVAIS RÊVE

Le thème : Invité pour le week-end, l'architecte Walter Craig se dirige en automobile vers la maison campagnarde d'un de ses clients. En chemin, Craig éprouve une sensation de malaise. Sentiment qui grandit lorsque l'architecte est présenté aux autres invités. Il prétend qu'ils font partie d'un mauvais rêve qui se répète chaque nuit. Chacun raconte alors une anecdote illustrant un phénomène d'apparence surnaturelle.

CAUSE COMMUNE

Maintenant disparus, les studios d'Ealing, sous la conduite de Sir Michael Balcon, firent les beaux jours, dans les années 40 et 50, du cinéma anglais. Nombre de comédies savoureuses et d'œuvres élégantes, belles et techniquement parfaites y sont nées de l'union d'une vingtaine de personnalités. Hitchcock, Michael Powell, Basil Dearden, Charles Crichton y tournèrent quasi constamment. « Au cœur de la nuit » n'est pas imputable à un seul réalisateur mais à quatre ; si l'on attribue le dernier épisode, celui du pantin et du ventriloque, à Cavalcanti, il est difficile par contre d'accoler un nom aux autres. Le film ne prétend pas être une étude de la psychiatrie ou de la psychanalyse ; plutôt un appel à l'effroi subtil mais profond.

Bien que le documentaire ne s'accorde que peu à cet univers irréel, Cavalcanti hérita de la direction (officieuse) d'« Au cœur de la nuit ». Cavalcanti venait du General Post Office où il réalisa plusieurs documentaires de propagande. Il entra dans l'« académie de Monsieur Balcon » nanti d'une bonne réputation. L'un des trois autres équipiers, Robert Hamer, devait tourner quatre ans plus tard le célèbre « Noblesse oblige ».

Deux superbes exemples britanniques de paranoïa et de schizophrénie.

L'AUTRE

ROBERT MULLIGAN/ÉTATS-UNIS/1972

Titre original : « The Other ». Production : Robert Mulligan pour la 20th Century Fox. Mise en scène : Robert Mulligan. Scénario : Tom Tryon. Directeur de la photographie : Robert L. Surtees. Décors : Ruby Levitt. Costumes : Tommy Welsh. Musique : Jerry Goldsmith. Maquillage : Joe Di Bella. Montage : Folmer Blangsted. Interprètes principaux : Uta Hagen (Ada, la grand-mère), Lou Frizzel (Oncle George), Diana Muldaur (Alexandra, la mère), Christopher Udvarnoky (Niles), Martin Udvarnoky (Holland). Tourné en : De Luxe color. Distribution : 20th Century Fox. Durée : 100 min.

TOUT EST « PARANORMAL »

Le thème : 1935. La famille Perry — Ada, la grand-mère, sa fille Alexandra et ses deux jumeaux, Holland et Niles — vit dans un petit village du Connecticut. Ada enseigne à ses petits-fils un jeu étrange pour lequel Niles est très doué : il s'agit de se changer en objet ou en animal, uniquement par la concentration. Plus tard, les deux frères dérobent un pot de confiture ; Holland casse le pot et Niles est puni à sa place. Un cousin les a surpris en possession d'une bague appartenant à leur oncle George. Deux jours après, le cousin s'empale sur une fourche. Il vaut mieux ne pas défier les jumeaux.

ADAPTATION D'UN BEST-SELLER

« L'autre » est une adaptation d'un roman de Thomas Tryon qui, avant de devenir écrivain, a été acteur dans une vingtaine de longs métrages, dont « Le cardinal » d'Otto Preminger, où il jouait le rôle du cardinal Fermoyle. Après quelques séries télé, il a mis un terme à sa carrière pour se consacrer à la littérature. « Le visage de l'autre », son premier roman, s'est vendu à deux cent mille exemplaires, chiffre record pour un livre, au fond, assez poétique. Billy Wilder a adapté une de ses nouvelles pour « Fedora » (1978), son dernier film. Robert Mulligan, le réalisateur de « L'autre », vient de la télévision.

Il a commencé, au même titre que Sydney Lumet et Arthur Penn, par filmer des séries à la chaîne, avant de tourner son premier film, « Prisonnier de la peur », en 1957. Il a acquis une renommée internationale grâce à « Un été 42 » (1971), ce qui lui a permis de mettre en chantier un film plus « difficile ». Comme l'affirme une accroche publicitaire de l'époque, « L'autre » est aussi puissant que « Rosemary's Baby » et possède un irrésistible climat de terreur et de folie.

L'emprise de l'Autre sur Niles (Christopher Udvarnoky). Dans la lignée « Rosemary's Baby ».

AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE

KATHRYN BIGELOW/ÉTATS-UNIS/1988

Titre original : «Near Dark». Production : Steven Charles Jaffe. Mise en scène : Kathryn Bigelow. Scénario : Eric Red et Kathryn Bigelow. Directeur de la photographie : Adam Greenberg. Musique : Tangerine Dream. Montage : Howard Smith. Décors : Dian Perryman. Maquillage : Davida Simon. Effets spéciaux : Gordon Smith. Interprètes principaux : Adrian Pasdar (Caleb), Jenny Wright (Mae), Lance Henriksen (Jesse), Bill Paxton (Severen). Tourné en : 35 mn couleurs et son Ultra-Stéréo. Distribution : Capital Cinéma. Durée : 1 h 35.

CONTRE NATURE

Le thème : Alors qu'il traîne en ville, Caleb remarque une jeune fille et tente les habituels travaux d'approche. Au fur et à mesure que la nuit s'étire, Mae se fait de plus en plus mystérieuse ; son baiser se transforme en morsure. A l'aube, elle disparaît. Le jeune homme tarde à comprendre son nouvel état... de vampire.

VAMPIRES, GARDE-ROBE ET EFFETS SPÉCIAUX PEU CLASSIQUES

Soutenu par le trio d'acteurs choc d'« Aliens », Lance Henriksen, Bill Baxton et Jeanette Goldstein, « Aux frontières de l'aube » renouvelle le mythe du vampire sans qu'une seule fois le fameux mot ne soit prononcé. Kathryn Bigelow, la charmante réalisatrice, s'est débarrassée de l'attirail gothique : pas de canines proéminentes ni de pieu dans le cœur, et encore moins d'eau bénite ou de chauves-souris batifolant dans une crypte. L'apparence des personnages, monstres modernes et sympathiques, est inspiré de la tenue des vagabonds et des motards. Le costumier, sur le tournage, trouva plus utile l'emploi de la machine à laver et du bain d'acide que celui de la machine à coudre. Chaque comédien possédait ses propres vêtements en six ou sept exemplaires. Une séquence émouvante montre un vampire adolescent flamber au soleil : l'image était rotoscopée plan par plan, puis le feu filmé avec un *blue screen*. On surimposait le tout, et les flammes s'adaptaient aux mouvements du jeune acteur. La fumée, elle, venait d'une série de tubes que les techniciens lui avaient plaqués au corps. Les tubes restaient cachés par des prothèses et dégageaient les jets à l'aide d'un système à pression commandé par une valvule. L'acteur pouvait l'actionner à sa guise.

Vampire new-look : lunettes et blouson noir, tee-shirt sanglant.

L'AVENTURE DE Mme MUIR

JOSEPH L. MANKIEWICZ/ÉTATS-UNIS/1947

Titre original : « The Ghost and Mrs Muir ». Production : Fred Kohlmar pour la 20th Century Fox. Mise en scène : Joseph Leo Mankiewicz. Scénario : Philip Dunne. Directeur de la photographie : Charles Lang. Décors : Richard Day et George Davis. Costumes : Eleanor Behm et Charles le Maire. Musique : Bernard Herrmann. Effets spéciaux : Fred Sersen. Maquillage : Ben Nye. Montage : Dorothy Spencer. Interprètes principaux : Gene Tierney (Lucy Muir), Rex Harrison (le fantôme du capitaine Daniel Gregg), George Sanders (Miles Fairley). Tourné en : noir et blanc. Distribution : 20th Century Fox. Durée : 104 mn.

MÉDITATION SUR LE TEMPS

Le thème : Une jeune veuve, Lucy Muir, choisit de fuir sa belle-famille étouffante pour vivre dans une maison au bord de la mer. Petit à petit, elle se sent observée, et se trouve confrontée au fantôme d'un vieux briscard, le capitaine Daniel Gregg, ancien propriétaire, furieux de voir son territoire ainsi investi. Une « liaison » intemporelle va lier les deux êtres.

UN AMOUR ÉTERNEL

A l'origine du film, un roman de R.A. Dick (Josephine A.C. Leslie) dont il fut question, un moment, de confier l'adaptation à John Stahl. Mankiewicz, le réalisateur, et Philip Dunne, le scénariste, sont restés très proches de l'œuvre originale, conservant la structure et reprenant la trame essentielle du roman. Le récit, débutant sur la peur de Lucy Muir face à « son fantôme », évolue peu à peu vers une authentique histoire d'amour, unissant une jeune femme pétillante de vie à un homme mort depuis quatre ans, le tout sur fond platonique. La rudesse du capitaine s'harmonise a priori mal avec la douceur de Lucy, mais lui permet de toucher du doigt des sentiments inconnus jusqu'alors. Après une expérience malheureuse avec Miles Fairley, séducteur sans aucun scrupule, Lucy doit admettre qu'il n'existe pas de véritable amour sur terre.

Elle attend alors la mort, le moment où Gregg viendra la prendre par la main pour la conduire vers le soleil levant, dans un élan de romantisme absolu, sublimé par les magnifiques éclairages de Charles Lang. À l'instant où Lucy Muir se dématérialise, Gene Tierney trouve le rôle le plus éclatant qu'une actrice puisse rêver, éblouissante dans les bras de Rex Harrison, tous deux soutenus par la somptueuse partition de Bernard Herrmann. Un pur chef-d'œuvre.

Lucy Muir (Gene Tierney) et son fantôme : le capitaine Daniel Gregg (Rex Harrison). Un amour plus fort que la mort.

LES AVENTURES DE JACK BURTON

JOHN CARPENTER/ÉTATS-UNIS/1986

Titre original : « Big Trouble in Little China ». Production : Larry J. Franco pour la Fox. Mise en scène : John Carpenter. Scénario : Gary Goldman et David Z. Weinstein. Directeur de la photographie : Dean Cundey. Musique : John Carpenter. Montage : Mark Warner, Steve Mirkovich et Edward A. Warschilka. Décors : John J. Lloyd. Maquillage : Ken Chase. Équipe effets spéciaux visuels : Boss Film Corporation. Interprètes principaux : Kurt Russell (Jack Burton), Kim Cattrall (Gracie Law), Dennis Dun (Wang Chi), James Hong (Lo Pan). Tourné en : Panavision. Couleurs par : De Luxe. Distribution : Twentieth Century Fox. Durée : 1 h 40.

MALÉFICES CHINOIS

Le thème : Camionneur ayant roulé sa bosse un peu partout, Jack Burton accompagne son ami Wang-Chi, venu accueillir sa fiancée à l'aéroport. Plusieurs hommes d'origine orientale s'emparent soudainement de la fille et disparaissent dans les rues du Chinatown de San Francisco. Jack et Wang vont se heurter dans leur poursuite à Lo Pan, être maléfique en quête depuis vingt siècles de son enveloppe charnelle.

COUP DE FOLIE

Admirateur de longue date des films d'arts martiaux, John Carpenter avait à cœur de réaliser le premier film américain puisant aux sources d'un univers chinois mythologique. « Les aventures de Jack Burton » propose un cocktail de genres : c'est en même temps une comédie, un film d'aventures et un récit mêlant kung-fu, monstres et fantômes ancestraux. Carpenter s'entoura d'une équipe composée pour moitié d'artistes, de techniciens et de comédiens chinois. Jim Lau, James Lew, deux maîtres en arts martiaux, et Kenny Endoso, coordinateur des cascades, recrutèrent les cascadeurs orientaux et réglèrent la totalité des combats tout en respectant le style propre à chacun des affrontements. Les décorateurs, indispensables au succès d'une telle entreprise, n'eurent malheureusement que deux mois pour réaliser une partie entière de Chinatown. 90 pour cent des décors (bâtiment de deux ou trois étages, rues pavées, plus une kyrielle l'éléments divers), furent construits en studio et assemblés tant bien que mal par pans succcessifs, la direction artistique espérant que l'ensemble tiendrait debout. Carpenter, qui s'était « offert ce coup de folie », ne fut hélas pas récompensé au box-office ; l'insuccès des « Aventures... » l'obligera par la suite à un retour aux séries B.

Kurt Russell (Jack Burton) et ses femmes face à l'un des monstres de l'underground chinois.

LA BEAUTÉ DU DIABLE

RENÉ CLAIR/FRANCE/1949

Production : *Salvo D'Angelo.* ***Mise en scène :*** *René Clair.* ***Scénario :*** *René Clair et Armand Salacrou.* ***Directeur de la photographie :*** *Michel Kelber.* ***Musique :*** *Roman Vlad.* ***Décors :*** *Léon Barsacq.* ***Costumes :*** *Mayo.* ***Montage :*** *James Cuénet.* ***Interprètes principaux :*** *Michel Simon (le vieux Faust, puis Méphistophélès), Gérard Philipe (Méphistophélès, puis Faust jeune), Simone Valère (la princesse), Nicole Besnard (Marguerite).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Corona.* ***Durée :*** *1 h 32.*

LA TRAGÉDIE DE FAUST

Le thème : A San Poverello, près de Milan, on célèbre en 1834 le jubilé universitaire du vieux professeur Henri Faust. Au beau milieu du discours du recteur, le savant tente de s'en aller, mais on l'oblige à se rasseoir. Un étudiant le regarde, pâle et élégant, et éclate brusquement d'un grand rire. Faust tressaille jusqu'au plus profond de son être ; il sait que c'est le Diable en personne, venu lui offrir une seconde jeunesse. Mais il sait aussi que le Diable n'agit jamais gratuitement.

TROP BEAU POUR ÊTRE APPRÉCIÉ

La rencontre Gérard Philipe-René Clair ne s'est pas effectuée sous les meilleurs auspices. Le cinéaste détaillait minutieusement ses films, scène par scène ; il avait la manie d'annoter ce qu'il voyait et faisait à longueur de journée. Le scénario, les dialogues, les décors et leur emplacement, les mouvements de caméra étaient inscrits noir sur blanc et chaque personnage demeurait soigneusement étudié. Philipe ne détestait pas ces méthodes mais n'était pas rassuré pour autant. Le véritable problème vint des relations entre les deux comédiens principaux : Michel Simon détestait son collègue sans aucune raison. Ou plutôt si, parce que celui-ci était beau. Cette inimitié, loin de réchauffer l'atmosphère du tournage, contribua à éloigner Philipe de René Clair. Un soir, le jeune comédien s'approcha de lui et lui proposa d'aller dîner. Ce simple geste suffit à briser la glace ; deux ans plus tard, René Clair était le témoin de Gérard Philipe lors de son mariage. Ils se rencontrèrent sur le plateau de « Belles de nuit » en 1952 puis, quelques années plus après, sur celui des « Grandes manœuvres ». La première mondiale de « La beauté du Diable » eut lieu à l'Opéra le 16 mars 1950, en présence du président de la République, Vincent Auriol.

Quand Méphistophélès (Gérard Philipe) titille Henri Faust (Michel Simon).

LA BELLE ET LA BÊTE

JEAN COCTEAU/FRANCE/1946

Production : *André Paulvé.* ***Mise en scène :*** *Jean Cocteau.* ***Scénario :*** *Jean Cocteau.* ***Directeur de la photographie :*** *Henri Alekan.* ***Musique :*** *George Auric.* ***Décors :*** *René Moulaert et Lucien Carré.* ***Costumes :*** *Escoffier et Castillo.* ***Maquillage :*** *Hagop Arakelian.* ***Montage :*** *Claude Iberia.* ***Interprètes principaux :*** *Jean Marais (la bête, le prince, Avenant), Josette Day (Belle), Marcel André (le père de Belle), Michel Auclair (Ludovic).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Discina.* ***Durée :*** *1 h 36.*

LA ROSE DE L'AMOUR

Le thème : Un riche marchand apprend en ville qu'il est ruiné. Pour regagner sa maison, il coupe vers la forêt, mais le brouillard le surprend et l'oblige à faire halte près d'un château mystérieux. Le lendemain matin, il cueille une rose du jardin pour l'une de ses trois filles lorsqu'apparaît un monstre à forme humaine ; ses mains et son visage sont recouverts de poils abondants. La bête le menace de mort mais lui laisse la vie sauve ; elle exige, en échange, qu'une de ses trois filles vienne vivre avec elle.

COMPOTE ET PURÉE

Premier long métrage de Jean Cocteau, avant « L'Aigle à deux têtes » (1947), « Les parents terribles » (1948), « Orphée » (1950) et « Le testament d'Orphée » (1060), « La belle et la bête » est l'adaptation du conte de Marie Leprince de Beaumont, écrit au XVIII[e] et inspiré du récit de Mme de Villeneuve. Le tournage débuta le 27 août 1945 (Cocteau souligne l'attente interminable d'un an de préparatifs et d'obstacles à contourner) et se termina quatre mois et demi après. L'œuvre obtint le prix Louis Delluc et fut sélectionnée pour le festival de Cannes 1946.

Mais Cocteau et son équipe travaillèrent d'arrache-pied pour arriver au résultat magnifique que l'on connaît. Chacun des interprètes principaux fut accidenté ou malade, et Cocteau lui-même traversa une période de graves ennuis physiques. Jean Marais, qui ne se plaignait jamais, devait, pour des raisons de santé, avaler de la compote et de la purée, opération rendue d'ailleurs obligatoire par le port d'un épais maquillage. Pour un unique plan sur ses mains, l'acteur devait se plier aux quatre heures de maquillage nécessaires. Jouant la mort de la bête, Marais, stoïque, supporta également les attaques répétées des cygnes.

Jean Marais (la Bête) et Josette Day (Belle) maquillés différemment!

BLADE RUNNER

RIDLEY SCOTT/ÉTATS-UNIS/1982

Titre original : *« Blade Runner ».* ***Production :*** *Michael Deeley.* ***Mise en scène :*** *Ridley Scott.* ***Scénario :*** *Hampton Fancher et David Peoples.* ***Directeur de la photographie :*** *Jordan Cronenweth.* ***Musique :*** *Vangelis.* ***Décors :*** *Laurence G. Paull.* ***Costumes :*** *Charles Knode et Michael Kaplan.* ***Effets spéciaux visuels :*** *Douglas Trumbull, Richard Yuricich et David Dryer.* ***Montage :*** *Terry Rawlings.* ***Interprètes principaux :*** *Harrison Ford (Deckard), Rutger Hauer (Batty), Sean Young (Rachel), Daryl Hannah (Pris).* ***Tourné en :*** *Panavision, Technicolor et Dolby Stéréo.* ***Distribution :*** *Warner/Columbia.* ***Durée :*** *1 h 56.*

RÉPLIQUANTS REBELLES

Le thème: Los Angeles, 2019; Deckard, ancien membre de l'escouade des Blade Runners, reçoit l'ordre de neutraliser cinq répliquants. Les répliquants sont les modèles humains les plus perfectionnés, mais n'ont pas le droit de dépasser l'espace qui leur est réservé. Tout abus est puni de mort ou plutôt de non-vie. Deckard se met en chasse.

LE LIT DE JEAN-PAUL II

Il est étrange de penser que l'univers schizo de Philip K. Dick ait pu être cinématographiquement retranscrit. Mais « Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ? », qui servit de support à « Blade Runner », est certainement le moins complexe et ambigu des romans de l'écrivain. Le film, néanmoins, demeure un pur chef-d'œuvre. Les effets spéciaux, les décors renforcent son atmosphère humide et oppressante sans pour autant prendre le pas sur l'action. Extérieurs et intérieurs ont été soigneusement choisis et enrichis de mille et un détails : la chambre à coucher de Tyrell est un mélange de *high tech* et de style oriental. Son grand lit-canapé est la réplique de celui du pape Jean- Paul II ! La chambre froide fut construite à l'intérieur d'un congélateur de viande, et l'équipe y travailla par une température de - 20°.

Douglas Trumbull intégra les effets spéciaux à ces décors urbains extrêmement réalistes. Ses efforts portèrent entre autres sur la création de la mégapole, la projection d'images publicitaires sur grand écran vidéo et la fabrication des terminaux et ordinateurs capables de fournir une image tridimensionnelle, d'analyser et d'agrandir les documents photographiques.

Rutger Hauer (Batty). Philip K. Dick lui trouvait un air d'Aryen sauvage.

BLUE VELVET

DAVID LYNCH/ÉTATS-UNIS/1987

Titre original : « Blue Velvet ». Production : Richard Roth pour De Laurentiis Entertainment Group. Mise en scène : David Lynch. Scénario : David Lynch. Directeur de la photographie : Frederick Elmes. Décors : Patricia Norris. Son : Ann Kroeber. Musique : Angelo Badalementi. Effets spéciaux : Greg Hull et George Hill. Maquillage : Jeff Goodwin et Dean Jones. Montage : Du Wayne Duham. Interprètes principaux : Kyle Maclachlan (Jeffrey Beaumont), Isabella Rossellini (Dorothy Wallens), Denis Hopper (Franck Booth), Laura Dern (Sandy Williams). Tourné en : Panavision. Distribution : A.M.L.F. Durée : 120 min.

SOMBRE HISTOIRE D'AMOUR

Le thème : Lumberton : une petite ville bien tranquille. Un homme, en train d'arroser sa pelouse, s'écroule subitement. Sur le chemin de l'hôpital, son fils, Jeffrey Beaumont, découvre une oreille dans les champs, et décide de mener son enquête parallèlement à la police. En rencontrant Dorothy Wallens, il va pénétrer dans un monde *underground* à la limite du cauchemar, peuplé d'êtres sadiques et sauvages, s'abreuvant d'un « air » pas très catholique.

LA PEUR SELON DAVID LYNCH

« Dans « Blue Velvet », le cauchemar devient nécessité, et tout bascule dans un flot de lumière blanche et de bougie vacillante, pour finir dans la beauté formelle de la liberté aux travers de barreaux blancs. Entre les deux, la magie du sordide et de l'impuissance » dixit David Lynch, à l'aise comme un poisson dans l'eau à l'intérieur de son budget de sept millions de dollars. Il filme la nature comme personne, plonge dans le plus pur onirisme avec une fluidité déconcertante.

Denis Hopper personnifie dans « Blue Velvet » un des plus grands « méchants » qu'ai jamais contenu un écran de cinéma ; il est le dieu du « Velours bleu », celui qui exécute en appelant sa maman, l'homme au vocabulaire le plus restreint et le plus significatif dans l'outrance. C'est une performance d'acteur dans le sens le plus profond du terme : de ces rôles qu'on n'oublie jamais. Isabella Rossellini, fille d'Ingrid Bergman et de Roberto Rossellini, *top model* aperçue sur les couvertures des magazines du monde entier, se lance éperdument dans son rôle de martyre consentante ; elle joue « à fond » toutes les scènes scabreuses et dévoile une justesse de ton et une présence époustouflantes.

Kyle Maclachlan observe du placard de la chambre de Dorothy Wallens (Isabella Rossellini) les jeux pervers de Denis Hopper.

BRAZIL

TERRY GILLIAM/ÉTATS-UNIS/1984

Titre original : « Brazil ». Production : Arnon Milchan pour la 20th Century Fox. Mise en scène : Terry Gilliam. Scénario : Terry Gilliam, Tom Stoppard et Charles Mckeown. Directeur de la photographie : Roger Pratt. Décors : Norman Garwood. Costumes : Jim Acheson. Son : Bob Doyle. Musique : Michael Kamen. Effets spéciaux : George Gibbs. Maquillage : Maggie Weston. Montage : Julian Doyle. Interprètes principaux : Jonathan Pryce (Sam Lowry), Robert De Niro (Harry Tuttle), Michael Palin (Jack Lint), Kim Greist (Jill Layton), Bob Hoskins (Spoor). Tourné en : Panavison. Distribution : 20th Century Fox. Durée : 142 min.

UN INSECTE DANS LES ROUAGES

Le thème : Dans un avenir indéterminé, le modernisme d'une mégapole étatique coexiste avec un blocage social archaïque. Au milieu, Sam Lowry, coincé dans les mailles du « tout à l'État », essaie de s'échapper par le seul moyen dont il dispose : le rêve... d'amour et de liberté. « Brazil », une chanson lancinante, gorgée de soleil et de bonheur, va l'y aider.

1984, REVU ET CORRIGÉ

« "Brazil" est né d'une image. J'ai vu dans ma tête un homme allongé sur une plage noire, recouverte d'une fine poussière de charbon. L'homme écoutait, immobile dans la lumière, une chanson populaire des années trente : "Brazil", dont les sonorités langoureuses et exotiques suggéraient, très loin des usines et des chaînes de montage, l'existence d'un monde verdoyant et merveilleux. Le scénario qui s'est développé autour de cette image n'en a retenu concrètement aucun des éléments et pourtant en découle tout entier. » Ces phrases de Terry Gilliam expriment mieux que toute autre l'ambiance de ce film unique et visionnaire, le premier à avoir emprunté son titre à un pays. Terry Gilliam, ancien membre des Monty Pythons, a réalisé, avant « Brazil », deux fables on ne peut plus bizarres, « Jabberwocky » et « Time Bandits », ainsi qu'un livre explosif, « Animations of Mortality ».

Mais rien de tout cela ne nous préparait au cauchemar hallucinant et apocalyptique de « Brazil », monde poubelle aux viscères apparents, palpitant d'imagination et d'humour chers à Kafka, où des bureaucrates « frappadingues » finissent par s'entre-dévorer au beau milieu de la reine paperasserie et de tuyaux d'aération, intestins d'une société en décomposition. « Brazil » ou le goût du ciel retrouvé.

Sam Lowry (Jonathan Pryce), prisonnier dans un monde où le rêve même est un crime puni par l'État.

LE CABINET DU DOCTEUR CALIGARI

ROBERT WIENE/ALLEMAGNE/1919

Titre original : « Das Kabinett des Doktors Caligari ». Production : Decla Filmgellschaft. Mise en scène : Robert Wiene. Scénario : Carl Meyer, Hans Janowitz. Directeur de la photographie : Willy Hameister. Décors : Hermann Warm, Walter Reimann, Walter Röhrig. Costumes : W. Reimann. Interprètes principaux : Werner Krauss (Dr. Caligari), Conrad Veidt (Cesare), Lil Dagover (Jane). Tourné en : noir et blanc. Distribution : Connaissance du cinéma. Durée : environ 1 h.

QUAND LA VILLE DORT

Le thème : Dans une cité imaginaire, un forain exhibe un somnambule. La même nuit, une personnalité de la ville est assassinée. Peut-on contrôler par l'esprit les actes d'un somnambule ?

ANGLES BIZARRES ET DÉCORS TORDUS

En 1919, l'Allemagne a du mal à se remettre de sa défaite et des conséquences désastreuses de la guerre. Son cinéma recherche de nouvelles voies. A la même époque, les Danois et les Français possèdent une industrie du septième art très active, et Hollywood a déjà entamé sa phase de suprématie mondiale. Il fallait par conséquent à la république de Weimar un style qui se différencie ; elle tenta alors le cinéma dit expressionniste, un cinéma baroque, inquiétant et très stylisé, un cinéma où le jeu des acteurs emprunte moins que modérément au théâtre. L'intention étant de concurrencer Hollywood. Fruit de ce renouveau, « Le cabinet du docteur Caligari » étonna la critique et le public par son utilisation d'objectifs spéciaux, ses angles de caméra bizarres, sa théâtralité et sa façon d'insérer les comédiens dans des décors peints (notamment les ombres) et tordus. D'autres œuvres s'engouffrèrent dans la brèche, celles de Fritz Lang ou de Paul Leni. Mais « Le cabinet du docteur Caligari » exerça (et continue d'exercer) une influence phénoménale sur le cinéma fantastique mondial, et ce malgré le fait qu'il n'abordait pas de sujet véritablement nouveau. « Trilby » de Maurice Tourneur parlait déjà d'un hypnotiseur sinistre ; le thème de l'étudiant était aussi celui de « L'étudiant de Prague » en 1913, et des décors stylisés étaient déjà utilisés dans « The House Without Doors » de Stellan Rye (1914). Cependant des réalisateurs aussi prestigieux que James Whale, Charles Laughton ou Hitchcock (pour n'en citer que trois) lui doivent une partie de leurs propres conceptions et initiatives.

Conrad Veidt (Cesare), héros du film précurseur du cinéma fantastique.

LE CAUCHEMAR DE DRACULA

TERENCE FISHER/GRANDE-BRETAGNE/1957

Titre original : *« Dracula » (« Horror of Dracula » aux U.S.A.).* ***Production :*** *Anthony Hinds pour Hammer.* ***Mise en scène :*** *Terence Fisher.* ***Scénario :*** *Jimmy Sangster.* ***Directeur de la photographie :*** *Jack Asher.* ***Musique :*** *James Bernard.* ***Décors :*** *Bernard Robinson.* ***Costumes :*** *Molly Arbuthnot.* ***Maquillage :*** *Phil Leakey.* ***Montage :*** *Bill Lenny, James Needs.* ***Interprètes principaux :*** *Peter Cushing (Dr Van Helsing), Christopher Lee (le comte Dracula), Michael Gough (Arthur Holmwood), John Van Eyssen (Jonathan Harker).* ***Tourné en :*** *Eastmancolor.* ***Distribution :*** *Universal.* ***Durée :*** *1 h 22.*

LES PROIES DU MONSTRE

Le thème : Chasseur de vampires, Jonathan Harker se fait passer pour bibliothécaire afin de s'introduire au château du comte Dracula. Mais il devient rapidement la proie du monstre. Son ami, le docteur Van Helsing, s'inquiète de sa disparition puis découvre le journal intime de Jonathan incriminant Dracula. Lucy, la fiancée de Jonathan, est à son tour attaquée par le vampire.

PREMIÈRE EXPOSITION DES DENTS

Terence Fisher et son scénariste, Jimmy Sangster, ont repris et modifié bon nombre d'éléments du roman de Bram Stoker. Jonathan Harker, qui conservait la vie dans le livre, meurt au bout de 15 minutes de film. Les tziganes, fidèles de Dracula, disparaissent. Le comte lui-même a singulièrement rajeuni mais son aspect érotique rejoint celui du Dracula littéraire. La gestuelle et les rites des vampires sont également bouleversés ; le Dracula de Stoker supporte le soleil mais perd momentanément ses pouvoirs surnaturels... qui sont énormes la nuit : transformation en loup, en chauve-souris ou en brouillard, faculté de grandir ou de rapetisser à volonté. Le même Dracula, made by Fisher, pénètre où il veut même s'il n'y est pas invité mais ne possède aucun des pouvoirs précités.

C'est la première fois que les fameuses dents pointues nous sont révélées. « Dracula » permit à Christopher Lee et Terence Fisher de se faire connaître du grand public. Lee, toutefois, reprocha à la Hammer, la compagnie productrice, le manque de moyens (« Dracula » fut tourné en moins de 30 jours) et d'imagination. Le film se clôt pourtant sur une très belle série de maquillages, étapes de la décomposition du vampire.

Ne réveillez pas un vampire qui sommeille ! Christopher Lee restera le plus célèbre des Dracula.

C'ÉTAIT DEMAIN

NICHOLAS MEYER/ÉTATS-UNIS/1979

__Titre original :__ « Time after Time ». __Production :__ Herb Jaffe pour Orion Pictures Company et Warner Bros. __Mise en scène :__ Nicholas Meyer. __Scénario :__ Nicholas Meyer. __Interprètes principaux :__ Paul Lohman. __Décors :__ Barbara Krieger. __Son :__ Jerry Jost. __Musique :__ Miklos Rozsa. __Effets spéciaux :__ Larry Fuentes et Jim Blount. __Montage :__ Donn Cambern. __Interprètes principaux :__ Malcom McDowell (H.G. Wells), David Warner (Stevenson), Mary Steenburgen (Amy). __Tourné en :__ Panavision et Métrocolor. __Distribution :__ Warner-Columbia. __Durée :__ 112 min.

« THRILLER » ROMANTIQUE

Le thème : Londres, 1893. H.G. Wells, inventeur et savant, reçoit à dîner quelques sommités scientifiques pour leur présenter sa dernière découverte : une machine à remonter le temps. Le docteur Stevenson, alias Jack l'Éventreur, poursuivi par la police, s'évade à bord de l'appareil. H.G. Wells le poursuit dans le futur afin de l'empêcher de commettre d'autres méfaits.

COURONNÉ À AVORIAZ

Herbert George Wells est né le 21 septembre 1866 à Bromley. Jusqu'à sa mort, le 13 octobre 1946, il n'a cessé de se battre pour l'égalité sociale. Il a laissé de nombreux ouvrages dont « La machine à explorer le temps » (1895), « L'île du docteur Moreau » (1896), « L'homme invisible » (1897) et « La guerre des mondes » (1898), tous traduits avec succès pour l'écran.

« C'était demain » fut tourné en grande partie au Hyatt Regency, la configuration du lieu rappelant les décors d'un film réalisé par H.G. Wells en 1936 : « Things to Come », le premier film de science fiction important du cinéma parlant. Nicholas Meyer fit construire une centaine de décors, répartis entre l'extérieur et l'intérieur, le moderne et le victorien. La contradiction architecturale est un des atouts de ce film, jouant subtilement sur la notion de temps.

Herb Jaffe, déjà producteur du « Lion et le vent », fut emballé d'entrée par le script de Meyer, condensant habilement suspense, mystère, comédie et fantastique, et laissa carte blanche au réalisateur quant à l'aspect final du film. Bien lui en prit : « C'était demain » reçut en 1980 le grand prix du festival fantastique d'Avoriaz. Nicholas Meyer a réalisé un autre film méconnu, « La solution à 7 % », dans lequel Freud rencontre Sherlock Holmes, et nominé pour l'Oscar du meilleur scénario original.

Malcom McDowell (H.G. Wells) et Mary Steenburgen (Amy). L'amour défie le temps.

LES CHASSES DU COMTE ZAROFF

E. B. SCHOEDSACK ET I. PICHEL/ÉTATS-UNIS/1932

Titre original : *« The Most Dangerous Game ».* ***Production :*** *Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack pour R.K.O.* ***Mise en scène :*** *Ernest B. Schoedsack et Irving Pichel.* ***Scénario :*** *James Ashmore Creelman.* ***Directeur de la photographie :*** *Henry Gerrard.* ***Musique (piano) :*** *Norme Boleslawski.* ***Décors :*** *Carroll Clark.* ***Costumes :*** *Walter Plunkett.* ***Maquillage :*** *Wally Westmore.* ***Effets spéciaux :*** *Harry Redmond Jr.* ***Montage :*** *Archie S. Marshek.* ***Interprètes principaux :*** *Joel McCrea (Bob Rainsford), Fay Wray (Eve Trowbridge), Robert Armstrong (Martin Trowbridge), Leslie Banks (le comte Zaroff).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Franfilmdis.* ***Durée :*** *1 h 03.*

GIBIER HUMAIN

Le thème : Le comte Zaroff, propriétaire sans partage d'une île des Caraïbes, pratique un sport peu répandu : la chasse à l'homme. En usant de faux balisages, il provoque le naufrage des navires qui passent à portée de son territoire. Ses victimes sont ensuite traquées jusqu'au lever du jour. Bob Rainsford, chasseur de fauves de son état, relève malgré lui le défi.

PERRUQUE BLONDE CONTRE CHEVELURE BRUNE

Anecdote célèbre : « Les chasses du comte Zaroff » profitèrent du plateau de tournage de « King-Kong », le fameux plateau n° 11. À la barre, le même capitaine : Ernest B. Schoedsack. L'actrice Fay Wray troquait quotidiennement sa perruque blonde, qui excitait tant le grand singe, contre sa vraie chevelure brune pour « Les chasses du comte Zaroff ». Idem pour Robert Armstrong qui, lui aussi (exception faite de la perruque), alternait les deux films : le smoking des « Chasses » se transformait en vêtements d'explorateur déchirés. Les 200 000 dollars, petit budget pour l'époque (par comparaison, « King-Kong » coûta le triple), furent investis dans les décors. La jungle ainsi recréée n'évite pas le côté *made in studio* mais recèle une atmosphère vénéneuse et baroque. Le film doit beaucoup, aussi, à son interprète principal, l'acteur de théâtre britannique Leslie Banks. Ce prince de Broadway accepta de paraître pour la première fois à l'écran à la condition qu'on lui laisse la bride sur le cou. Schoedsack, pour faciliter les choses, filma d'abord les séquences d'action, laissant à Banks le temps de se débarrasser de ses tics. L'acteur mit lui-même au point son masque physique.

Leslie Banks (Zaroff) dans l'une de ses trop rares prestations à l'écran.

LES CONTES DE LA LUNE VAGUE APRÈS LA PLUIE

KENJI MIZOGUCHI/JAPON/1953

__Titre original :__ « Ugetsu monogatari ». __Production :__ Masaichi Nagata pour Daiei. __Mise en scène :__ Kenji Mizoguchi. __Scénario :__ Matsutaro Kawaguchi et Yoshikata Yoda. __Directeur de la photographie :__ Kazuo Miyagawa. __Éclairages :__ Kenichi Okamoto. __Costumes :__ Yoshimi Shima. __Son :__ Iwao Otani. __Musique :__ Fumio Hayasaka et Ichiro Saito. __Musique traditionnelle :__ Tamekichi Mohizuki et sa formation. __Montage :__ Mitsuji Miyata. __Interprètes principaux :__ Machiko Kyô (la princesse Wakasa), Masayuki Mori (Genjuro le potier), Kinuyo Tanaka (Miyagi), Mitsuko Mito (Ohama). __Tourné en :__ noir et blanc. __Distribution :__ N.E.F. __Durée :__ 97 min.

RÊVES DE GRANDEUR

Le thème : Pendant les guerres civiles du XVI[e] siècle au Japon, un potier, Genjuro, et son beau-frère, Tobei, vivent autour du lac Biwa. Tobei rêve de devenir samouraï et Genjuro de devenir riche, tous deux pour éblouir leurs femmes, Ohama et Miyagi. Leur petit village est menacé par les troupes de Shibata. Ils sont contraints de s'enfuir pour préserver leur bien. Tobei va réaliser son rêve de guerrier tandis que Genjuro découvrira les plaisirs charnels avec une femme noble. Le « retour sur terre » sera plein d'amertume.

LE PLUS CÉLÈBRE DES FILMS JAPONAIS

« Contes de la lune pâle au mois d'août », traduction littérale du titre original, est adapté d'un recueil de nouvelles fantastiques de l'écrivain Akinari Ueda, publié en 1776. Mizoguchi n'a retenu que deux contes, intitulés « La maison dans les roseaux » et « La lubricité du serpent ». Pour l'épisode où Tobei devient samouraï, il a ajouté une nouvelle de Guy de Maupassant, « La décoration ». « Les contes de la lune vague... » a obtenu le Lion d'argent à Venise en 1953, à égalité avec les « Vitelloni » de Federico Fellini, « Moulin Rouge » de John Huston et « Thérèse Raquin » de Marcel Carné, le Lion d'or n'étant pas attribué cette année-là. Mizoguchi avait déjà remporté ce trophée l'année précédente avec « La vie d'Oharu, femme galante », qu'il considérait comme son meilleur film.

Yoda, son scénariste, a expliqué les attitudes tyranniques de Mizoguchi sur le tournage : « Pour la scène où Genjuro tente d'exorciser l'image de la mort incarnée par la princesse, Mori, le corps meurtri par les violentes répétitions, voulut démissionner. C'est alors que Mizoguchi lui dit : la mort t'obsède. Arrête de manger et maigris ».

Genjuro et Tobei, simples paysans, essaient d'échapper au carcan de leur vie dans le Japon du XVI[e] siècle.

DARK CRYSTAL

JIM HENSON ET FRANK OZ/ÉTATS-UNIS/1982

*Titre original : « Dark Crystal ». **Production :** Jim Henson et Gary Kurtz pour Lord Grade et Universal Pictures. **Mise en scène :** Jim Henson et Frank Oz. **Scénario :** David Odell. **Directeur de la photographie :** Oswald Morris. **Décors :** Harry Lange. **Conception visuelle :** Brian Froud. **Musique :** Trevor Jones. **Effets spéciaux :** Brian Smithies et Roy Field. **Montage :** Ralph Kemplen. **Interprètes principaux :** Jim Henson (Jen le Gelfing, le grand prêtre), Frank Oz (Aughra, la gardienne des secrets, le chambellan), Kathryn Mullen (Kira la Gelfing), Dave Goelz (Fizzgig, le gentil monstre). **Tourné en :** Panavision et Technicolor. **Distribution :** C.I.C. **Durée :** 95 min.*

LES PENSEURS CONTRE LES JOUISSEURS

Le thème : Il était une fois un empire, au milieu duquel se dressait un château peuplé par une race cruelle : les Skekses. Trois soleils brillaient dans le ciel, formant tous les mille ans une grande conjonction. Après un cataclysme, le gigantesque cristal où les penseurs et les bonnes gens puisaient leur force se fendit et s'obscurcit. Les Skekses prirent le pouvoir. Jen, un Gelfing élevé par les « mystiques », essaiera de « guérir » le cristal pour mettre fin au règne des Skekses.

UNE PROUESSE TECHNIQUE SANS PRÉCÉDENT

« Dark Crystal » est né de la collaboration fructueuse entre Jim Henson, le créateur des « muppets », son associé Frank Oz, Gary Kurtz, producteur de la saga de « La guerre des étoiles », et Brian Froud, illustrateur de contes fantastiques. Cinq années d'efforts ont été nécessaires pour mener à bien cette aventure. Les Skekses sont inspirés d'un dessin illustrant un poème de Lewis Carroll, représentant un crocodile en habit de soirée. Quant aux autres habitants de ce monde étrange, ils sortent directement de l'univers des « Fairies » conçu par Brian Froud, peuplé de lutins et d'animaux merveilleux. Certains des personnages sont à mi-chemin de l'animal et du végétal.

Pour donner vie à ces marionnettes, de nouvelles techniques de manipulation ont été inventées, et toutes sortes de matériaux utilisés, du caoutchouc au plastique, destiné à donner aux yeux des personnages l'éclat souhaité. La plus grande difficulté fut pour les acteurs de se libérer de la technique et de faire abstraction de la mécanique, de façon à « habiter » les marionnettes ; pas facile quand on sait que les carapaces pesaient jusqu'à cinquante kilos.

Les « Skekses » se disputent le trône tandis que les « mystiques » se penchent sur l'avenir du monde.

DEAD ZONE

DAVID CRONENBERG/ÉTATS-UNIS/1984

Titre original : « Dead Zone ». Production : Debra Hill et Dino De Laurentiis pour Lorimar Productions. Mise en scène : David Cronenberg. Scénario : Jeffrey Boam. Directeur de la photographie : Mark Irwin. Décors : Tom Coulter. Son : Bryan Day. Musique : Michael Kamen. Effets spéciaux : Jon G. Belyeu. Maquillage : Shonagh Jabour. Montage : Ronald Sanders. Interprètes principaux : Christopher Walken (Johnny Smith), Brooke Adams (Sarah Bracknell), Martin Sheen, Sean Sullivan (Herb Smith). Tourné en : Panavision. Distribution : A.M.L.F. Durée : 103 min.

RETOUR D'ENTRE LES MORTS

Le thème : Johnny roule sous une pluie battante, lorsque la remorque d'un poids lourd se retourne à quelques mètres de lui. Il ne peut éviter le choc. Cinq ans plus tard, Johnny émerge du coma. Sa vie est foutue ; Sarah, sa compagne d'alors, s'est mariée avec un autre, sa santé est chancelante et sa jeunesse révolue. Ces cinq ans passés entre la vie et la mort l'ont gratifié d'un étrange pouvoir. Il peut dorénavant voir le passé et le futur de toute personne rien qu'en lui serrant la main. Même si cette personne est candidate à la Maison Blanche.

WALKEN, LE SURDOUÉ

« Dead Zone » devait, à l'origine, être réalisé par Stanley Donen et produit par Sydney Pollack. David Cronenberg a pris le projet en troisième main, après la défection d'Andrei Konchalovsky. Deux moutures du scénario avaient déjà été écrites par Stephen King et Jeffrey Boam, cette dernière étant choisie par Cronenberg pour la version définitive du film. Le problème du livre de King était la multiplicité des intrigues différentes, menées parallèlement de bout en bout.

Cronenberg décida de diviser son film en trois parties : la première contenant le récit de Johnny à Sarah sur son accident ; la seconde axée sur l'histoire de Frank Dodd, le flic meurtrier découvert grâce au don de Johnny ; la troisième s'articulant autour de Stillson, le politicien véreux prêt à tout pour accéder à la Maison Blanche, à qui Johnny prédira un beau suicide, n'hésitant pas à donner un petit coup de pouce au destin. Christopher Walken, qu'on a pu admirer dans « Voyage au bout de l'enfer » ou « Comme un chien enragé », a trouvé dans « Dead Zone » son plus beau rôle, triste et chaud, mélancolique et dur. Le film lui doit beaucoup.

L'univers de Stephen King disséqué par David Cronenberg. Avec un Christopher Walken aux frontières du génie.

LA DERNIÈRE VAGUE

PETER WEIR/AUSTRALIE/1977

Titre original : « The Last Wave ». Production : Ross Matthews. Mise en scène : Peter Weir. Scénario : Peter Weir, Tony Morphett et Petru Popescu. Directeur de la photographie : Russell Boyd. Musique : Charles Wain. Montage : Max Lemon. Décors : Bill Malcolm. Effets spéciaux : Monty Fieguth et Bob Hilditch. Interprètes principaux : Richard Chamberlain (David Burton), Olivia Hamnett (Annie Burton), Gulpilil (Chris Lee). Tourné en : Eastmancolor. Distribution : A.A.A. Durée : 1 h 46.

SECRETS ANCESTRAUX ET ANOMALIES CLIMATIQUES

Le thème : L'Australie est l'objet de phénomènes climatiques peu ordinaires : une tempête éclate sur la côte, un cyclone balaie le Pacifique, des grêlons s'abattent dans le désert, et Sidney est noyée sous une pluie noirâtre. Un avocat, défendant cinq aborigènes accusés de meurtre, comprend peu à peu que ces manifestations météolorogiques sont liées à une antique prédiction. La dernière vague est imminente.

ÉVITER TOUTE RÉVÉLATION DES RITES SACRÉS

Le cinéma australien s'est de temps en temps penché sur le problème des communautés aborigènes. Sans doute pour exorciser d'ataviques angoisses face à un peuple spolié depuis des siècles. « La dernière vague », qui a obtenu le prix spécial du jury au festival d'Avoriaz 1978, bénéficia de la collaboration de la Fondation culturelle aborigène. La F.C.A. est une organisation totalement tribale et respectée en tant que telle par les indigènes. Elle est administrée par un Conseil des Neuf, dont Nandjiwarra Amagula (l'ancien de la tribu) est membre. C'est elle qui veilla durant le tournage au bon respect des croyances tribales. Le scénario fut, ainsi, constamment retravaillé afin d'éviter toute infraction aux lois des aborigènes et toute révélation des rites sacrés.

Aucun des membres de la tribu d'Amagula n'avait figuré dans un film ; certains d'entre eux n'avaient même jamais mis les pieds dans une ville. Le sage, en tant qu'ancien, prit la décision de leur participation au film après avoir mûrement étudié les intentions du scénario. « Le temps du rêve » évoqué dans le film est, pour l'aborigène australien, le monde de l'esprit dans sa continuité infinie. L'esprit a plus d'importance que le corps.

Richard Chamberlain (David Burton) face aux prophéties aborigèi

DOCTEUR JEKYLL ET M. HYDE

ROUBEN MAMOULIAN/ÉTATS-UNIS/1932

Titre original : *« Dr. Jekyll and Mr. Hyde ».* ***Production :*** *Rouben Mamoulian pour la Paramount.* ***Mise en scène :*** *Rouben Mamoulian.* ***Scénario :*** *Samuel Hoffenstein et Percy Heath.* ***Directeur de la photographie :*** *Karl Struss.* ***Musique :*** *« Champagne Ivy » (chanté par Hopkins).* ***Décors :*** *Hans Dreier.* ***Costumes :*** *Travis Banton.* ***Maquillage :*** *Wally Westmore.* ***Montage :*** *William Shea.* ***Interprètes principaux :*** *Fredric March (Dr. Henry Jekyll/Mr. Hyde), Miriam Hopkins (Ivy Pearson), Rose Hobart (Muriel Carew).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Paramount.* ***Durée :*** *1 h 38.*

DUALITÉ MONSTRUEUSE

Le thème : Le bon docteur Jekyll, courtisan de la belle et bonne Muriel, avale un produit de son invention et se transforme en l'ignoble M. Hyde, client privilégié d'Ivy, la prostituée.

LES IMPULSIONS DE LA NUIT

Robert Louis Stevenson, dont les œuvres ont été largement adaptées au cinéma, écrivit en 1886 une nouvelle intitulée « Dr. Jekyll and Mr. Hyde ». Il était alors très malade, souffrant d'hémorragies internes et de hausse constante de température. Dans un essai consacré à ses nuits, le romancier parle d'« impulsions créatives au travail durant le sommeil d'un homme, impulsions qui ne sont pas reliées à notre conscience, et qui n'ont ni le sens du dramatique ni de préjugés contre le surnaturel ». En bref, son inspiration lui venait de ses rêves. Sa femme raconte qu'une nuit elle se précipita vers lui, ayant entendu un cri d'horreur, et réveilla son mari au moment de la transformation de Jekyll en Hyde ! Mais elle se souvient également de ce qu'il lisait avant de s'endormir : un article traitant du subconscient, tiré d'un journal scientifique français.

Première version parlante de « Docteur Jekyll et M. Hyde », le film de Mamoulian s'ouvre sur une séquence de caméra subjective, procédé rare à cette époque. Wally Westmore composa un maquillage surprenant, plus ou moins copié sur le faciès de l'homme de Néanderthal. La scène de transformation s'opère par touches successives et surimposition des images. Et c'est la première et dernière fois (jusqu'à présent du moins) qu'un Oscar fut attribué pour un rôle tenu dans un film fantastique. Fredric March peut s'en féliciter.

Un M. Hyde des plus bestiaux. L'Oscar pour Fredric March.

DOCTEUR JEKYLL ET M. HYDE

VICTOR FLEMING/ÉTATS-UNIS/1941

Titre original : « Dr. Jekyll and Mr. Hyde ». Production : Victor Fleming pour la M.G.M. Mise en scène : Victor Fleming. Scénario : John Lee Mahin. Directeur de la photographie : Joseph Ruttenberg. Décors : Edwin B. Willis et Cedric Gibbons. Costumes : Adrian et Gile Steele. Musique : Franz Waxman. Maquillage : Jack Dawn. Montage : Harold F. Kress. Interprètes principaux : Spencer Tracy (Dr. Harry Jekyll/Mr. Hyde), Ingrid Bergman (Ivy Peterson), Lana Turner (Beatrix Emery), Donald Crisp (Sir Charles Emery). Tourné en : noir et blanc. Distribution : M.G.M. Durée : 127 min.

LE « TOMBEUR » DE CES DAMES

Le thème : À la fin du siècle dernier, le docteur Harry Jekyll, fiancé à Beatrix Emery, se consacre à ses recherches sur la dissociation du bien et du mal dans l'individu. Inquiet de telles théories philosophiques, Sir John Emery éloigne sa fille de Jekyll. Une nuit, le docteur sauve une jeune fille, Ivy Peterson, d'une agression et la reconduit chez elle. Son souvenir l'obsède. Dans son laboratoire, Jekyll parvient enfin à trouver la formule, trop parfaite, qui fait de lui un être monstrueux : Mr. Hyde. Désormais, Harry ne peut plus contrôler ses dédoublements.

UN MYTHE DURABLE

« Docteur Jekyll et M. Hyde » est le *remake* du film de Rouben Mamoulian de 1932. Robert Donat devait, au départ, tenir le rôle échu en définitive à Spencer Tracy, le plus « discret » des Mr. Hyde. Son maquillage, assez sobre, marquait moins la différence entre Jekyll et Hyde que celui de ses prédecesseurs : John Barrymore (1920) et Fredric March (1932). De ce fait, Spencer Tracy pouvait jouer tout en finesse sur sa dualité, avec un champ de manœuvre plus large et plus pervers.

La sortie de ce *remake* eut pour effet de reléguer la version de Mamoulian au placard jusqu'en 1967. Le mythe de Jekyll et Hyde a été de nombreuses fois exploité par la suite avec, par exemple, « Le testament du docteur Cordelier » (1959) de Jean Renoir, le célèbre « The Two faces of Dr. Jekyll » (1960) de Terence Fisher, avec Paul Massie en Jekyll barbu et austère, tandis que Hyde est beau, jeune et imberbe. En 1963, Jerry Lewis a repris ce canevas dans « Dr. Jerry et Mr. Love », hilarant malgré une scène de transformation digne de ses aînées. Le mythe de docteur Jekyll et M. Hyde est, avec ceux de Dracula, Frankenstein et la Momie, un des piliers du cinéma fantastique, toujours moderne et novateur, malgré le très grand nombre d'adaptations.

Spencer Tracy (docteur Jekyll et M. Hyde) et Ingrid Bergman (Ivy Peterson). La version la plus « subtile » du mythe.

DOCTEUR JEKYLL ET SISTER HYDE

ROY WARD BAKER/GRANDE-BRETAGNE/1972

*Titre original : « Dr. Jekyll and Sister Hyde ». **Production :** Albert Fennell, Brians Clemens pour Hammer. **Mise en scène :** Roy Ward Baker. **Scénario :** Brian Clemens. **Directeur de la photographie :** Norman Warwick. **Musique :** David Whitaker. **Décors :** Robert Jones. **Costumes :** Rosemary Burrows. **Maquillage :** John Wilcox. **Montage :** James Needs. **Interprètes principaux :** Ralph Bates (Dr. Jekyll), Martine Beswick (Sister Hyde), Gerald Sim (Prof. Robertson), Lewis Fiander (Howard). **Tourné en :** Technicolor. **Distribution :** Alcifrance et Femina Distribution. **Durée :** 1 h 35.*

DOUBLE FÉMININ

Le thème : Le jeune docteur Jekyll poursuit ses expériences sur une drogue pouvant prolonger la vie. Il isole les hormones femelles qui lui servent d'ingrédient principal, puis avale lui-même l'élixir. A sa grande surprise, Jekyll se change en une femme magnifique : Sister Hyde est née. N'ayant plus de cadavres pour ses recherches, il utilise son double pour assassiner les prostituées de Londres.

TROIS HISTOIRES EN UNE

L'idée de base est quasiment géniale : Jekyll ingurgite sa potion et se transforme en femme. Mais le film ne se contente pas de cette variation saisissante, car Jekyll fait appel à des détrousseurs de cadavres, les célèbres Burke et Hare (Cf. « L'impasse aux violences »), pour récupérer les corps nécessaires à ses expériences. Du coup, Robert Louis Stevenson se trouve doublement adapté : en 86 paraissait « L'étrange cas du Dr. Jekyll et de M. Hyde » et un an après « Le pourvoyeur de cadavres », inspiré d'une affaire sordide qui se déroula dans la ville même du romancier à Edimbourg. Enfin, « Dr. Jekyll and Sister Hyde » aborde le cas de Jack l'Éventreur, Jekyll devant se changer en Hyde pour tuer les prostituées londoniennes. Il était prévu à l'origine que les deux personnages soient interprétés par une seule personne mais l'idée, fantaisiste, n'aboutit pas. Le couple Bates-Beswick se concrétisa. Les parents de Ralph Bates, d'éminents psychiatres descendant de Louis Pasteur, ne furent pas les moins choqués par la spécialisation toute fantastique de leur fils. Bates s'était en effet illustré dans « Une messe pour Dracula » et « L'empreinte de Frankenstein ».

Entité bicéphale : la femme (Martine Beswick) assassine. Le docteur (Ralph Bates) souffre.

DRACULA

JOHN BADHAM/ÉTATS-UNIS/1979

Titre original : « Dracula ». Production : Walter Mirisch pour Universal Pictures. Mise en scène : John Badham. Scénario : D.W. Richter. Directeur de la photographie : Gilbert Taylor. Décors : Brian Ackland. Costumes : Julie Harris. Musique : John Williams. Effets spéciaux : Roy Arbogast. Montage : John Bloom. Interprètes principaux : Frank Langella (Dracula), Laurence Olivier (Van Helsing), Donald Pleasance (Seward), Kate Nelligan (Lucy), Jan Francis (Mina). Tourné en : Panavision et Technicolor. Distribution : C.I.C. Durée : 108 min.

VAMPIRE ROMANTIQUE

Le thème : 1913. Un cargo qui transporte les biens du comte Dracula est pris dans une tempête. Le capitaine ordonne de larguer le chargement à la mer. Une main jaillit d'une des malles et l'instant d'après tout l'équipage est décimé. Le lendemain, sur le bord de la plage, Mina découvre une caverne contenant le corps du comte Dracula. Elle le ramène à l'asile voisin, tenu par le docteur Seward, où Dracula fait la connaissance de sa fille Lucy. Le soir venu, Dracula séduit Mina puis, peu après, Lucy. Van Helsing, vampirologue et père de Lucy, décide de mettre un terme aux méfaits de la créature.

DÉPOUSSIÉRÉ ET RÉACTUALISÉ

Depuis 1922 et le « Nosferatu » de Murnau, plus de deux cents films ont traité du vampirisme. Une trentaine de romans, au moins cent nouvelles et cinq séries télévisées ont illustré le plus grand mythe du cinéma, qui n'a pas fini de surprendre au vu de films récents comme « Vampire, vous avez dit vampire » ou « Aux frontières de l'aube ». John Badham, conscient de la difficulté de sa démarche, a essayé de donner à son film un certain érotisme et à son Dracula un visage plus humain. Celui-ci n'est plus simplement avide de sang, mais aime tendrement ses victimes ; l'action ne se limite plus aux traditionnelles morsures. Celles-ci deviennent presque des baisers torrides, allouant au vampire un romantisme absolu.

Pour incarner ce Dracula si sympathique, Badham a tout de suite pensé à Frank Langella, acteur de théâtre très aimé du public, le seul d'après lui à pouvoir porter la cape avec élégance et naturel. Donald Pleasence compose un des rares « gentils » de sa carrière cinématographique et Laurence Olivier, un pourchasseur de vampires étonnant.

Frank Langella (Dracula), élégant acteur de théâtre, apporte au mythe un romantisme absolu et novateur.

DRACULA ET SES FEMMES VAMPIRES

DAN CURTIS/ÉTATS-UNIS/1976

Titre original: «Dracula». Production: Dan Curtis pour E.M.I. Mise en scène: Dan Curtis. Scénario: Richard Matheson. Directeur de la photographie: Oswald Morris. Musique: Robert Cobert. Décors: Trevor Williams. Costumes: Ruth Myers. Maquillage: Paul Rabiger. Effets spéciaux: Kit West. Montage: Richard A. Harris. Interprètes principaux: Jack Palance (Dracula), Fiona Lewis (Lucy), Simon Ward (Arthur), Nigel Davenport (Van Helsing). Tourné en: Eastmancolor. Distribution: Parafrance. Durée: 1 h 38.

DÉTAIL PARTICULIER

Le thème: Un jeune avocat anglais, Jonathan Harker, se rend en Hongrie, au château de l'étrange comte Dracula. Il doit négocier l'achat d'une propriété en Angleterre, à Carfax. Jonathan découvre alors l'horrible particularité de son hôte: Dracula est un vampire, et tous ceux dont il suce le sang le deviennent à leur tour. Jonathan sera la proie des trois femmes du comte. Quelques semaines plus tard, Dracula est en Angleterre.

VLAD TEPES, L'ANCÊTRE

Certains pourraient s'étonner de la place de ce «Dracula» dans le présent volume, surtout si l'on sait qu'il est à l'origine écrit pour la télévision; mais il partage avec le «Dracula» de Badham le privilège d'être romanesque et émouvant. D'une esthétique picturale, l'œuvre de Curtis renoue avec le passé hautement historique du comte: on dit souvent que le personnage fut inspiré à Stoker par un tyran roumain du nom de Vlad Tepes. Cet homme cruel, qui vivait au XV[e] siècle et qui réussit à repousser l'invasion ottomane, fit empaler quelque cent mille ennemis. On le surnommait Draculya ou Dracul (*dracul* signifiant diable, soldat, alchimiste et guerrier).

Le scénariste Tim Matheson, entreprenant un retour aux sources, se rangea fidèlement aux côtés du livre. Lui et Dan Curtis (ils avaient déjà travaillé ensemble sur une adaptation de «Dr. Jekyll and Mr. Hyde») restituèrent l'amour du vampire envers son ancienne femme (épouse qu'il retrouve sous les traits de Lucy), faisant ainsi de leur film un superbe poème tragique. Le Dracula composé par Jack Palance ne se change pas en chauve-souris mais arbore toujours la grande cape noire et pourpre. Agressif, Curtis envoie au placard les précédentes versions du roman: «Le Bela Lugosi était une farce! Nous voulions notre Dracula terrifiant mais surtout humain».

Dracula (Jack Palance) à la conquête de sa Lucy (Fiona Lewis).

DRACULA, PRINCE DES TÉNÈBRES

TERENCE FISHER/GRANDE-BRETAGNE/1965

Titre original : « Dracula, Prince of Darkness ». Production : Anthony Nelson-Keys pour Hammer - Seven Arts Prod. Mise en scène : Terence Fisher. Scénario : John Sansom. Directeur de la photographie : Michael Reed. Musique : James Bernard. Décors : Bernard Robinson. Costumes : Rosemary Burrows. Maquillage : Roy Ashton. Montage : James Needs et Chris Barnes. Interprètes principaux : Christopher Lee (Dracula), Barbara Shelley (Helen Kent), Andrew Keir (le Père Sandor). Tourné en : Techniscope et Technicolor. Distribution : Fox. Durée : 1 h 30.

RÉSURRECTION SANGLANTE

Le thème : En voyage dans les Carpathes, deux couples décident, malgré les avertissements des villageois, de visiter la région de Carlsbad. Abandonnés par leur cocher, ils arrivent néanmoins au château de Dracula où Klove, maître d'hôtel sinistre, les accueille. L'aîné des deux hommes est alors assassiné par Klove qui répand le sang du mort sur les cendres de Dracula.

LE VAMPIRE AUX SIX LANGUES

Sept années séparent « Le cauchemar de Dracula » de sa suite, « Dracula, prince des Ténèbres » ; il était par conséquent logique d'ouvrir le second volet sur les images de fin du premier, histoire de rafraîchir les mémoires. Christopher Lee, qui avait été payé 750 livres (environ 10 000 francs) pour le tournage du précédent (il était alors inconnu) exige une autre rétribution, ce qui limitera son rôle. De plus, les dialogues de Jimmy Sangster étonnent l'acteur et son metteur en scène par leur médiocrité. Lee ne prononcera pas un seul mot, usant seulement de quelques sifflements et grognements. Un comble pour un homme qui parle couramment six langues ! La mort originale du vampire — celui-ci se noie sous la glace — n'a pas été non plus une partie de plaisir pour le comédien, obligé réellement à pénétrer dans l'eau glacée du décor. L'homme des effets spéciaux, Les Bowie, explique qu'il fallut construire un plateau circulaire à pivot. Il utilisa pour les plans rapprochés de réels blocs de glace qu'il fit disposer dans une piscine. Pour les plans plus éloignés, de la cire était versée sur l'eau, imitant ainsi la glace. Barbara Shelley, charmante vampire, eut bien du mal à prononcer ses lignes de texte, en raison de ses fausses canines. Elle alla même jusqu'à en avaler une durant la fameuse séquence où on lui enfonce un pieu dans le cœur !

« Tu n'as pas besoin de Charles ». Cette phrase demanda un certain effort à Barbara Shelley.

ELEPHANT MAN

DAVID LYNCH/ÉTATS-UNIS/1980

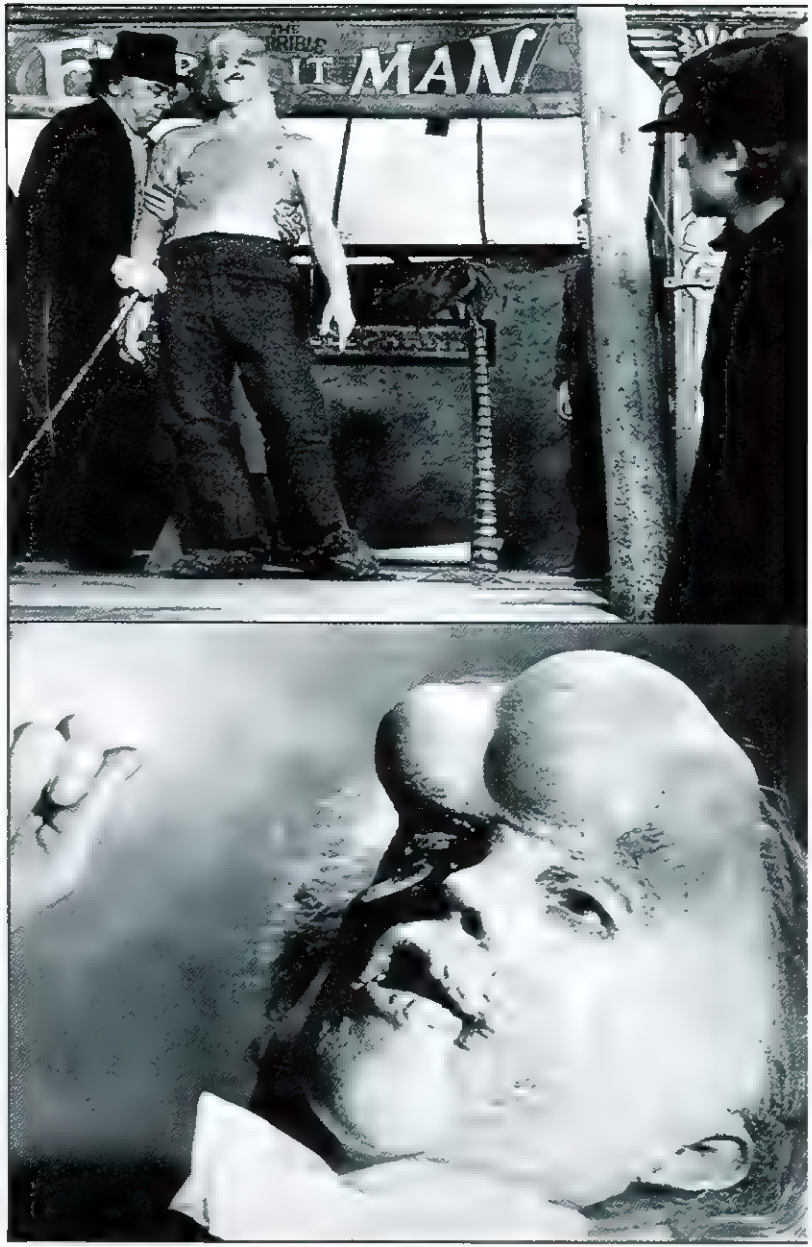
*Titre original : « The Elephant Man ». **Production :** Jonathan Sanger pour Brooksfilms. **Mise en scène :** David Lynch. **Scénario :** Christopher De Vore, Eric Bergren et David Lynch. **Directeur de la photographie :** Freddie Francis. **Musique :** John Morris. **Décors :** Stuart Craig. **Costumes :** Patricia Norris. **Maquillage :** Chrisopher Tucker. **Montage :** Anne V. Coates. **Interprètes principaux :** Anthony Hopkins (Frederick Treeves), John Hurt (John Merrick), Sir John Gielgud (Carr Gomm), Anne Bancroft (Madge Kendall). **Tourné en :** noir et blanc et Panavision. **Distribution :** Gaumont. **Durée :** 2 h 05.*

MONSTRUEUSE TRAGÉDIE

Le thème : 1884. Un chirurgien londonien, Frederick Treeves, présente à ses collègues incrédules sa dernière « découverte » : une créature atrocement déformée, boursouflée et qui a pour nom John Merrick. Connu des amateurs de cirque d'un bout à l'autre de l'Angleterre, cet homme-éléphant révèle une âme fragile, douce et cultivée.

NEUROFIBROMATOSE GÉNÉRALISÉE

Du temps de l'Angleterre victorienne, les monstres de foire constituaient une attraction extrêmement populaire. Lorsque Treeves découvrit l'homme-éléphant, il lui parut impensable que Merrick fût conscient de son état. Mais la maladie dont l'infortuné souffrait, une neurofibromatose généralisée, n'avait pas affecté son cerveau. Grâce à une lettre du directeur de l'hôpital de Londres envoyée au *Times*, les dons affluèrent et assurèrent le maintien de Merrick, alors âgé de vingt-trois ans, à l'hôpital. On s'aperçut très vite qu'il savait lire et écrire et qu'il possédait un tempérament paisible. Son cas suscita l'intérêt des journaux, et des visiteurs de marque se succédèrent à l'hôpital : le prince de Galles, des acteurs de renom dont Mrs. Kendal, des nobles qui lui apportèrent des présents et des livres. Merrick était contraint de dormir assis et les genoux repliés, mais il exprimait fréquemment le désir de pouvoir dormir comme tout le monde. Une nuit d'avril 1890, il s'allongea sur le dos et mourut étouffé. Le comédien John Hurt, qui incarne John Merrick, se présentait en studio un jour sur deux à 5 h 30 et, durant six heures, se faisait appliquer le maquillage de mousse de latex. Il ne pouvait s'alimenter qu'à partir de 23 h !



Malheureux objet de foire, John Merrick (Elephant Man) retrouva vers fin de sa vie un semblant de dignité.

L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE

IRVIN KERSHNER/ÉTATS-UNIS/1980

Titre original : *« The Empire Strikes Back ».* ***Production :*** *Gary Kurtz pour Lucas Film Ltd.* ***Mise en scène :*** *Irvin Kershner.* ***Scénario :*** *Leigh Brackett et Lawrence Kasdan.* ***Directeur de la photographie :*** *Peter Suschitzky.* ***Décors :*** *Norman Reynolds.* ***Son :*** *Ben Burt.* ***Musique :*** *John Williams.* ***Effets spéciaux :*** *Brian Johnson et Richard Edlund.* ***Maquillage et conception des créatures :*** *Graham et Stuart Freeborn.* ***Montage :*** *Paul Hirsch.* ***Interprètes principaux :*** *Mark Hamill (Luke Strywalker), Harrison Ford (Han Solo), Carrie Fisher (la princesse Leia), Billy Dee Williams (Lando Calrissian), Alec Guinness (Obi Wan Kenobi).* ***Tourné en :*** *Panavision et De Luxe.* ***Distribution :*** *20th Century Fox.* ***Durée :*** *124 min.*

SECOND VOLET DES « GUERRES DE L'ÉTOILE »

Le thème : Leia, Han Solo et Luke Skywalker, après la destruction de l'étoile de la Mort, se sont réfugiés sur la planète d'Hoth. Chassés par les troupes impériales, ils se séparent. Luke part à la recherche de son destin, terminer son apprentissage de « Jedi » avec le sage « Yoda ». Han Solo est capturé par l'Empire, puis congelé, tandis que Leia et Lando Calrissian essaient de sauver leur peau des mains du terrible Darth Vader. La fin dans le dernier volet : « Le retour du Jedi ».

722 EFFETS SPÉCIAUX

« L'Empire contre-attaque » a été intégralement financé par Lucas Film Productions grâce aux recettes de « Star Wars », littéralement « les guerres de l'étoile ». Les effets spéciaux ont été réalisés en Californie par Industrial Light of Magic, l'atelier permanent de George Lucas, composé de soixante techniciens. Les scènes « d'intérieur » de « L'Empire... » ont été tournées sur la totalité des huit plateaux des studios d'Elstree en Angleterre. Certaines séquences, notamment sur la planète Dagobah, ont nécessité la construction d'un plateau supplémentaire de 75 mètres de long sur 42 de large et 13 de hauteur.

Le début du tournage a dû être repoussé de plusieurs semaines, en raison d'un incendie sur le plateau n° 3 où Stanley Kubrick tournait « Shining ». Le tournage en studio allait s'étendre sur une durée de sept mois. En 1968, « 2001, l'odyssée de l'espace » comportait 35 plans à effets spéciaux ; en 1977, « Star Wars » en comptait 380. « L'Empire contre-attaque » en dénombre 722, ce qui représente, d'après Kershner, la limite du faisable dans ce domaine.

Yoda le Sage, maître des « Jedi » et détenteur de « la Force », seule arme pour vaincre les troupes de l'Empire.

L'EMPRISE DES TÉNÈBRES

WES CRAVEN/ÉTATS-UNIS/1988

__Titre original :__ « The Serpent and the Rainbow ». __Production :__ David Ladd et Doug Claybourne. __Mise en scène :__ Wes Craven. __Scénario :__ Richard Maxell et A.R. Simoun. __Directeur de la photographie :__ John Lindley. __Musique :__ Brad Fiedel. __Décors :__ David Nichols. __Effets spéciaux :__ Gary Gutierrez. __Maquillage :__ Lance Anderson, David Anderson. __Montage :__ Glenn Farr. __Interprètes principaux :__ Bill Pullman (Dennis Alan), Cathy Tyson (Marielle Duchamp), Paul Winfield (Lucien Céline), Zakes Mokae (Dargent Peytraud). __Tourné en :__ Dolby Stéréo (__Couleurs :__ Du Art) avec une caméra Arriflex. __Distribution :__ U.I.P. (pour Universal). __Durée :__ 1 h 38.

UNE POUDRE AUX EFFETS MORBIDES

Le thème: Haïti, 1978. On enterre un certain Christophe Durant, déclaré décédé par le médecin. Haïti, 1985, le même homme a été aperçu, errant dans un cimetière comme un zombie ! Un laboratoire de Boston envoie le docteur Dennis Alan sur place, afin qu'il se procure un échantillon de cette poudre qui donne aux vivants un aspect cadavérique.

ZOMBIFICATION

Premier film, à notre connaissane, à traiter d'un thème fantastique en l'incluant dans une situation politique donnée (ici, la période qui entoura le départ des Duvalier de Haïti), « L'emprise des ténèbres » se place dans la lignée des chefs-d'œuvre cauchemardesques. Son auteur, Wes Craven, affirme que la toxine dont il est question existe bel et bien. Il s'agit d'un poison qui agit douze heures et qui paralyse totalement l'individu. La « fabrication » d'un zombie comprend deux phases : on jette en premier une poudre au visage de la personne que l'on déteste. Le cœur de celle-ci s'arrête de battre et l'enterrement a lieu. Puis on la déterre (le « on » étant ses ennemis, aidés d'un sorcier) et on lui injecte un hallucinogène puissant, du nom de datura, qui lui ravage le cerveau. Le datura est également utilisé en Amazonie. L'homme reste en vie, mais avec des capacités mentales très réduites. Poison fascinant et épouvantable, le datura est actuellement étudié par les chercheurs américains. Ce que réalise le chef de la police Peytraud, dans le film, est basé sur des faits historiques. Les tortures étaient monnaie courante sous le régime des Tontons Macoutes. Duvalier prenait ses bains avec, devant lui, les têtes de ses adversaires dans de la glace, et il leur parlait !

Le chef de la police haïtienne (Zakes Mokae) est aussi un grand sorcier.

L'ENFANT DU DIABLE

PETER MEDAK/CANADA/1980

*Titre original : « The Changeling ». **Production :** Joel Michaels et Garth Drabinsky pour Carolco. **Mise en scène :** Peter Medak. **Scénario :** William Gray et Adrian Morrall. **Directeur de la photographie :** John Coquillon. **Décors :** Keith Pepper. **Costumes :** Roberta Weiner. **Effets spéciaux :** Gene Grigg, Michael Clifford et Barry Madden. **Montage :** Jana Fritsch. **Interprètes principaux :** George C. Scott (John Russell), Trish Van Devere (Claire Norman), Melvyn Douglas (sénateur Joe Carmichael), Jean Marsh (Mrs. Russell). **Tourné en :** Panavision. **Distribution :** Prodis. **Durée :** 105 min.*

REPOS MÉRITÉ

Le thème : John Russell, compositeur, vient de perdre sa femme et sa fille dans un accident de la route. Il a besoin de s'isoler pour continuer son travail. Il loue une maison victorienne inhabitée depuis cinquante ans et présumée hantée. Curieusement, Russell n'est victime d'aucune agression. Le fantôme de la demeure, un petit garçon lâchement assassiné cinquante années plus tôt, crie vengeance et va trouver un allié, voire un ami en la personne de John Russell, lui-même profondément marqué.

FANTASTIQUE EN DEMI-TEINTE

« L'enfant du Diable », titre français mal approprié, a été produit par des indépendants canadiens pour six millions six cent mille dollars. Pour rendre crédible la rencontre de Russell avec le surnaturel, Peter Medak a procédé par petites touches successives : l'isolement et la solitude qui se dégagent de la maison, auxquels correspond l'état psychique du compositeur, sont investis par une « présence » cherchant à attirer Russell sur le lieu où a été commis le crime. Le décor de la maison, créé par Trevor Williams et Keith Pepper, est totalement utilisé ; l'escalier notamment, qui s'élève en colimaçon vers des endroits inconnus et dont la visite procure des moments d'émotion intense, le tout amené très subtilement, sans effets faciles ni redondants.

La seule séquence spectaculaire est celle de la poursuite en fauteuil roulant et, paradoxalement, c'est à ce moment que la peur est la moins violente. « L'enfant du Diable » est une curieuse vision des « forces occultes » qui, pour une fois, se sont mises du côté du bien pour aider une de leurs âmes errantes à trouver le repos éternel.

Une demeure inquiétante à plus d'un titre. La vengeance, pour une fois, est amplement méritée.

E.T., L'EXTRATERRESTRE

STEVEN SPIELBERG/ÉTATS-UNIS/1982

Titre original : « E.T. » Production : Steven Spielberg et Kathleen Kennedy pour Universal Pictures. Mise en scène : Steven Spielberg. Scénario : Melissa Mathison. Directeur de la photographie : Allen Daviau. Décors : James D. Bissel. Son : Gene Cantamessa. Musique : John Williams. Effets spéciaux : Dennis Muren. Création d'E.T. : Carlo Rambaldi. Montage : Carol Littleton. Interprètes principaux : Dee Wallace (Mary), Henry Thomas (Elliott), Peter Coyote (Keys), Robert Macnaughton (Michael). Tourné en : Panavision et De Luxe. Distribution : C.I.C. Durée : 114 min.

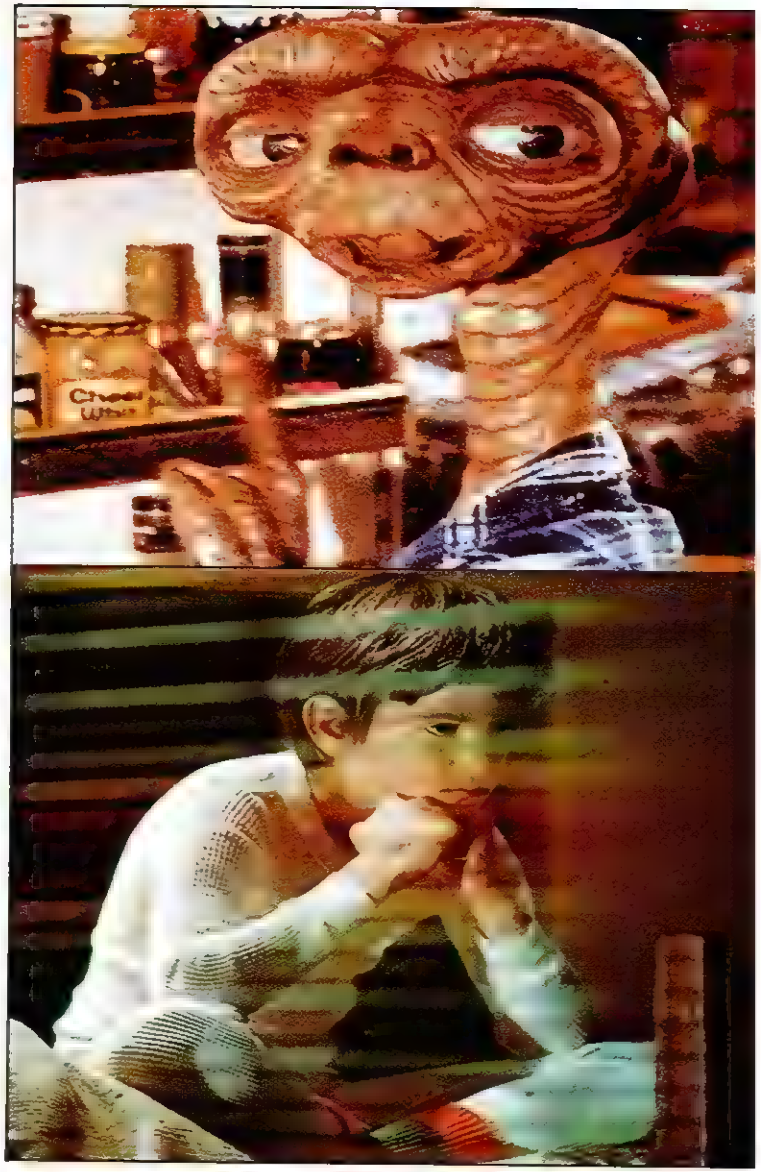
TÉLÉPHONE...MAISON

Le thème : Une nuit dans les faubourgs de Los Angeles. Un vaisseau spatial se pose dans une clairière déserte. Un extraterrestre s'aventure à la limite du sous-bois. E.T., seul et à des millions d'années-lumière de chez lui, va essayer de faire profiter les humains de son immense sagesse. Grâce à Elliott, un petit garçon de dix ans, il pourra retourner vers les étoiles, non sans avoir laissé au passage une trace indélébile dans le cœur des enfants et des hommes.

UNE FABLE POUR LES ANNÉES 80

« E.T. » est le film le plus personnel de Steven Spielberg, aux antipodes du reste de sa carrière, même si l'auteur le décrit comme une suite probable à « Rencontres du troisième type ». Le projet lui trottait dans la tête bien avant le début des « Aventuriers de l'arche perdue », avec pour simple canevas ce qui arriverait si un extraterrestre se trouvait par hasard abandonné sur terre. Après plusieurs tractations avec Melissa Mathison, scénariste de « L'étalon noir » de Francis Ford Coppola, l'écriture commence le 8 octobre 1980. Dès la fin du tournage des « Aventuriers », la phase active de préproduction d'« E.T. » débute et, chose rare, Spielberg décide de filmer sans *story board* complet, ce qui ne lui était pas arrivé depuis ses premiers films en 16 mm.

Sur les soixante-cinq jours de tournage prévus, soixante et un seulement seront utilisés, de façon à commencer rapidement le travail de postproduction, très complexe du fait des nombreux effets spéciaux. « E.T. » est à ce jour le film qui a rapporté le plus d'argent, tous pays et tous genres confondus ; il a permis à Steven Spielberg de créer sa propre compagnie de production, Amblin, rivale des plus grandes *majors* américaines.



E.T., perdu dans un monde différent du sien. Heureusement, Elliott (Thomas) est là pour l'aider.

EXCALIBUR

J. BOORMAN/ÉTATS-UNIS, GRANDE-BRETAGNE/1981

Titre original : « Excalibur ». Production : John Boorman pour Orion Pictures. Mise en scène : John Boorman. Scénario : Rospo Pallenberg et John Boorman. Directeur de la photographie : Alex Thomson. Décors : Tim Hutchinson. Costumes : Bob Ringwood. Musique : Trevor Jones. Effets spéciaux : Peter Hutchinson et Alan Whibley. Montage : John Merritt. Interprètes principaux : Nigel Terry (le roi Arthur), Helen Mirren (Morgane), Nicholas Clay (Lancelot), Chérie Lunghi (Guenièvre), Paul Geoffrey (Perceval), Nicol Williamson (Merlin), Katrine Boorman (Igrayne). Tourné en : Arriflex et Technicolor. Distribution : Warner-Columbia. Durée : 135 min.

UNE VISION DE LA LÉGENDE ARTHURIENNE

Le thème : Les guerriers celtes ont besoin d'un chef pour organiser la résistance aux envahisseurs. Merlin remet alors à Uther Pendragon Excalibur, l'épée magique offerte par la dame du Lac. Pendragon devient roi des Celtes mais brise la trêve par sa passion pour Igrayne, la femme du duc de Cornouailles. De leur union va naître Arthur, l'élu, que Merlin protégera jusqu'à sa maturité. Devenu roi à son tour, Arthur va créer les chevaliers de la Table ronde et les envoyer à la recherche du Graal mythique.

COMPLOT DE FAMILLE

« Excalibur » a été filmé en Irlande, tout près du domicile de John Boorman, à Bray. Le château de Camelot fut entièrement construit en studio, les sites d'époque ne donnant pas satisfaction. Les châteaux existants étaient soit en ruine, soit modernisés. Le costumier Bob Ringwood créa les costumes à partir d'une toile de Gustav Klimt, un peintre viennois, intitulée « Reine guerrière en armure ». Le mélange de références celtiques et orientales, les tons orangés et sombres convenaient parfaitement au *design* d'« Excalibur ».

Terry English, l'armurier officiel de la Tour de Londres, et Robert Addie ont conçu l'étrange armure de Mordred, une cuirasse d'or martelé, surmontée d'un masque de gargouille épousant les formes juvéniles du demi-dieu. John Boorman a tourné « Excalibur » en famille ; il a engagé une de ses filles, Telshe, comme assistante à la production, puis confié le rôle d'Igrayne à Katrine. Quant à Charley, il personnifie Mordred enfant. Pour Boorman, le cinéma, comme tout art descriptif, est un processus qui prend ses sources dans le passé et influence les générations à venir.

Morgane (Helen Mirren) accouche d'un enfant mi-homme, mi-dieu, fruit de son étreinte avec le roi Arthur : Mordred.

LA FÉLINE

JACQUES TOURNEUR/ÉTATS-UNIS/1942

Titre original : « Cat People ». Production : Val Lewton pour la R.K.O. Mise en scène : Jacques Tourneur. Scénario : Dewitt Bodeen. Directeur de la photographie : Nicholas Musuraa. Décors : Albert S. D'Agostino, Walter E. Keller et Darrell Silvera. Son : John Cass. Musique : Roy Webb. Montage : Lark Robson. Interprètes principaux : Simone Simon (Irena Dubrovna), Ken Smith (Oliver Reed), Tom Conway (Dr. Judd, le psychiatre), Jane Randolph (Alice Moore), Jack Holt (le commodore). Tourné en : noir et blanc. Distribution : R.K.O. Durée : 71 min.

MUTATION GÉNÉTIQUE

Le thème : Irena Dubrovna, modéliste à New York, est persuadée qu'elle descend d'une race de femmes qui, en perdant leur virginité, se transforment en panthères. Elle se marie tout de même avec Oliver Reed, fou amoureux d'elle, mais se refuse à consommer leur union. Malgré l'aide d'un psychanaliste, le docteur Judd, la mutation inévitable aura lieu et entraînera Irena à sa perte.

NAISSANCE D'UN MYTHE

Au cours d'une soirée privée, Charles Koerner, directeur de production à la R.K.O., entendit un des invités suggérer un titre original : « Cat People ». L'idée l'enthousiasma au point de demander dès le lendemain à ses scénaristes d'écrire un film autour de ce titre. Voilà comment est née « La féline », le premier et le plus connu des films fantastiques produits sous le label R.K.O., tourné en vingt et un jours pour la somme modique de 130 000 dollars. La production fut confiée à Val Lewton, qui accepta en raison de son aversion pour les chats. Il confia la réalisation à Jacques Tourneur, le fils de Maurice Tourneur, qu'il avait connu pendant le tournage du « Marquis de Saint-Évremont » (1935), et se bombarda conseiller littéraire et artistique.

Mark Robson, le monteur attitré d'Orson Welles, au chômage depuis les différends de la Welles ave la R.K.O., apporta la touche technique au projet, avant de faire à son tour ses débuts derrière la caméra. « La féline » resta treize semaines à l'affiche, battant au passage le record de « Citizen Kane », et sauva la R.K.O. de la faillitte grâce au bénéfice d'un million de dollars qu'elle rapporta. Son succès entraîna une suite deux ans plus tard, « La malédiction des hommes-chats », réalisée par Robert Wise avec les principaux interprètes de « La féline ».

Simone Simon (Irena Dubrovna) et Ken Smith (Oliver Reed). La difficulté d'être femme... et panthère.

LA FEMME REPTILE

JOHN GILLING/GRANDE-BRETAGNE/1966

Titre original : « The Reptile ». Production : Anthony Nelson Keys pour Seven Arts et Hammer. Mise en scène : John Gilling. Scénario : John Elder. Directeur de la photographie : Moray Grant. Décors : Don Mingaye. Son : Bill Bukley et Roy Baker. Musique : Don Banks. Maquillage : Roy Ashton. Montage : Roy Hyde. Interprètes principaux : Noel Willman (Dr. Franklyn), Jennifer Daniel (Valérie Spalding), Ray Barret (Harry Spalding), Jacqueline Pearce (Anna). Tourné en : De Luxe. Distribution : 20th Century Fox. Durée : 90 min.

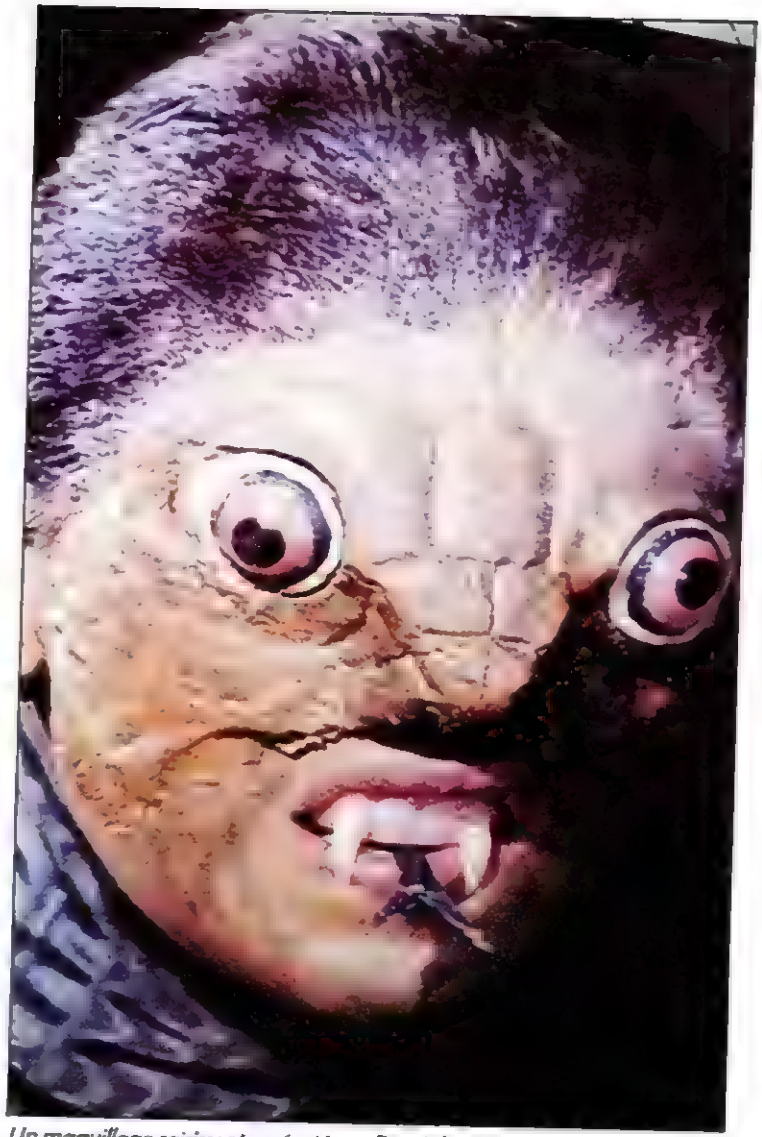
TERREUR EN CORNOUAILLES

Le thème : Après la mort violente de son frère, Harry Spalding hérite de sa demeure en Cornouailles et vient s'y installer avec sa femme Valérie. Une série de morts mystérieuses dans la région a rendu les habitants hostiles aux nouveaux venus. Non loin de là, dans une somptueuse demeure, vit le docteur Franklyn avec sa fille Anna. Intrigué par les traces de morsure de serpent découvertes sur les cadavres, Harry décide d'en savoir plus sur Franklyn. Il va découvrir une abomination dépassant l'entendement.

À FLEUR DE PEAU

« La femme reptile » est un des fleurons de la Hammer, célèbre pour sa spécialisation dans les films « d'effroi ». Contrairement à beaucoup de productions du genre, le scénario a l'avantage d'offrir un cadre réaliste solidement agencé à l'histoire irréelle qu'il raconte. Plongé dès le début dans un cadre inquiétant, à l'ossature historique solide, le spectateur peut se laisser emporter dans un cauchemar d'autant plus terrifiant que rien ne le laissait présager. John Gilling a choisi de suggérer plutôt que de montrer, à l'exception de la scène finale, exécutée par le grand maquilleur Roy Ashton, où la visualisation emporte n'importe quelle suggestion.

Pour la tête de la femme reptile, Ashton a utilisé un masque de carton-pâte allant du nez à la nuque, recouvert de cheveux et d'une sorte de peau de serpent. Puis des crocs en plastique ont été placés à l'intérieur de la bouche, laissant couler un venin à base de glycérine. Le côté « rigide » du maquillage ne devient visible qu'à la fin de la séquence. La première attaque de la femme reptile, fulgurante, oblige n'importe quel spectateur à sursauter dans son fauteuil. Avec l'image finale de la main sortant d'une tombe dans « Carrie », c'est l'une des scènes les plus choquantes de l'histoire du fantastique.



Un maquillage saisissant, exécuté par Roy Ashton, un des maîtres du genre.

LA FIANCÉE DE FRANKENSTEIN

JAMES WHALE/ÉTATS-UNIS/1935

Titre original : « The Bride of Frankenstein ». Production : Carl Laemmle Jr. pour Universal Pictures. Mise en scène : James Whale. Scénario : William Hurlbut et John Lloyd Balderston. Directeur de la photographie : John J. Mescall. Décors : Charles D. Hall. Son : Gilbert Kurland. Musique : Franz Waxman. Effets spéciaux : John P. Fulton. Maquillage : Jack P. Pierce. Montage : Ted Kent. Interprètes principaux : Boris Karloff (le monstre), Elsa Lanchester (Mary Shelley/la créature femelle), Colin Clive (Henry Frankenstein), Valerie Hobson (Elisabeth). Tourné en : noir et blanc. Distribution : C.I.C. Durée : 80 min.

LE MONSTRE EST VIVANT

Le thème : Mary Shelley conte à son mari et à Byron la suite des aventures du monstre. Il a survécu, ainsi que Henry, à l'incendie du moulin. Le docteur Prétorius vient proposer à Frankenstein ses lumières en matière de « création de vie ». Pendant ce temps, le monstre erre dans la campagne et se réfugie chez un aveugle. Pourchassé, il élit domicile dans un cimetière. Prétorius vient lui proposer un marché : obliger Frankenstein à lui créer une compagne. L'opération réussit : la fiancée est née.

UNE SUITE IMMORTELLE

Alléchés par le succès du premier « Frankenstein », les dirigeants d'Universal pensèrent dès 1933 à lui donner une suite, mais ce n'est qu'en 1935 que James Whale commença à étudier le script et le casting d'un film intitulé : « Le retour de Frankenstein ». Bela Lugosi, qui devait incarner un savant fou, assistant de Frankenstein, fut écarté mystérieusement tandis que Boris Karloff, tout auréolé de réussites comme « Le masque d'or » ou « La Momie », reprenait et approfondissait son rôle de monstre. Les retrouvailles de Karloff avec son « personnage » n'allèrent pas sans problèmes.

Jack Pierce ne se satisfaisait plus des masques devenus conventionnels en matière de maquillage. Karloff devait dorénavant se plier à une véritable séance de torture. Durant les trente-deux jours de sa participation, il dut se lever à 4 h 30 du matin. À 6 heures, un cosméticien commençait la préparation et de 7 heures à midi, Jack Pierce en personne élaborait, assisté d'Otto Lederer, le maquillage proprement dit. A 12 h 30, le costume et les bottes, d'un poids de 32 kilos, complétaient le déguisement. Le tournage débutait à 14 heures. La fatigue de Karloff était telle qu'il devait s'allonger entre chaque prise pour récupérer. En un mois, l'acteur perdit une dizaine de kilos.

La « fiancée » (Elsa Lanchester) n'aime pas particulièrement son « élu » (Boris Karloff) à l'avenir pas très brillant.

LA FIANCÉE DES TÉNÈBRES

SERGE DE POLIGNY/FRANCE/1945

Production : *« Marc Le Peletier pour Éclair-Journal.* ***Mise en scène :*** *Serge de Poligny.* ***Scénario :*** *Serge de Poligny et Gaston Bonheur.* ***Directeur de la photographie :*** *Roger Hubert.* ***Musique :*** *Marcel Mirouze.* ***Décors :*** *Jacques Krauss.* ***Montage :*** *Jean Feyte.* ***Interprètes principaux :*** *Pierre Richard-Willm (Roland Samblanca), Jany Holt (Sylvie), Simone Valère (Dominique), Fernand Charpin (Fontvielle), Édouard Dermont (M. Toulzac).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Éclair.* ***Durée :*** *1 h 40.*

LE SANCTUAIRE DES CATHARES

Le thème : Recueillie par un vieux monsieur infirme à la recherche du secret des Cathares, Sylvie est persuadée de porter malheur à ceux qu'elle aime. Deux de ses amoureux sont morts tragiquement sous ses yeux. Compositeur célèbre, Robert Samblanca revient à Carcassonne, sa ville natale. En marchant dans la cité, il remarque Sylvie, toute vêtue de noir, et s'en éprend. La jeune femme obéit pourtant à son bienfaiteur quand celui-ci lui intime d'abandonner le monde extérieur pour se consacrer à la survivance de l'hérésie cathare.

LA GRANDE ET LES PETITES HISTOIRES

Anouilh aurait, semble-t-il, participé à cette très belle histoire fantastique, en écrivant la scène d'amour qui se déroule sur les remparts de la ville. Serge de Poligny, le réalisateur, aborde pour la seconde fois et consécutivement un fantastique mystérieux, onirique et légendaire : « Le baron fantôme » (1943), dialogué par Jean Cocteau (celui-ci interprétait le rôle d'un fantôme), couplait l'Histoire (avec un grand H) à celle (avec un petit h) d'un ectoplasme reclus. Il y était question notamment de l'évasion de Louis XVII. « La fiancée des ténèbres » tourne autour de la légende des cathares de Carcassonne. Le fantôme fait place à une jeune fille en noir qui croit évoluer dans un *no man's land* entre la vie et la mort ; jusqu'au jour où elle rencontre l'amour et reprend goût à l'existence. Passé par l'école des Beaux-Arts de Paris, Poligny débuta comme décorateur à la Paramount. Il tourne en 31 « Coup de feu à l'aube », mais ne sera découvert par une critique admirative qu'au beau milieu de l'Occupation. Période douloureuse et atroce, mais qui accoucha curieusement d'un certain nombre de chefs-d'œuvre du septième art.

Jany Holt (Sylvie) se croit marquée par un destin funeste.

FRANKENSTEIN

JAMES WHALE/ÉTATS-UNIS/1931

Titre original : *« Frankenstein ».* ***Production :*** *Carl Laemmle Jr. pour Universal.* ***Mise en scène :*** *James Whale.* ***Scénario :*** *Richard Schayer d'après le roman de Mary W. Shelley.* ***Directeur de la photographie :*** *Arthur Edeson.* ***Musique :*** *David Broekman.* ***Décors :*** *Herman Rosse.* ***Maquillage :*** *Jack C. Pierce.* ***Montage :*** *Clarence Kolster.* ***Interprètes principaux :*** *Colin Clive (Henry Frankenstein), Mae Clarke (Élisabeth), John Boles (Victor Moritz), Boris Karloff (le monstre).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *C.I.C.* ***Durée :*** *1 h 11.*

LE SECRET DE LA VIE

Le thème : Henry Frankenstein, assisté de Fritz, le bossu, travaille à la création artificielle de la vie. La nuit, ils déterrent les cadavres des cimetières et s'approvisionnent en morceaux de corps humains à partir desquels ils confectionnent un monstre. Mais Fritz, par mégarde, vole le cerveau d'un assassin.

BORIS KARLOFF, L'INCONNU AUX 70 FILMS

Le « Frankenstein » de James Whale est, en fait, moins inspiré du livre de Mary Shelley que d'une pièce de théâtre intitulée « Frankenstein : An Adventure in the Macabre ». Universal, qui venait de produire le « Dracula » de Tod Browning, en avait acheté les droits et songeait fortement à Bela Lugosi pour le rôle du monstre. Mais la compagnie allait connaître de nombreux problèmes : la Gaumont British avait également annoncé le tournage d'un « Frankenstein », ce qui retardera la mise en chantier du Whale. Robert Florey fut, dans un premier temps, engagé, les acteurs Leslie Howard et Bette Davis ayant été pressentis pour les personnages du jeune savant et de son épouse.

Florey tourna deux bobines qui ne furent pas du goût de la production. On le renvoya en lui attribuant « Murders in the Rue Morgue ». Peu après, Lugosi, pour des raisons non expliquées, quittait le plateau. Universal testa alors d'autres comédiens dont John Carradine (récemment décédé). Entre-temps, James Whale avait repris l'entreprise, réputée impossible, en cours de route et avait imposé deux de ses interprètes fétiches, Colin Clive et Mae Clarke. Et ce fut lui qui découvrit Boris Karloff, un inconnu ayant déjà joué dans quelque 70 films. Durant six semaines, l'acteur dut supporter 5 heures de maquillage et 2 heures de démaquillage quotidiens.

La créature (Boris Karloff) goûte aux attraits de la fuite.

FURIE

BRIAN DE PALMA/ÉTATS-UNIS/1978

Titre original : « Fury ». Production : Frank Yablans pour la 20th Century Fox. Mise en scène : Brian De Palma. Scénario : John Farris. Directeur de la photographie : Richard H. Kline. Décors : Audrey Blasdel-Goddard. Costumes : Theoni V. Aldridge. Musique : John Williams. Effets spéciaux : A.D. Flowers. Maquillage : Rick Baker. Montage : Paul Hirsch. Interprètes principaux : Kirk Douglas (Peter Sandza), John Cassavetes (Childress), Carrie Snodgress (Hester), Andrew Stevens (Robin Sandza). Tourné en : Panavision. Distribution : 20th Century Fox. Durée : 117 min.

MANIPULATIONS POLITIQUES

Le thème : Childress dirige, à l'intérieur du Paragon Institute, un service de contre-espionnage chargé de déceler les facultés parapsychologiques de jeunes gens, pour les utiliser politiquement. Il fait enlever Robin, le fils de Peter Sandza, très doué en ce domaine, pour pratiquer sur lui des expériences nouvelles. Fou de douleur, Peter ira jusqu'au bout pour retrouver son fils. Mais dans quel état...

KIRK DOUGLAS, ACTEUR BONDISSANT

Brian De Palma s'est taillé avec plusieurs films, « Sœurs de sang », « Carrie », « Obssession », une solide réputation de « maître de l'angoisse ». Mais « Furie » se démarque du fantastique pur et s'inscrit dans un genre voisin, que d'autres ont défini par « thriller occulte », découlant de films comme « L'exorciste » (1973) ou « La malédiction ». De Palma a ajouté à ce sous-genre le thème de la politique fiction. Frank Yablans, le producteur de « Furie », tenait à y faire une apparition : De Palma lui confia généreusement une ligne de dialogue, avant de le faire écraser par une voiture. Il lui offrit même la réalisation d'une scène, celle où Kirk Douglas est poursuivi par les agents du gouvernement dans un ascenseur. Douglas exécuta personnellement ses cascades, courant, sautant à travers les fenêtres et grimpant aux murs. Pour y arriver, il s'astreignit à un régime sévère, éliminant toute boisson alcoolisée, jouant au tennis chaque jour et mangeant peu. Sa performance physique et technique confère au film une partie de son intensité.

Yablans déclara qu'il n'avait jamais travaillé avec un acteur aussi « coopérant » et d'une telle énergie. « Furie » est certainement le film le plus mésestimé de la carrière de Brian De Palma, peut-être parce qu'il est sa plus personnelle et anticommerciale contribution au cinéma.

Kirk Douglas (Peter Sandza) et Carrie Snodgress (Hester). Une course co
tre la montre pour retrouver Robin Sandza.

GREMLINS

JOE DANTE/ÉTATS-UNIS/1984

Titre original : « Gremlins ». Production : Michael Finnell pour Amblin Entertainment. Mise en scène : Joe Dante. Scénario : Chris Columbus. Directeur de la photographie : John Hora. Décors : James H. Spencer. Son : Ken King. Musique : Jerry Goldsmith. Effets spéciaux : Bo Mac Donald. Création et animation des Gremlins : Chris Walas. Montage : Tina Hirsch. Interprètes principaux : Zach Galligan (Billy), Phoebe Cates (Kate), Hoyt Axton (Rand Peltzer), Keye Luke (le vieux Chinois), Frances Lee McCain (Lynn Peltzer). Tourné en : Panavision et Technicolor. Distribution : Warner-Columbia. Durée : 105 min.

UNE PELUCHE À FABRIQUER DES MONSTRES

Le thème : Un soir de décembre, alors qu'il se balade à Chinatown, Rand Peltzer pénètre dans la boutique d'un vieux Chinois et remarque un coffre d'où s'échappe une étrange mélopée. Il y découvre une créature poilue avec de longues oreilles, au regard tendre et fascinant. Il achète ce « Mogwai » au petit-fils du marchand pour 200 dollars, à plusieurs conditions : il ne doit pas l'exposer à la lumière, il doit lui éviter tout contact avec l'eau et ne jamais le nourrir après minuit ; conditions difficiles à remplir.

HOMMAGE DE CINÉPHILE

« Gremlins » est né de l'imagination fertile d'un jeune étudiant en cinéma de New York : Chris Columbus. « La nuit, avant de m'endormir, j'entendais des souris courir sur le plancher. Mon bras pendait au-dessus du sol et, dans mes cauchemars, j'imaginais qu'elles venaient me dévorer les doigts. De là m'est venu le sujet de "Gremlins" ». Le film déborde de références cinéphiliques chères à Joe Dante, subtilement intercalées par le biais de la télévision, que Gismo (le Mogwai) regarde à longueur de journée chez les Peltzer. On y voit des extraits de « La prisonnière du désert », « Rencontres du troisième type », « Le magicien d'Oz », « Orphée », « L'invasion des profanateurs de sépultures » ou « Mad Max 2 », entrecoupés de vieux dessins animés et des œuvres complètes de Roger Corman.

Le spectateur averti peut reconnaître Robby, le robot de « Planète interdite » converser avec Rand Peltzer, tandis que Steven Spielberg traverse la scène en fauteuil roulant. A l'arrière-plan trône la machine à explorer le temps de H.G. Wells. Joe Dante a conçu « Gremlins » comme un hommage à ceux qui ont indirectement érigé sa culture cinématographique.

L'adorable Gismo donne, malgré lui, naissance à d'effroyables créatures : les Gremlins, sadiques et ripailleurs.

HISTOIRE DE FANTÔMES CHINOIS

CHING SIU TUNG/HONG-KONG/1987

Titre original : « A Chinese Ghost Story ». Production : Tsui Hark. Mise en scène : Ching Siu Tung. Scénario : Yuen Kai Chi. Directeur de la photographie : Poon Hang Song. Musique : James Wong et Romeo Diaz. Décors : Yee Chung Mau. Costumes : Chan Ku Fong. Interprètes principaux : Leslie Cheung (Lin Choi Sin), Wang Tsu Hsien (Lit Siu Seen), Wo Ma (Yin Chek Hsia). Tourné en : 35 mm. Distribution : Capital Cinéma. Durée : 1 h 30.

LE MOINE, LE SCRIBE ET LE FANTÔME

Le thème : Sans abri ni nourriture, un jeune scribe nommé Lin Choi Sin trouve refuge dans le monastère de Lan Ro. Il y rencontre un curieux moine, aussi adroit à l'épée qu'expéditif à détruire les fantômes. Inconscient du danger qui plane au-dessus de lui, Lin tombe amoureux d'une adorable jeune femme. Mais il ignore que sa conquête, Lit Siu Seen, est en réalité un fantôme.

MOINE TAOÏSTE ET SORCIÈRES RENARDES

« A Chinese Ghost Story » est le remake inavoué d'un autre film de Hong-Kong, « Enchanting Shadow » (Li Han Hsiang, 1957) et, tout comme « Touch of Zen », emprunte à l'écrivain P'u Sing-Ling une petite partie de ses récits. L'univers de ce romancier était peuplé de fantômes bizarres, d'accouplements entre des sorcières renardes et des mortels, d'esprits insectes ou arbres ; il doit se lire essentiellement comme le reflet du monde humain mais répond à toute une mythologie d'essence millénaire. Une mythologie qui, exprimée à l'écran, démontre l'absence de retenue des spectacles chinois. Le moine taoïste continue à lutter, une hache plantée dans l'épaule ; il vole littéralement dans les airs, use de ses mains comme d'un canon, et décime des dizaines d'adversaires.

« A Chinese Ghost Story » a déjà impressionné l'ensemble de ses spectateurs. Prix spécial du jury à Avoriaz en 88, puis au Grand Rex la même année, le film est précédé d'un énorme succès populaire dans le Sud-Est asiatique. Il a d'ailleurs généré trois plagiats depuis sa sortie, et devrait relancer la vague des *ghost stories*. Wu Ma, qui interprète le moine, devait quelques mois après mettre en scène « Portrait of a Nymph », remake à la ligne près de « A Chinese Ghost Story ».

Fantôme entre ciel et terre. Le cinéma de Hong-Kong ne connaît pas la pesanteur.

L'HOMME INVISIBLE

JAMES WHALE/ÉTATS-UNIS/1933

Titre original: *« The Invisible Man ».* ***Production:*** *Carl Laemmle Jr. pour Universal.* ***Mise en scène:*** *James Whale.* ***Scénario:*** *R.C. Sheriff (et Philip Wylie, non crédité).* ***Directeurs de la photographie:*** *Arthur Edeson et John Mescall.* ***Musique:*** *Charles Prévin.* ***Décors:*** *Charles D. Hall.* ***Effets spéciaux:*** *John P. Fulton.* ***Maquillage:*** *Jack Pierce.* ***Montage:*** *Ted Kent, Maurice Pivar.* ***Interprètes principaux:*** *Claude Rains (Jack Griffin), Gloria Stuart (Flora Cranley), Henry Travers (Dr. Kemp).* ***Tourné en:*** *noir et blanc.* ***Distribution:*** *Universal.* ***Durée:*** *1 h 11.*

MANQUE DE PEAU

Le thème: Les tenanciers de l'auberge The Lion's Head sont intrigués par leur nouveau locataire. Ce mystérieux individu, en effet, ne quitte jamais ses gants, porte une paire de lunettes noires aux verres épais et a le visage entouré de bandages. Inquiets, les villageois des environs avertissent la police qui fait irruption dans la chambre de l'étranger. Furieux, celui-ci ôte ses bandages et ses vêtements pour disparaître totalement aux yeux des intrus.

EFFETS INVISIBLES

Pour contrer les coups de marteau des autres compagnies (la Paramount avec « Dr. Jekyll and Mr. Hyde », la R.K.O. avec « Les chasses du comte Zaroff » et « King-Kong »), l'Universal annonce fin 31 l'adaptation du roman d'Herbert-George Wells, « L'homme invisible ». James Whale, une fois de plus, proposa à Karloff d'être le fameux docteur Griffin, mais l'acteur, qui pouvait désormais discuter ses contrats, préféra s'orienter vers des productions plus prestigieuses et vers des rôles peut-être mieux rémunérés. « L'homme invisible » marqua les débuts de Claude Rains, qui n'était alors populaire qu'à Broadway. La complexité des effets spéciaux obligea le boss de la R.K.O., Carl Laemmle, à contacter John P. Fulton, grand spécialiste des effets optiques. Les effets les plus simples, objets qui se déplacent (grâce à des fils invisibles), empreintes de pas dans la neige (fausses semelles de bois enlevées au fur et à mesure, toujours au moyen de fils), incombèrent à Bob Laszlo. Fulton utilisa notamment le système du cache mobile: un figurant portant les vêtements de Rains et sur qui on avait appliqué du tissu noir (aux mains et au visage) se mouvait dans un décor de velours noir.

Nous ne verrons le visage de Claude Rains (L'homme invisible) qu'une seule et tragique fois.

L'HOMME QUI RÉTRÉCIT

JACK ARNOLD/ÉTATS-UNIS/1957

Titre original : « The Incredible Shrinking Man ». Production : Albert Zugsmith pour Universal Pictures. Mise en scène : Jack Arnold. Scénario : Richard Matheson. Directeur de la photographie : Ellis W. Carter. Décors : Russell A. Gausman. Costumes : Jay A. Morely. Musique : Fred Carling et E. Lawrence. Effets spéciaux : Clifford Stine, Roswell A. Hoffman et Everett H. Broussard. Maquillage : Bud Westmore. Montage : Al Joseph. Interprètes principaux : Grant Williams (Scott Carey), Randy Stuart (Louise Carey), April Kent (Clarice), Paul Langton (Charlie Carey). Tourné en : noir et blanc. Distribution : Universal. Durée : 81 min.

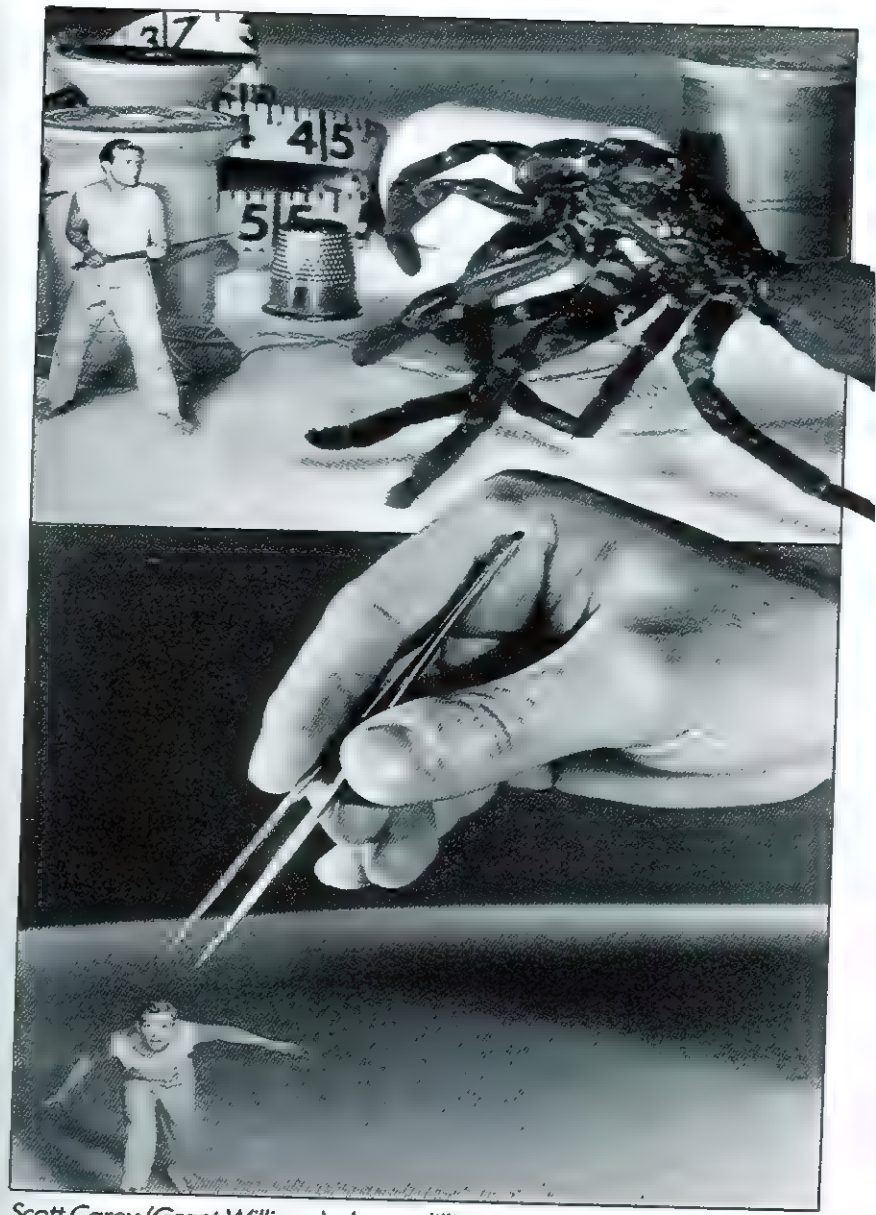
PERDU DANS UN MONDE INFINI

Le thème : Scott Carey, en vacances avec son épouse Louise, est enveloppé dans un étrange nuage. De retour chez lui, il s'aperçoit avec effarement que sa taille diminue. Il consulte alors les plus grandes sommités médicales, impuissantes devant le phénomène. Scott continue de « rétrécir » jusqu'à une taille lilliputienne. Un jour, il tombe par hasard dans la cave de sa maison ; la pièce qui s'ouvre devant lui est désormais un monde gigantesque, avec ses périls et ses animaux monstrueux, dans lequel il lui faudra survivre.

À PRENDRE AVEC DES PINCETTES

« L'homme qui rétrécit » est le meilleur film sur le thème du gigantisme et de son opposé, avec « Les poupées du Diable » de Tod Browning (1936) et « Le voyage fantastique » de Richard Fleischer (1966). Ses effets spéciaux sont terrifiants ; notamment la poursuite avec le chat ou le combat avec l'araignée, véritables morceaux d'anthologie. Pour donner au spectateur l'illusion du rétrécissement de Scott Carey, quatorze décors de grandeurs différentes ont été construits, s'élevant au fur et à mesure que le héros est censé diminuer.

En plus de sa teneur fantastique, « L'homme qui rétrécit » propose une vision psychologique de l'univers quotidien. La cave, que des millions de personnes foulent chaque jour à travers le monde, se révèle un lieu malfaisant, peuplé d'autant de vies qu'une forêt amazonienne. Richard Matheson, auteur entre autres de « Je suis une légende », a exigé d'écrire le scénario lui-même, redoutant une adaptation bâclée comme cela avait été le cas pour le titre précité. Il existe un *remake* du film d'Arnold, « La femme qui rétrécit », qui n'est évidemment pas du même calibre que son prédécesseur.



Scott Carey (Grant Williams), devenu lilliputien, en proie aux dangers d'un monde trop grand pour lui.

L'ÎLE DU DOCTEUR MOREAU

ERLE C. KENTON/ÉTATS-UNIS/1932

Titre original : « Island of Lost Souls ». Production : Paramount. Mise en scène : Erle C. Kenton. Scénario : Waldemar Young, Philip Wylie, d'après le roman de H.G. Wells. Directeur de la photographie : Karl Struss. Décors : Hans Dreier. Effets spéciaux : Gordon Jennings. Maquillage : Wally Westmore. Interprètes principaux : Charles Laughton (Dr. Moreau), Richard Arlen (Edward Parker), Kathleen Burke (Lota), Leila Hyams (Ruth Walker). Tourné en : noir et blanc. Distribution : Paramount (Étoile Distribution pour la reprise). Durée : 1 h 12.

LA CHAMBRE DE SOUFFRANCE

Le thème : Le docteur Moreau recueille sur son île un naufragé nommé Edward Parker. Attendant l'arrivée d'un quelconque bateau, Parker apprend que les indigènes qui peuplent l'île sont en fait des animaux transformés en êtres humains, par les bons soins de leur maître. Il découvre également « la chambre de souffrance », un pavillon où sont pratiquées des expériences sans anesthésie !

RECHERCHE DE LA FEMME PANTHÈRE

Le romancier Herbert George Wells détestait le film d'un bout à l'autre, car il pensait que ses auteurs avaient omis l'essentiel : mettre l'accent sur un homme jouant à Dieu et qui choisit la facilité. Il lui reprochait également le manque d'effets visuels de terreur. Les séquences nautiques furent tournées à Catalina Island et l'équipe hérita d'un brouillard bénéfique à l'atmosphère effrayante. Les publicistes de la Paramount donnèrent le coup d'envoi pour la recherche de la femme panthère : toutes les « félines » des États-Unis participèrent au concours. Kathleen Burke, dix-neuf ans, aide-dentiste à Chicago, l'emporta sur les 60 000 autres. Certaines des perdantes, Gail Patrick, Lona Andre, signèrent cependant avec la compagnie. Le même plateau fut utilisé de nouveau pour « White Woman » dans lequel joue également Charles Laughton. Parmi les hybrides mi-hommes, mi-bêtes se trouvent des figurants célèbres : Randolph Scott, Buster Grabbe et Alan Ladd. De nombreux pays interdirent le film, à tel point qu'il mit un certain temps à rentrer dans ses frais. Don Taylor réalisa un remake en 1977 avec Burt Lancaster et Michael York, mais le docteur Moreau y perdait sa sournoiserie et son sadisme.

Charles Laughton (Dr Moreau), tortionnaire et faux protecteur, se fera déchiqueter par ses cobayes.

L'IMPASSE AUX VIOLENCES

JOHN GILLING/GRANDE-BRETAGNE/1960

Titre original: « The Flesh and the Fiends ». Production: Robert S. Baker et Monty Berman. Mise en scène: John Gilling. Scénario: John Gilling et Leon Griffiths. Directeur de la photographie: Monty Berman. Musique: Stanley Black. Décors: John Elphick. Maquillage: Jimmy Evans. Montage: Jack Slade. Interprètes principaux: Peter Cushing (Dr. Robert Knox), June Laverick (Martha), Donald Pleasance (Charly Hare), George Rose (William Burke). Tourné en: Dylascope et noir et blanc. Distribution: Universal. Durée: 1 h 37.

DE L'ART DE SE PROCURER UN CADAVRE

Le thème: En l'an 1820, à Édimbourg, le docteur Robert Knox scandalise ses confrères par des méthodes peu orthodoxes. Afin d'étudier le corps humain, il encourage le vol de cadavres récemment enterrés. Deux de ses pourvoyeurs, William Burke et Charly Hare, appâtés par le gain, passent du cimetière à l'acte criminel: une série de meurtres nocturnes s'ensuit.

SCANDALE ÉCOSSAIS

Édimbourg fut le centre, en 1828, d'un bien étrange scandale: un médecin de la faculté de Médecine, le docteur Knox, fut impliqué dans le procès de deux meurtriers, William Burke et Charlie Hare. Ceux-ci, devant lui procurer des cadavres pour ses expériences, n'avaient pas trouvé d'autre moyen que d'occire des vieillards et des prostituées. Leurs premières victimes, des sans-foyer et sans-famille, ne leur posèrent pas de problème mais les deux complices, aveuglés par l'argent, assassinèrent par la suite des gens plus en vue. Les étudiants du docteur Knox eurent l'horrible surprise de découvrir sur la table de dissection le corps d'une prostituée qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. Burke avoua à la police 13 meurtres et Hare, plus habile, prétendit qu'il ne faisait que subir l'influence maléfique de son compère. Le premier fut pendu le 28 janvier 1889, tandis que le second n'était même pas jugé. Hare termina néanmoins ses jours mendiant et aveugle. Le professeur, quant à lui, déclara ne pas s'être soucié de la provenance des cadavres. Il fallait qu'ils soient frais, un point c'est tout. Ruiné par le scandale, il fut contraint à l'exil.

George Rose (William Burke) et Donald Pleasance (Charly Hare), assc sins de prostituées.

LES INNOCENTS

JACK CLAYTON/GRANDE-BRETAGNE/1961

Titre original : « The Innocents ». Production : Jack Clayton et Albert Fennell pour la 20th Century Fox. Mise en scène : Jack Clayton. Scénario : William Archibald, Truman Capote et John Mortimer. Directeur de la photographie : Freddie Francis. Décors : Peter James. Costumes : Sophie Devine. Musique : Georges Auric. Montage : James Clark. Interprètes principaux : Deborah Kerr (Miss Giddens), Michael Redgrave (l'oncle), Peter Wyngarde (Quint), Meg Jenkins (Mrs. Grose). Tourné en : Cinémascope noir et blanc. Distribution : 20th Century Fox. Durée : 99 min.

ÉTRANGE POSSESSION

Le thème : À la fin du siècle dernier, une institutrice fille de pasteur, Miss Giddens, est chargée d'élever deux jeunes enfants, Flora et Miles, qui vivent avec leur gouvernante, Mrs. Grose, dans un vieux manoir. Miss Giddens s'aperçoit que les enfants sont perturbés par les fantômes de leur ancienne institutrice, Mrs. Jessel, et d'un valet débauché, Quint, tous deux morts récemment. Miss Giddens essaie vainement d'en convaincre leur tuteur, mais sans succès. Elle ne sait plus si les fantômes sont le fruit de son imagination ou si les enfants sont mythomanes. Et le drame survient. Flora tombe malade, Miles meurt et Miss Giddens sombre dans la folie.

UN « VRAI CINÉMASCOPE«

« Le tour d'écrou », dont le film est tiré, est une longue nouvelle de Henry James, inspirée d'événements réels confiés à James par l'archevêque de Canterbury. Henry James a conservé le récit tel quel, à l'exception du personnage de Miss Giddens, qui ne figurait pas dans les faits réels. Elle sert surtout à contrebalancer une histoire classique de possession, et à lui donner une interprétation psychanalytique.

Jack Clayton, cinéaste rare, avait réalisé auparavant « Les chemins de la haute ville » (1958). Il a récidivé dernièrement avec « La foire des ténèbres » (1984). Son utilisation du Cinémascope noir et blanc est prodigieuse et sert magnifiquement l'inquiétante demeure hantée. C'est volontairement que la couleur a été écartée par les producteurs. En 1971, Michael Winner a mis en scène un curieux film, « Le corrupteur », avec Marlon Brando dans le rôle du valet Quint et Stephanie Beacham dans celui de Miss Jessel, les amants fantômes, en imaginant ce qui avait pu se passer avant l'arrivée de Miss Giddens.

Miss Giddens (Deborah Kerr) a fort à faire avec Flora et Miles, les enfants possédés.

JACK L'ÉVENTREUR

R. S. BAKER ET M. BERMAN/GRANDE-BRETAGNE/1960

*Titre original : « Jack the Ripper ». **Production :** R.S. Baker et M. Berman. **Mise en scène :** Robert S. Baker et Monty Berman. **Scénario :** Jimmy Sangster. **Directeur de la photographie :** R.S. Baker et M. Berman. **Musique :** Stanley Black. **Décors :** William Kellner. **Maquillage :** James Evans. **Montage :** Peter Benzencenet. **Interprètes principaux :** Lee Patterson (Sam Lowry), Eddie Byrne (l'inspecteur O'Neill), Betty McDowall (Anne Ford), Ewen Solon (Sir David Rogers). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** Films Fernand Rivers. **Durée :** 1 h 28.*

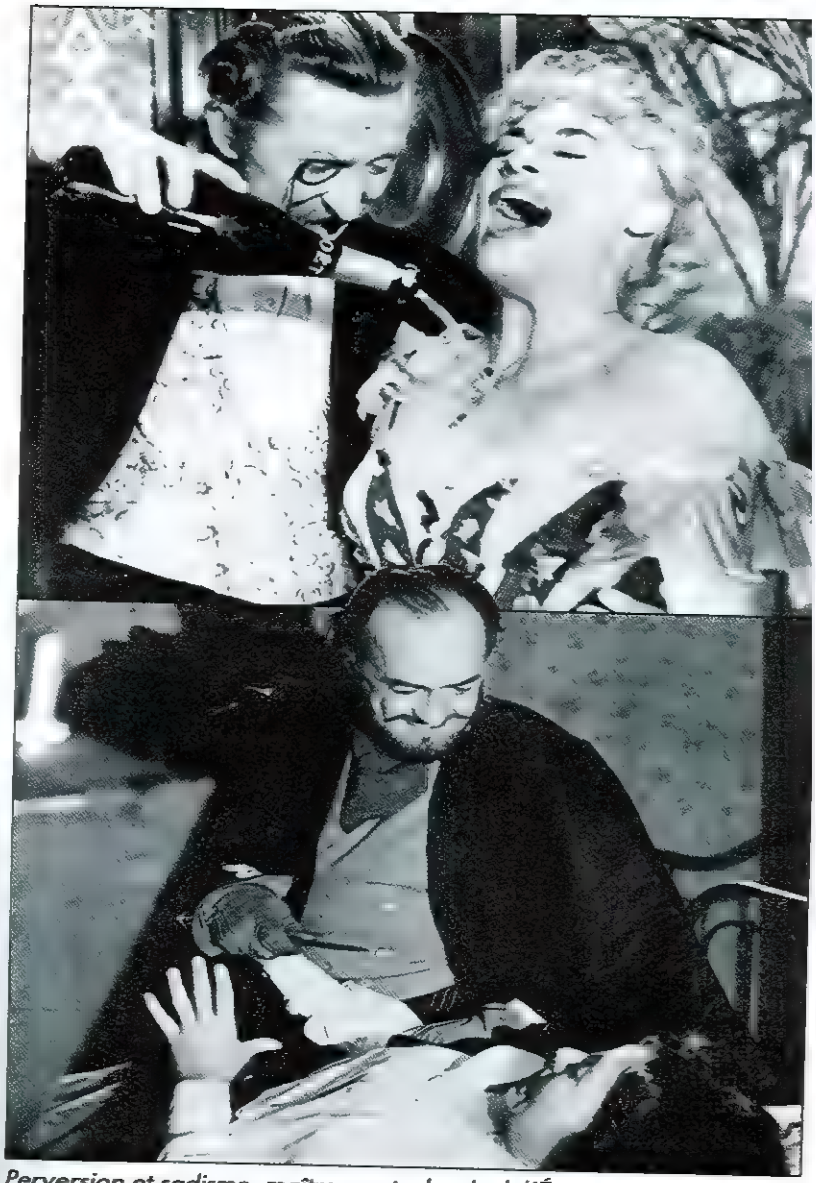
LA SCIENCE AU SERVICE DE LA MORT

Le thème : Une silhouette grise erre dans le brouillard de la nuit. Soudain, une ombre menaçante s'élance dans l'obscurité, demandant d'une voix rauque : « Êtes-vous Mary Clarke ? » Un poignard jaillit comme l'éclair... abattant la pauvre femme, nouvelle victime d'une horrible série de meurtres. L'inspecteur O'Neill est chargé des meurtres classés sous le nom de l'Éventreur. Dans un bar, il interrompt une bagarre dans laquelle Sam Lowry, un détective américain, est pris à partie. Lowry offre ses services à O'Neill.

UN ÉVENTREUR VENGEUR

Robert S. Baker et Monty Berman ont une place à part dans l'univers du fantastique. En quatre films britanniques, deux productions (« Le sang du vampire » et « L'impasse aux violences ») et deux réalisations (« Jack l'Éventreur » et « Les chevaliers du Démon »), ils ont su développer un style outrancier, complaisant et violent. Leur penchant pour le sordide, le sadisme, la perversité éclate dans ce « Jack l'Éventreur », à la limite du soutenable. A cela s'ajoute un noir et blanc venant renforcer la frénésie cruelle ambiante. Le scénariste, Jimmy Sangster (officiant généralement à la Hammer) innova avec un éventreur vengeur à la recherche d'une jeune femme, Mary Clarke, cause de la mort de son fils.

La promotion du film, énorme, tourna malheureusement court : les fanatiques pouvaient se procurer le disque des dialogues, la bande originale, la novélisation ainsi que la copie des encouragements prodigués par Peter Lorre, Basil Rathbone et Gypsy Rose Lee ! Malgré ce déploiement publicitaire, « Jack l'Éventreur » ne fonctionna guère auprès du public et de la critique.



Perversion et sadisme, maîtres-mots de « Jack l'Éventreur ».

JASON ET LES ARGONAUTES

DON CHAFFEY/GRANDE-BRETAGNE/1963

Titre original : *« Jason and the Argonauts ».* ***Production :*** *Charles H. Schneer pour la Columbia.* ***Mise en scène :*** *Don Chaffey.* ***Scénario :*** *Jan Read et Beverley Cross.* ***Directeur de la photographie :*** *Wilkie Cooper.* ***Décors :*** *Herbert Smith, Jack Maxsted et Toni Sarzi-Braga.* ***Musique :*** *Bernard Herrmann.* ***Effets spéciaux :*** *Ray Harryhausen.* ***Montage :*** *Maurice Rootes.* ***Interprètes principaux :*** *Todd Armstrong (Jason), Nancy Kovack (Médée), Gary Raymond (Acaste), Niall Mac Ginnis (Zeus), Michael Gwynn (Hermès).* ***Tourné en :*** *Technicolor.* ***Distribution :*** *Columbia.* ***Durée :*** *103 min.*

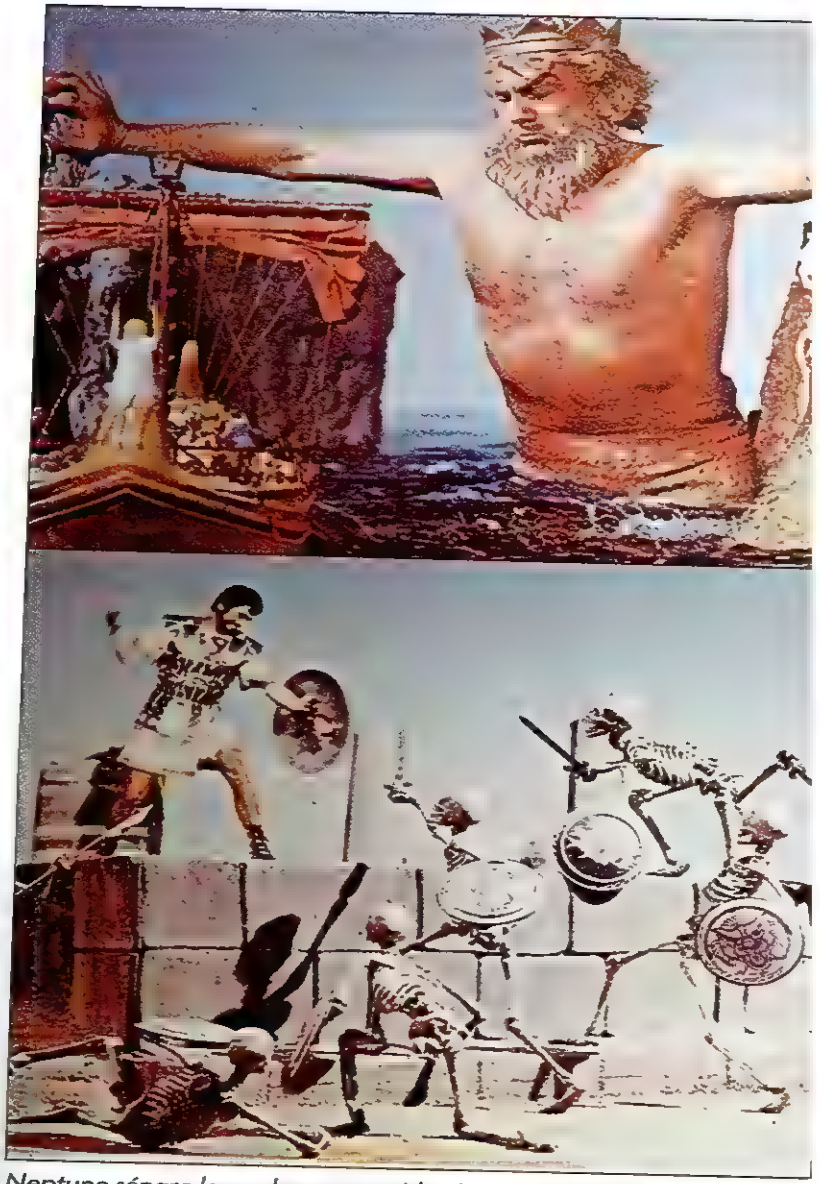
À LA RECHERCHE DE LA TOISON D'OR

Le thème : Jason vient réclamer le trône de Thessalie à Péléas, usurpateur qui a pris la place de son père, Éson. Le rusé Péléas y consent à condition que Jason rapporte la fameuse Toison d'or détenue dans une terre aux confins du monde, la Colchide. Jason recrute les meilleurs athlètes du pays et embarque sur l'*Argos*, protégé par la déesse Héra, pendant que les autres dieux, du haut de l'Olympe, sèment des embûches sur sa route pour se divertir.

BESTIAIRE FANTASTIQUE

Comme pour « Le septième voyage de Sinbad », « Jason et les Argonautes » doit beaucoup à la qualité des effets spéciaux de Ray Harryhausen. Il s'inspire d'une des plus célèbres légendes de la mythologie grecque. On y voit pêle-mêle le réveil de Thalos, le colosse de bronze, gardien du trésor des dieux ; Neptune lui-même qui apparaît pour écarter les rochers du navire de Jason, qui livre ensuite un combat impitoyable a l'hydre à sept têtes, gardienne de la Toison ; tout cela entrecoupé par la capture des Harpies voleuses et par une bataille contre une armée de squelettes. A la différence du « Septième voyage de Sinbad », ils sont sept, ce qui a multiplié les difficultés techniques pour Harryhausen, qui considère à juste titre « Jason » comme sa plus grande réussite.

Les modèles des monstres ont été sculptés dans les moindres détails et le *stop motion* utilisé à la perfection. La difficulté du *stop motion* est de faire bouger les maquettes le plus naturellement possible, en évitant le côté « haché » des mouvements inhérents au procédé, de façon à accentuer le côté réaliste de l'animation. Pour la séquence des squelettes, c'est sept *stop motions* qu'il a fallu insérer aux côtés des trois acteurs. Une prouesse technique inégalée.



Neptune sépare les rochers pour aider Jason à poursuivre sa route vers les dangereuses épreuves qui la parsèment.

KING-KONG

M. C. COOPER ET E. B. SCHOEDSACK/ÉTATS-UNIS/1933

*Titre original : « King-Kong ». **Production :** David O'Selznick pour R.K.O. Radio. **Mise en scène :** Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack. **Scénario :** Jaes Creelman et Ruth Rose. **Directeurs de la photographie :** Edward Linden et Vernon L. Walker. **Musique :** Max Steiner. **Décors :** Caroll Clark et Al Herman. **Costumes :** Walter Plunkett. **Effets spéciaux :** Willis O'Brien. **Montage :** Ted Cheesman. **Interprètes principaux :** Fay Wray (Ann Darrow), Robert Armstrong (Carl Denham), Bruce Cabot (John Driscoll). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** Archeo Pictures. **Durée :** 1 h 40.*

RELATIONS HUMANO-SIMIESQUES

Le thème : Une équipe cinématographique se rend dans l'île du Crâne pour y tourner un film. Ann Darrow, l'interprète féminine, est aussitôt enlevée par les indigènes, puis offerte en sacrifice au monstre qui les terrorise. Un gigantesque singe apparaît, soulève la jeune femme et l'installe dans son repaire.

45 CM DE SINGE GIGANTESQUE

L'idée de « King-Kong » a été émise par Merian C. Cooper qui, revenant d'un safari au cours duquel il avait observé le mode de vie des gorilles, songea à la réalisation d'un film avec pour personnage central un gigantesque singe. En 1932, David O'Selznick réunit Cooper et Willis O'Brien, brillant technicien des effets spéciaux. Les deux hommes tournèrent quelques séquences tests qui passionnèrent les responsables de la R.K.O. La compagnie débloqua 650 000 dollars, somme énorme pour l'époque.

L'élaboration des trucages, la création du monstre relevèrent du génie : on construisit deux maquettes, représentant le singe, de 45 cm de haut, chacune pesant 5 kg, d'après un prototype original, ainsi qu'une série de dinosaures miniatures. Le spécialiste Marcel Delgado remplissait l'armature d'acier de ces modèles réduits avec du coton et, grâce à un jeu de muscles en caoutchouc latex, donnait l'illusion du réel. Ces créatures fantastiques étaient ensuite photographiées image par image (technique du dessin animé). Pour les gros plans de Kong, l'équipe utilisa des reproductions grandeur nature du buste, de la tête, d'un pied et d'une main. Il fallut 6 hommes pour actionner le buste de l'intérieur et 40 peaux d'ours pour le recouvrir.

Naïveté et sincérité, la marque des plus grands chefs-d'œuvre.

KWAIDAN

MASAKI KOBAYASHI/JAPON/1965

*Titre original : « Kwaidan ». **Production :** Shigeru Wakatsuki pour Toho/C.D. **Mise en scène :** Masaki Kobayashi. **Scénario :** Yoko Mizuki. **Directeur de la photographie :** Yoshio Miyajima. **Décors et costumes :** Shigemasa Toda. **Musique :** Toru Takemitsu. **Montage :** Masaki Kobayashi. **Interprètes principaux :** Rentaro Mikuni (le samouraï), Michito Aratama (la première femme), Misako Watanabe (la seconde femme), Katsuo Nakamura (Hoichi), Ganjiro Nakamura (le prêtre en chef). **Tourné en :** Tohoscope et Eastmacolor. **Distribution :** C.F.D.C. **Durée :** 125 min.*

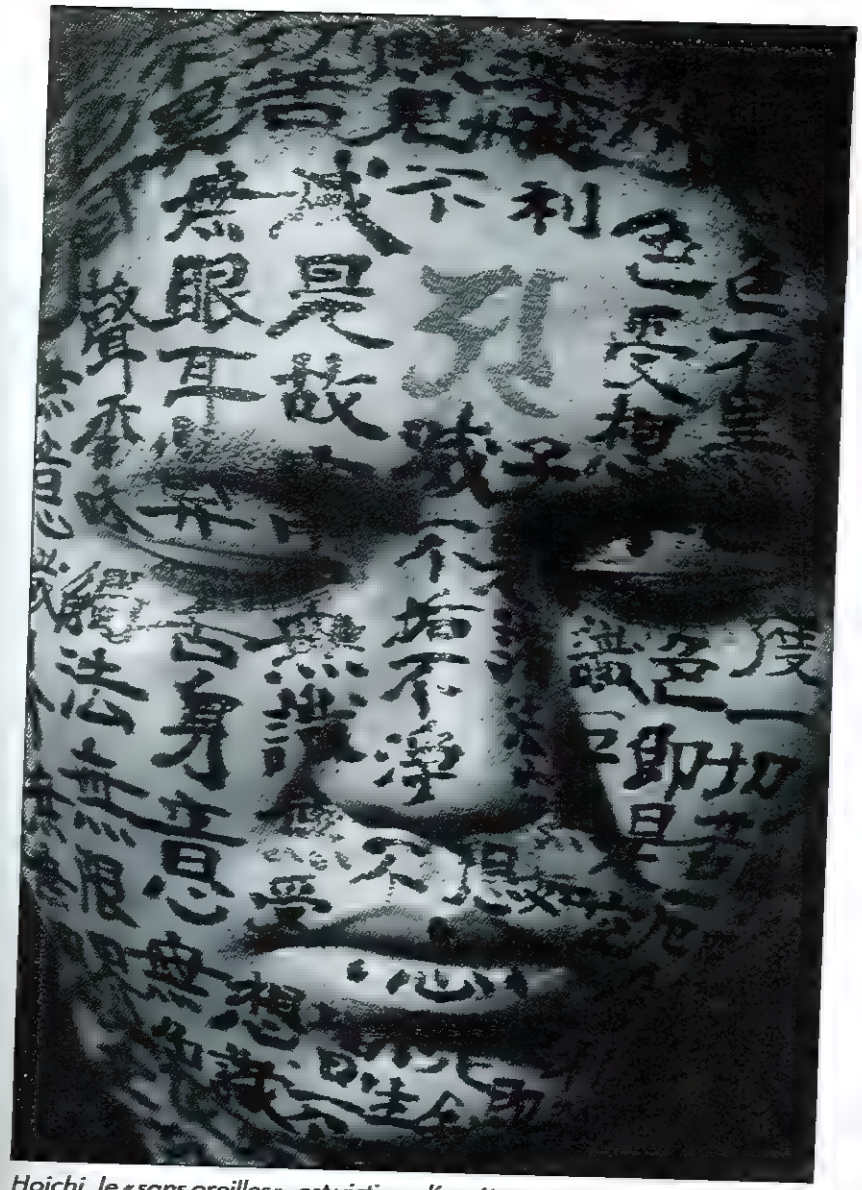
HISTOIRES DE FANTÔMES

Le thème : Trois contes. Dans le premier, « Cheveux noirs », Mikuni le samouraï quitte son épouse dévouée pour une seconde femme. Quelques années après, il retourne vers sa première compagne pour s'apercevoir qu'elle est devenue un « mort vivant ». Le second, « Hoichi, le sans-oreilles », raconte la légende d'un musicien aveugle, célèbre pour ses histoires sur le clan Heike, à qui un samouraï fantôme demande de chanter pour un seigneur décédé. Le troisième, « Dans une tasse de thé », voit Nakamura possédé et envoûté par une tasse de thé ; chaque fois qu'il la porte à sa bouche, un samouraï fantôme apparaît au fond de sa tasse, puis se matérialise pour l'attaquer.

CROYANCES ANCESTRALES

Ces trois histoires courtes, sur le thème du fantôme, sont tirées des contes de Lafcadio Hearn, un Américain installé au Japon depuis 1890. À l'origine, un quatrième conte, « La femme et la neige », avait été tourné par Kobayachi avec Keiko Kishi, Tatsuya Nakadai et Mariko Okada dans les trois rôles attribués. C'était l'histoire de deux coupeurs de bois bloqués dans une cabane isolée par le blizzard. Kishi surgissait de nulle part, tuait un des bûcherons et laissait la vie sauve au second à condition qu'il ne révèle jamais ce qu'il avait vu. Plusieurs années après, marié, il racontait à sa femme l'histoire interdite et découvrait avec stupéfaction qu'elle était « la sorcière des neiges ».

Ce conte existait dans la version japonaise mais fut retiré, pour des raisons de distribution, de la copie américaine. La plus belle scène de « Kwaidan » se situe au milieu du deuxième conte. Les grands prêtres affirment que Hoichi est possédé par le seigneur défunt. Ils peignent sur le corps d'Hoichi des signes cabalistiques pour le libérer des mauvais esprits, mais oublient ses oreilles. La nuit venue, l'esprit du samouraï revient sur les lieux et coupe les oreilles non protégées.



Hoichi, le « sans oreilles », est victime d'un étrange envoûtement. Seuls les signes cabalistiques peuvent le sauver.

LEGEND

RIDLEY SCOTT/ÉTATS-UNIS/1985

*Titre original : « Legend ». **Production :** Arnon Milchan pour Universal Pictures. **Mise en scène :** Ridley Scott. **Scénario :** William Hjortsberg. **Directeur de la photographie :** Alex Thomson. **Décors :** Assheton Gorton. **Costumes :** Charles Knode. **Son :** Roy Charman. **Musique :** Jerry Goldsmith. **Effets spéciaux :** Nick Allder. **Maquillage :** Rob Bottin. **Montage :** Terry Rawlings. **Interprètes principaux :** Tom Cruise (Jack), Mia Sara (Lili), Tim Curry (Darkness), David Bennent (Gump). **Tourné en :** Technicolor. **Distribution :** 20th Century Fox. **Durée :** 98 min.*

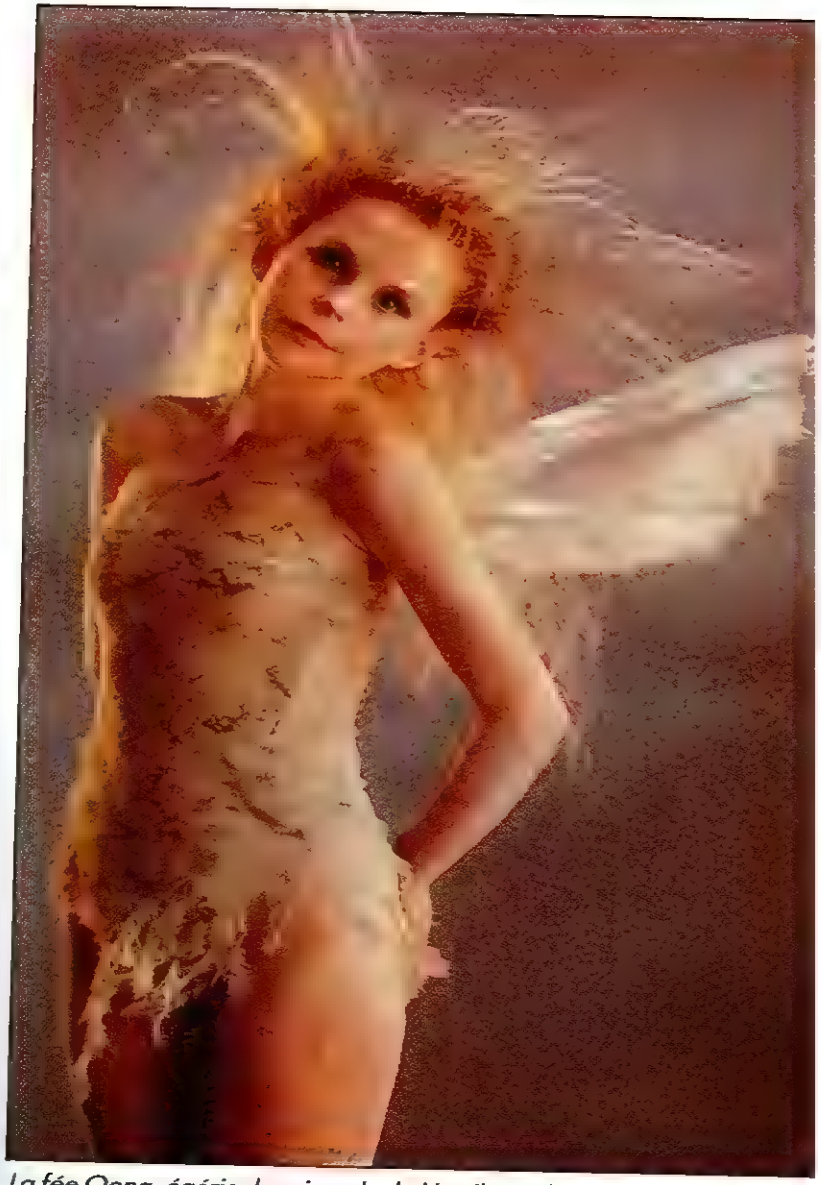
LA FORÊT ENSORCELÉE

Le thème : Il était une fois un monde enchanté dans lequel les hommes et les bêtes étaient unis, protégés par la forêt bienfaitrice et par un couple de licornes sacrées, à l'éclatante robe blanche. Mais sous cet éden, dans les profondeurs de la terre, vivait un être maléfique : Darkness. Du fond de son lugubre palais, il rêvait de plonger le monde dans les ténèbres. Pour cela, il lui fallait supprimer les licornes. Une seule succombera au dard mortel de trois diaboliques lutins. Jack et Lili seront désormais les seuls à pouvoir rétablir l'équilibre.

UNE FANTASMAGORIE GRAND PUBLIC

Au moment du tournage des « Duellistes », Ridley Scott avait déjà en tête un projet proche de « Legend », « Tristan et Isolde ». Après « Blade Runner », Scott rencontra Hjortsberg et visionna « La belle et la bête », selon lui le meilleur conte de fées réalisé à ce jour. Il décida de tourner une « fantasmagorie grand public », inspirée de concepts classiques, avec une approche contemporaine. Quinze versions du scénario furent écrites successivement, la dernière faisant cent vingt pages au lieu des cent soixante initiales.

Pour éclairer sa somptueuse forêt synthétique, Scott engagea Alex Thomson, dont il avait admiré le travail sur « Excalibur ». Celui-ci s'inspira des ambiances de « Blanche-Neige » et « Pinocchio » en essayant de donner au cottage l'allure de la maison de Gepetto. Le but était de retrouver le degré d'irréalité cher à Walt Disney. Restaient les maquillages très élaborés, dus entièrement à Rob Bottin, l'un des spécialistes les plus talentueux du genre. Pour le personnage de Darkness, nécessitant cinq à huit heures de travail par jour, Bottin s'inspira d'une séquence de « Fantasia », « Une nuit sur le mont Chauve », où le Malin apparaissait comme un être viril et sain, dégageant une séduction dangereuse.



La fée Oona, égérie du prince Jack. Un vibrant hommage à « Peter Pan » et à la fée Clochette du grand Walt Disney.

MADE IN HEAVEN

ALAN RUDOLPH/ÉTATS-UNIS/1987

Titre original: «Made in Heaven». Production: Raynold Gideon, Bruce A. Evans et David Blocker. Mise en scène: Alan Rudolph. Scénario: Bruce A. Evans et Raynold Gideon. Directeur de la photographie: Jan Kiesser. Musique: Mark Isham. Décors: Paul Peters. Costumes: April Ferry. Effets spéciaux: Max W. Anderson. Montage: Tom Walls. Interprètes principaux: Timothy Hutton (Mike Shea/Elmo Barnett), Kelly McGillis (Annie Packert/Ally Chandler), Maureen Stapleton (Tante Lisa). Tourné en: Panavision. Distribution: Acacias Cinéaudience. Durée: 1 h 42.

ROMANCE AU PARADIS

Le thème: Voulant sauver une femme et ses enfants dont la voiture s'enfonce dans l'eau d'une rivière, Mike Shea se noie... et se retrouve au paradis. Là, il rencontre accidentellement Annie Packert dont il tombe aussitôt amoureux. Annie est un ange, une âme née au paradis, mélange de pureté et d'innocence. Ils se marient. Mais Marie est envoyée sur terre pour vivre son premier cycle de vie. Mike demande à l'émissaire de Dieu de le laisser revenir sur terre.

INVITATION AU VOYAGE

Alan Rudolph n'a pas joué, avec «Made in Heaven», la carte des effets spéciaux mais celle d'une invitation au voyage. Sans répondre aux questions préocupantes, le film se découvre comme une fable d'amour, gentiment moqueuse à l'égard de l'au-delà. Et dès que nous quittons le ciel, Rudolph, menant de front deux personnages distincts mais connectés, nous offre une promenade d'est en ouest, d'un milieu pauvre et marginal à celui de l'opulence illusoire.

Estimé réussi par la critique française, «Made in Heaven» a pourtant été renié par Rudolph lui-même. Suite à un désaccord entre la production et le cinéaste, le film fut amputé de 40 minutes! Le paradis tout en teintes pastel, imaginé par Rudolph, avait un équivalent sur terre: la ville de Charleston, en Caroline du Nord. C'est là que le réalisateur et son équipe s'installèrent: «Ils ont déjà construit nos plateaux, 200 ans auparavant, pourquoi s'en priver? il n'y a ici ni gratte-ciel, ni immeuble en verre ou en acier. Les bâtiments sont impressionnants, jamais oppressants». Les scènes censées se dérouler à New York et à Los Angeles furent, quant à elles, tournées à Atlanta.

Le paradis selon Alan Rudolph. On peut y faire l'amour.

MAD MAX 2

GEORGE MILLER/AUSTRALIE/1982

*Titre original : « Mad Max 2 ». **Production :** Byron Kennedy pour la Warner Bros. **Mise en scène :** George Miller. **Scénario :** Terry Hayes, George Miller et Brian Hannant. **Directeur de la photographie :** Sean Semler. **Décors :** Graham Walker. **Costumes :** Norma Moriceau. **Son :** Llyod Carrick et Bruce Lamshed. **Musique :** Brian May. **Effets spéciaux :** Jeffrey Clifford. **Maquillage :** Lesley Wanderwalt, Karla O'Keefe et Bob McCarron. **Cascades :** Dennis Williams et Max Aspin. **Montage :** David Stiver, Tim Wellburn et Michael Chirgwin. **Interprètes principaux :** Mel Gibson (Max), Bruce Spence (l'homme à l'autogyro), Vernon Wells (Wez), Emil Minty (l'enfant sauvage). **Tourné en :** Cinémascope. **Distribution :** Columbia. **Durée :** 97 min.*

LE COW-BOY DE LA ROUTE

Le thème : Quelque part dans le futur, la suite du périple de Max dans les terres désolées à la suite d'un conflit mondial entre les superpuissances. L'anarchie et la violence règnent dans les villes et sur les routes, où on s'entretue pour un peu d'essence. Max devra faire face au terrible Humugus et à sa bande de tarés, pour ensuite émigrer vers un monde meilleur.

PURE TRADITION MYTHOLOGIQUE

« Mad Max 2 » débute trois ans après « Mad Max », le premier volet, lauréat de nombreux prix internationaux et film culte dans le monde entier. C'est à cause de cet énorme succès que George Miller s'est décidé à lui donner une suite : « Le tournage de « Mad Max », compliqué par un accident de dernière minute, avait été une épreuve particulièrement éprouvante, si frustrante que je ne voulais plus continuer. Mais le triomphe du film fut tel que je l'ai vu sous un jour nouveau. Mad Max s'inscrivait dans la plus pure tradition mythologique ; son héros aurait pu être aussi bien un samouraï ou un cow-boy. »

Mel Gibson, l'interprète de Max, a éclaté littéralement avec ce rôle, qu'il a encore approfondi dans « Mad Max 3 », ultime volet d'une série marquée par le destin. En plus de la mort de certains cascadeurs dans « Mad Max » — on voit d'ailleurs au début du second épisode la fameuse scène, conservée par Miller, du motard percuté derrière la tête par son engin, séquence censurée au départ — Byron Kennedy, le producteur, a trouvé la mort en hélicoptère juste après le tournage de « Mad Max 3 ». Depuis, George Miller a quitté son pays pour travailler aux États-Unis.

Max (Mel Gibson), fatigué par toutes ses mésaventures, attend avec impatience le dernier épisode de la série.

LA MAIN DU DIABLE

MAURICE TOURNEUR/FRANCE/1942

Production : *Continental Films.* ***Mise en scène :*** *Maurice Tourneur.* ***Scénario :*** *Jean-Paul Le Chanois.* ***Directeur de la photographie :*** *Armand Thirard.* ***Musique :*** *Roger Dumas.* ***Décors :*** *André Andrejew.* ***Montage :*** *Christian Gaudin.* ***Interprètes principaux :*** *Josseline Gaël (Irène), Pierre Fresnay (Roland Brissot), Noël Roquevert (Mélisse), Pierre Larquey (Ange), André Gabriello (le petit homme).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Tobis.* ***Durée :*** *1 h 22.*

N'EST JAMAIS TENDUE

Le thème : Un artiste peintre se procure une main qui appartenait il y a trois siècles à un moine. La main lui accorde tout ce qu'il désire, la gloire et l'amour, mais ne dure qu'un temps. Au bout d'un an, le Diable se montre et lui annonce qu'à moins de revendre « l'objet » moitié moins qu'il ne l'avait payé, c'est-à-dire moins d'un sou, il devra lui céder son âme. Roland Brissot se sauve et trouvera la mort sur la tombe même du propriétaire légitime de la main, Maximus Léo.

UNE CARRIÈRE EN TROIS ÉPISODES

Le premier titre était « La main enchantée » et Jean Aurenche devait se charger de l'adaptation de la nouvelle de Gérard de Nerval. Rebuté par la difficulté, il proposa le projet à son ami Jean-Paul Le Chanois, qui transforma complètement le matériau d'origine. Une fois de plus, Pierre Fresnay jouait dans un film produit par Continental Films — maison de production allemande qui finança d'autres œuvres françaises (« Le corbeau », « L'assassin habite au 21 ») —, ce qui lui valut des ennuis à la libération. Quelque peu marginalisé, il devait se refaire une santé avec « Un grand patron ».

Maurice Tourneur, quant à lui, a abordé tous les genres sans se départir de son calme légendaire. Sa carrière fut un aller et retour France-U.S.A. Il travaille de 1912 à 1914 pour la firme Éclair. Puis il gagne les États-Unis pour s'occuper de la succursale américaine de cette même compagnie. Il entre bientôt à la Paramount où il tourne un nombre important de muets, dont « L'île au trésor » avec Lon Chaney. A partir de 1928, il entame sa seconde période française qui s'achèvera par « L'impasse des deux anges » en 1948.

Ce petit bonhomme rondouillard (André Gabriello) n'est rien moins que le Diable.

LES MAINS D'ORLAC

KARL FREUND/ÉTATS-UNIS/1935

Titre original : « *Mad Love* ». ***Production :*** *John W. Considine pour la M.G.M.* ***Mise en scène :*** *Karl Freund.* ***Scénario :*** *Guy Endore, P.J. Wolfson et John L. Balderston.* ***Directeur de la photographie :*** *Chester Lyons.* ***Musique :*** *Dimitri Tiomkin.* ***Montage :*** *Hugh Wynn.* ***Interprètes principaux :*** *Peter Lorre (Dr. Gogol), Colin Clive (Stephen Orlac), Frances Drake (Yvonne Orlac), Ted Healy (Reagan), Edward Brophy (Rollo), Sarah Haden (Marie).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *M.G.M.* ***Durée :*** *83 min.*

GREFFE RÉUSSIE

Le thème : Le docteur Gogol est un fervent admirateur d'Yvonne Orlac, vedette du théâtre d'horreur parisien. Il lui déclare son amour mais elle le rejette. Gogol achète une réplique miniature d'Yvonne dans son théâtre, espérant, tel Pygmalion avec Galatée dans la Grèce antique, lui donner la vie. Clive, époux d'Yvonne et pianiste, perd ses mains dans un accident de train. Sur les conseils d'Yvonne, il se rend chez Gogol et le supplie de l'aider. Gogol lui greffe les mains d'un dangereux meurtrier, Brophy, qui vient juste d'être exécuté. Le problème est que ces mains n'ont pas du tout envie de jouer du piano.

JUSQU'OÙ VA L'AMOUR ?

« Les mains d'Orlac » fut le premier film de Peter Lorrre sur le continent américain. Charles Chaplin, après avoir assisté à la projection, déclara : « Lorre est le plus grand acteur vivant ». Carl Freund engagea pour le film deux brillants cameramen, Toland et Lyons, qui n'avaient pas le même point de vue que lui, ni entre eux, sur l'aspect plastique qu'il devait avoir. Les trois hommes passèrent la majeure partie du tournage à surveiller ce que chacun faisait dans le dos de l'autre, ce qui eut pour effet de nuire au *look* définitif de l'œuvre. L'intérêt des « Mains d'Orlac », en comparaison avec « Frankenstein », est que Gogol n'opère pas par pure folie ; il n'est pas le savant dégénéré type, ivre de gloire. Il agit par amour pour Yvonne Orlac. Chaque personne connaissant l'amour fou peut comprendre ses motivations, sans pour autant les cautionner. Plusieurs versions du même thème ont été tournées. Tout d'abord la première, muette, avec Conrad Veidt, puis en 1960 « The Hands of Orlac », combinant le surréalisme et le grand-guignol. Plus intéressante est l'adaptation d'Oliver Stone, « The Hand » (1981), avec Michael Caine, malheureusement inédite en France. On voit un extrait des « Mains d'Orlac » dans « Au-dessus du volcan » de John Huston.

Le docteur Gogol (Peter Lorre) greffe à Orlac (Colin Clive) les r assassin pour s'approprier sa femme.

LA MAISON DU DIABLE

ROBERT WISE/GRANDE-BRETAGNE/1963

Titre original : « The Haunting ». Production : Robert Wise pour Argyle/M.G.M. Mise en scène : Robert Wise. Scénario : Nelson Gidding. Directeur de la photographie : Davis Boulton. Décors : John Jarvis. Costumes : Mary Quant. Musique : Humphrey Searle. Effets spéciaux : Tom Howard. Montage : Ernest Walter. Interprètes principaux : Julie Harris (Éléonore), Claire Bloom (Théodore), Richard Johnson (Dr. Markway), Russ Tamnlyn (Luke Sanderson). Tourné en : Panavision. Distribution : M.G.M. Durée : 112 min.

DES MURS « HABITÉS »

Le thème : En Nouvelle-Angleterre, une étrange demeure nommée Hill House possède une sinistre réputation. Depuis plus de quatre-vingt-dix ans, elle est symbole de malheur et de mort. La femme pour qui Hill House fut construite ne l'a jamais habitée. On peut voir dans l'allée centrale du parc, sur un arbre géant, une cicatrice, marque de l'accident qui lui a coûté la vie lorsque les chevaux emballés de sa voiture vinrent se jeter contre le tronc. Le docteur John Markway, anthropologue, n'ayant que faire de ces avertissements, loue la maison pour effectuer des recherches sur le psychisme.

LE « MUST » DES DEMEURES HANTÉES

Réalisée par Robert Wise, « La maison du Diable » est considérée avec « Les innocents » comme « le » classique du film de maisons hantées, de par la force de persuasion et d'évocation qu'il génère. Le spectateur pénètre dans les lieux tel un membre supplémentaire de l'équipe dirigée par le docteur Markway, et fait office de « témoin » d'événements paranormaux, dont on ne peut dire à aucun moment s'ils sont réels ou le fruit de l'imagination de ses occupants. Les effets spéciaux sonores : craquements, battements de fenêtres, grincement des portes, jouent un rôle important dans la suggestion de l'effroi, au même titre que les pleurs de victimes invisibles et les appels venant de l'au-delà. Tous ces effets, savamment dosés, procurent une sensation épidermique et attisent l'imagination du plus blasé.

Quant à Hill House, elle reste comme la plus réussie des demeures fantastiques ; extérieurement, elle ressemble à une construction gothique, avec ses tours et ses clochers. Pour la rendre plus menaçante, Wise et son équipe ont eu l'idée d'utiliser une pellicule infrarouge qui fait ressortir les tonalités diverses de la pierre, lui donnant ainsi un aspect irréel.

Un escalier interdit qui mène tout droit en enfer. Un lieu « charmant », comme on aimerait en voir plus souvent.

LES MAÎTRESSES DE DRACULA

TERENCE FISHER/GRANDE-BRETAGNE/1960

Titre original : « The Brides of Dracula ». Production : Anthony Hinds pour Hammer. Mise en scène : Terence Fisher. Scénario : Jimmy Sangster. Directeur de la photographie : Jack Asher. Musique : Malcolm Williamson. Décors : Bernard Robinson et Thomas Goswell. Maquillage : Roy Ashton. Montage : James Needs et Alfred Cox. Interprètes principaux : Peter Cushing (Van Helsing), Yvonne Monlaur (Marianne Danielle), David Peel (le baron Meinster), Martita Hunt (la baronne Meinster). Tourné en : Technicolor. Distribution : Universal. Durée : 1 h 25.

LE DISCIPLE DU MAÎTRE

Le thème : En regagnant son poste d'institutrice en Europe centrale, Marianne Danielle est amenée à passer la nuit au château de la baronne Meinster. Un jeune homme enchaîné, le fils des Meinster, la persuade de le libérer. Elle s'exécute sans se rendre compte de la portée de son acte. Le jeune baron, en effet, s'empresse de vampiriser sa mère et s'enfuit vers le village le plus proche.

L'OMBRE DU MOULIN À VENT

Contrairement à ce qu'indique le titre, il n'y a pas la moindre allusion à Dracula, si ce n'est un vague rappel, au début, concernant la mort du comte et la survie de ses disciples. Christopher Lee est remplacé par David Peel, acteur de théâtre né en 1920, qui préféra arrêter le cinéma et la scène pour se consacrer aux affaires financières. La destruction du monstre posa un problème au scénariste, qui ne voulait pas copier la désintégration finale du « Cauchemar de Dracula ». Problème qu'il résolut par une magnifique trouvaille : paralysé par l'ombre gigantesque d'un moulin à vent (les ailes formant une croix), le vampire disparaît peu à peu du cadre. Les pouvoirs surnaturels du comte évoluent au gré des œuvres : Van Helsing, par exemple, qui expliquait en long et en large dans « Le cauchemar de Dracula » qu'un vampire ne pouvait se changer en chauve-souris, se trouve contredit par « Les maîtresses de Dracula », dans lequel il est également présent. Meinster a recours, et plus d'une fois, à la transformation d'une chauve-souris ! Très audacieux pour l'époque, le film suggère, d'une part, une relation incestueuse entre la baronne et son fils et, d'autre part, l'homosexualité latente du vampire, personnage efféminé à l'extrême.

Un baron (David Peel) tout aussi stupéfiant que le célèbre comte.

LA MALÉDICTION

RICHARD DONNER/ÉTATS-UNIS/1976

Titre original : « The Omen ». Production : Harvey Bernhard pour la 20th Century Fox. Mise en scène : Richard Donner. Scénario : David Seltzer. Directeur de la photographie : Gilbert Taylor. Musique : Jerry Goldsmith. Effets spéciaux : John Richardson. Maquillage : Stuart Freeborn. Décors : Tessa Davies. Costumes : Tiny Nicholls. Montage : Stuart Baird. Interprètes principaux : Gregory Peck (Robert Thorn), Lee Remick (Katherine Thorn), David Warner (Jennings), Harvey Stephens (Damien), Billie Whitelaw (Mrs. Baylock). Tourné en : Panavision (Couleurs : De Luxe. Distribution : Fox. Durée : 1 h 50.

LE FILS DU DÉMON

Le thème : À Rome, un 6 juin à 6 heures du matin, Katherine Thorn accouche d'un enfant mort-né. Robert, son mari, l'apprend de la bouche du Père Spiletto. Il décide d'adopter, sans que son épouse le sache, un garçon abandonné, né la même nuit et nommé Damien. Cinq années s'écoulent. L'enfant reste silencieux et froid. Le jour de son cinquième anniversaire, sa nourrice se pend en prononçant son nom.

MORCEAUX DE BRAVOURE MORTELS

Il nous fallait une terreur d'essence biblique, ce sera « La malédiction ». D'après le Livre des Révélations, l'arrivée d'Armageddon se trouve programmée depuis longtemps et l'ultime confrontation entre les forces du Bien et du Mal débutera lorsque l'Antéchrist, le fils de Satan, l'aura décidé. Bien plus qu'un catalogue de catastrophes possibles, « La malédiction » fait surtout très peur, l'histoire étant régulièrement ponctuée de morts aussi « infernales » qu'attendues. La chute artistique d'un corps sur un toit de voiture, la percée de part en part d'un prêtre, la décapitation d'un photographe trop curieux sont quelques-uns des morceaux de bravoure du film. La nourrice qui se pend, séquence douloureuse et effrayante, n'est autre que la fille de Jack Palance, l'un des acteurs fétiches du fantastique. En revanche, il est curieux de voir Lee Remick et Gregory Peck en butte aux déferlements démoniaques. Les deux comédiens n'avaient que très rarement abordé le genre. Le tournage eut lieu conformément aux endroits mentionnés par le script, à savoir en Israël (Jérusalem), en Italie et en Grande-Bretagne, et dura 13 semaines. Succès énorme, « La malédiction » appelait une suite ; « Damien » vit le jour en 78, puis ce fut le tour du troisième volet, « La malédiction finale », en 81.

L'Antéchrist (Harvey Stephens) a cinq ans. Prochaine étape, la présidence des États-Unis.

LA MALÉDICTION DES PHARAONS

TERENCE FISHER/GRANDE-BRETAGNE/1959

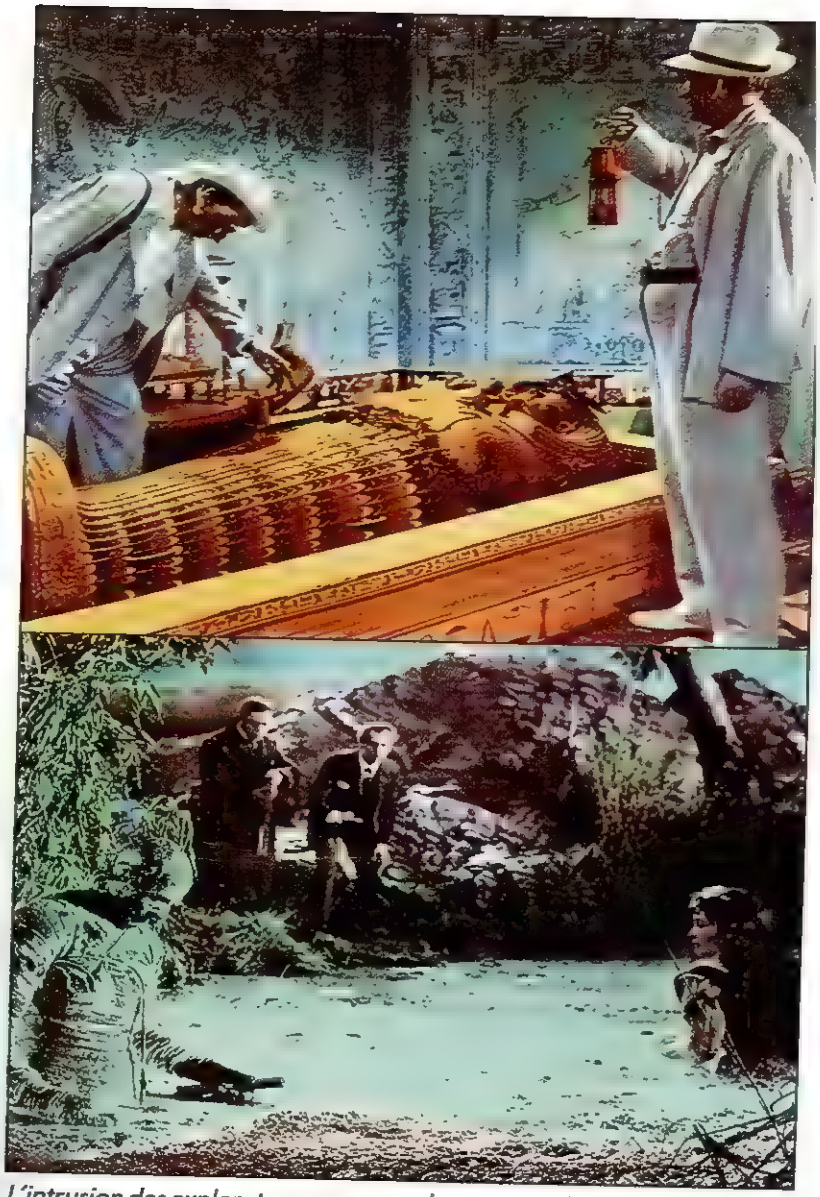
*Titre original : « The Mummy ». **Production :** Michael Carreras pour Hammer. **Mise en scène :** Terence Fisher. **Scénario :** Jimmy Sangster. **Directeur de la photographie :** Jack Asher. **Musique :** Frank Reizenstein. **Décors :** Bernard Robinson. **Maquillage :** Roy Ashton. **Montage :** James Needs et Alfred Cox. **Interprètes principaux :** Peter Cushing (John Banning), Christopher Lee (Kharis), Yvonne Furneaux (Isobel/Ananka), Eddie Burne (Mulrooney). **Tourné en :** Technicolor. **Distribution :** Universal. **Durée :** 1 h 28.*

MOMIFIÉ VIVANT

Le thème : Au temps de l'Égypte ancienne, le prêtre Kharis essaya vainement de faire revivre son amour disparu, la princesse Ananka, grâce à un papyrus magique. Condamné à mort pour ce sacrilège, il fut momifié vivant et placé dans le caveau de la princesse pour la garder durant l'éternité. Quatre mille ans plus tard, des explorateurs brisent le sarcophage et expédient le corps d'Ananka à Londres. Kharis se réveille...

UN MYTHE EN LAMBEAUX

De 1932 à nos jours, le thème de la momie criminelle fut l'objet d'une bonne dizaine de films. Celui de Terence Fisher n'est pas le remake du Karl Freund réalisé en 32 avec Boris Karloff mais s'inspire de deux autres longs métrages de la Universal, « The Mummy's Hand » (1940) et « The Mummy's Tomb » (1942). La réalisation de « La malédiction des pharaons » fourmille d'anecdotes cocasses : l'équipe se déplaça pour filmer la procession des Égyptiennes, de Bray (où étaient installés les studios de la Hammer) à Shepperton et demanda aux figurantes de parader les seins nus pour la version japonaise ! Un peu plus tard, deux spécialistes arrivèrent sur le plateau pour régler la séquence de l'explosion de la tombe. Normalement, pour qu'un acteur mime la réaction à un bruit violent, un technicien se contente de frapper dans ses mains. Mais la charge explosive était réelle ! Le choc acoustique fut tel que les gens cessèrent de travailler pendant une demi-heure. Une facture réclamant 20 guinées (environ 350 F) atterrit sur le bureau du producteur ; il s'agissait de la note due à l'examen des oreilles de Peter Cushing. Christopher Lee était, quant à lui, peu à l'aise dans ses bandages ; il ne pouvait respirer qu'à travers les trous réservés aux yeux ! Il devait aussi porter sur des distances de quatre-vingts mètres des jeunes filles feignant l'inconscience. Le tout dans la boue des marais !



L'intrusion des explorateurs provoque le courroux de Kharis (Christopher Lee).

LA MARQUE DU VAMPIRE

TOD BROWNING/ÉTATS-UNIS/1935

Titre original : « Mark of the Vampire ». Production : Edward J. Mannix pour la M.G.M. Mise en scène : Tod Browning. Scénario : Guy Endore et Bernard S. Schubert. Directeur de la photographie : James Wong Howe. Décors : Cedric Gibbons, Henry Oliver et Edwin B. Willis. Costumes : Adrian. Son : Douglas Shearer. Musique : Gavin Burns. Effets spéciaux : Warren Newcombe. Montage : Ben Levis. Interprètes principaux : Lionel Barrymore (professeur Zelen), Elizabeth Allan (Irena Borotyn), Bela Lugosi (comte Mora), Lionel Atwill (inspecteur Newmann). Tourné en : noir et blanc. Distribution : M.G.M. Durée : 59 min.

FAUX VAMPIRES

Le thème : En Tchécoslovaquie, un superbe château est inhabité depuis que ses propriétaires, Sir Karell Borotyn et sa sœur Irena, ont été assassinés par le comte Mora. C'est du moins ce que raconte la légende, qui affirme qu'il en sera de même pour tout nouvel habitant. L'inspecteur Newman est chargé de l'enquête. Aidé par un vampirologue, le professeur Zelen, il va essayer de découvrir les origines exactes de ces meutres pour le moins douteux. Une étrange conspiration, fomentée par de faux vampires, va éclater au grand jour.

LE GÉNIE DE BROWNING

« La marque du vampire » est le remake de « London After Midnight », film muet déjà réalisé par Tod Browning en 1927. Pour mettre en scène ce « faux » film de vampires, la M.G.M. alloua à Browning un budget considérable et lui permit de constituer une distribution étincelante. Le tout fut complété par James Wong Howe à la photographie et la paire Cedric Gibbons-Edwin B. Willis pour les décors. Browning tourna le film sans expliquer aux participants quelle en serait la fin, de façon à obtenir de ses acteurs la vérité de jeu la plus juste. Lugosi lui-même crut jusqu'au dernier moment participer à un vrai film de vampires. Quand la séquence finale arriva, tous les acteurs implorèrent Browning de modifier le scénario et de revenir à l'horreur promise. Il refusa de changer ne serait-ce qu'une syllabe et, ce faisant, choqua une partie des fanatiques des films de vampires. Quant à Bela Lugosi, ce fut l'avant-dernière fois qu'il accepta de ruiner son propre rôle, la dernière étant « Abbott et Costello rencontrent Frankenstein », une parodie d'épouvante.

Bela Lugosi (comte Mora) et Elizabeth Allan (Irena Borotyn). De faux vampires plus vrais que nature.

LE MASQUE DE LA MORT ROUGE

R. CORMAN/ÉTATS-UNIS, GRANDE-BRETAGNE/1964

Titre original : « Mask of the Red Death ». Production : George Willoughby pour American International Pictures. Mise en scène : Roger Corman. Scénario : Charles Beaumont et R. Wright Campbell. Directeur de la photographie : Nicholas Roeg. Décors : Colin Southcott et Dick Frift. Costumes : Laura Nightingale. Musique : David Lee. Effets spéciaux : George Blackwell. Maquillage : George Partleton. Montage : Ann Chegwidden. Interprètes principaux : Vincent Price (le prince Prospéro), Hazel Court (Juliana), Jane Asher (Francesca). Tourné en : Panavision et Pathéocolor. Distribution : Étoile. Durée : 90 min.

PALS, CHAÎNES ET SABBATS

Le thème : En Italie, au XII[e] siècle, Prospéro, un prince adorateur de Satan, fait emprisonner deux paysans qui n'ont pas payé leurs taxes. Une épidémie de mort rouge s'abat sur le village et Prospéro fait brûler toutes les maisons, puis se retire dans son château avec Francesca, fille d'un des paysans, et Juliana, sa maîtresse. Au cours d'une fête barbare, Prospéro oblige les deux prisonniers à s'entailler avec cinq couteaux, dont l'un est empoisonné. Un mystérieux étranger vêtu de rouge viendra sonner le glas du prince sanguinaire.

UN COUP DE POE

Tourné d'après une nouvelle d'Edgar Allan Poe, « Le masque de la Mort rouge » a été écrit en deux temps : une première fois par Charles « Chuck » Beaumont dans une mouture qui déplut à Roger Corman, lequel décida, avec son ami Campbell, de le remanier entièrement en y ajoutant des éléments sur la lutte entre le Bien et le Mal, absente du premier jet. Cette dualité atténue le côté tyrannique de Prospéro pour en faire « presque » un philosophe. Une phrase de la Mort rouge à Prospéro résume bien l'optique du film : « Chaque homme crée son propre paradis et son propre enfer ». Colin Southcott a imaginé de somptueux décors, brillants et colorés, qui contrastent magnifiquement avec la décadence des occupants du château.

La scène où Francesca traverse une multitude de pièces, peintes chacune de couleur différente, avant d'aboutir derrière une lourde porte, en pleine cérémonie satanique, est un moment commun à de nombreux films fantastiques, mais possède dans ce film précis un charme rarement égalé, une émotion intense.

La mort, toute de rouge vêtue, vient réclamer son dû. Un classique de Poe adapté par un inconditionnel : Roger Corman.

LE MASQUE DU DÉMON

MARIO BAVA/ITALIE/1960

*Titre original : « La maschera del demonio ». **Production :** Massimo De Rita pour Galatea et Jolly Film. **Mise en scène :** Mario Bava. **Scénario :** Ennio De Concini, Mario Serandrei, Mario Bava et Marcello Coscia. **Directeur de la photographie :** Ubaldo Terzano et Mario Bava. **Musique :** Roberto Nicolosi. **Décors :** Giorgio Giovannini. **Costumes :** Tina Grani. **Maquillage :** Mario Bava. **Montage :** Mario Serandrei. **Interprètes principaux :** Barbara Steele (la princesse Asa et la princesse Katia), John Richardson (le docteur Andrej Gorobek), Andrea Checchi (le docteur Kruvajan). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** C.F.F. **Durée :** 1 h 23.*

RENAISSANCE D'UNE SORCIÈRE

Le thème : En 1830, un médecin, le docteur Kruvajan, et son assistant Gorobek se rendant à Moscou, s'arrêtent devant une vieille chapelle en ruines, près d'un château. Là, ils découvrent le sarcophage d'une princesse de grande beauté qui, un siècle auparavant, avait été accusée de sorcellerie. Gorobek, par inadvertance, brise en se blessant la glace du tombeau, et un goutte de son sang tombe sur le visage de la sorcière qui reprend vie et décide de se venger. Les deux hommes continuent leur route. En chemin, ils rencontrent Katia : son visage ressemble étrangement à celui de la sorcière.

À COUPS DE MASSE !

Une femme ravissante est brutalement empoignée par deux hommes puis attachée contre une plaque de bois. Acccusée de sorcellerie, la malheureuse va subir le supplice du masque du démon. Le bourreau lui enfonce dans le visage un masque hérissé à l'intérieur de pointes d'acier. Comment s'y prend-il ? A coups de masse ! La scène choqua tellement que la sortie du film fut repoussée dans plusieurs pays.

En 56, Mario Bava, directeur de la photographie et responsable des effets spéciaux, reprend le tournage des « Vampires » de Riccardo Freda et l'exécute en deux jours. En 59, Bava, sauvant de nouveau de l'embarras son ami Freda, achève la mise en scène de « Caltiki, le monstre immortel ». Même schéma pour « La bataille de Marathon » (59) : Bava dépanne la compagnie Galatea après le dépassement par Jacques Tourneur des dix semaines de tournage. On lui offre, pour le récompenser, les moyens de réaliser officiellement son premier (et meilleur) film. « Le masque du Démon », qui mêle sadisme, nécrophilie et maquillages étonnants, lança également l'Irlandaise Barbara Steele.

Apparences trompeuses : sous le masque, un visage ravissant. Mais derrière le visage...

MÉTROPOLIS

FRITZ LANG/ALLEMAGNE/1926

Titre original : « Metropolis ». Production : Fritz Lang pour U.F.A. Mise en scène : Fritz Lang. Scénario : Fritz Lang et Thea von Harbou. Directeur de la photographie : Karl Freund et Gunther Rittau. Décors : Otte Hunte, Erich Kettelhut et Karl Vollbrecht. Costumes : Ann Willkom. Sculptures : Walter Schultze-Middend. Musique : Gottfried Huppertz. Effets spéciaux : Eugen Schufftan. Montage : Fritz Lang. Interprètes principaux : Alfred Abel (John Fredersen), Gustav Fröhlich (Freder), Brigitte Helm (Maria, le robot), Rudolf Klein-Rogge (Rotwang). Tourné en : noir et blanc. Muet. Durée : 120 min.

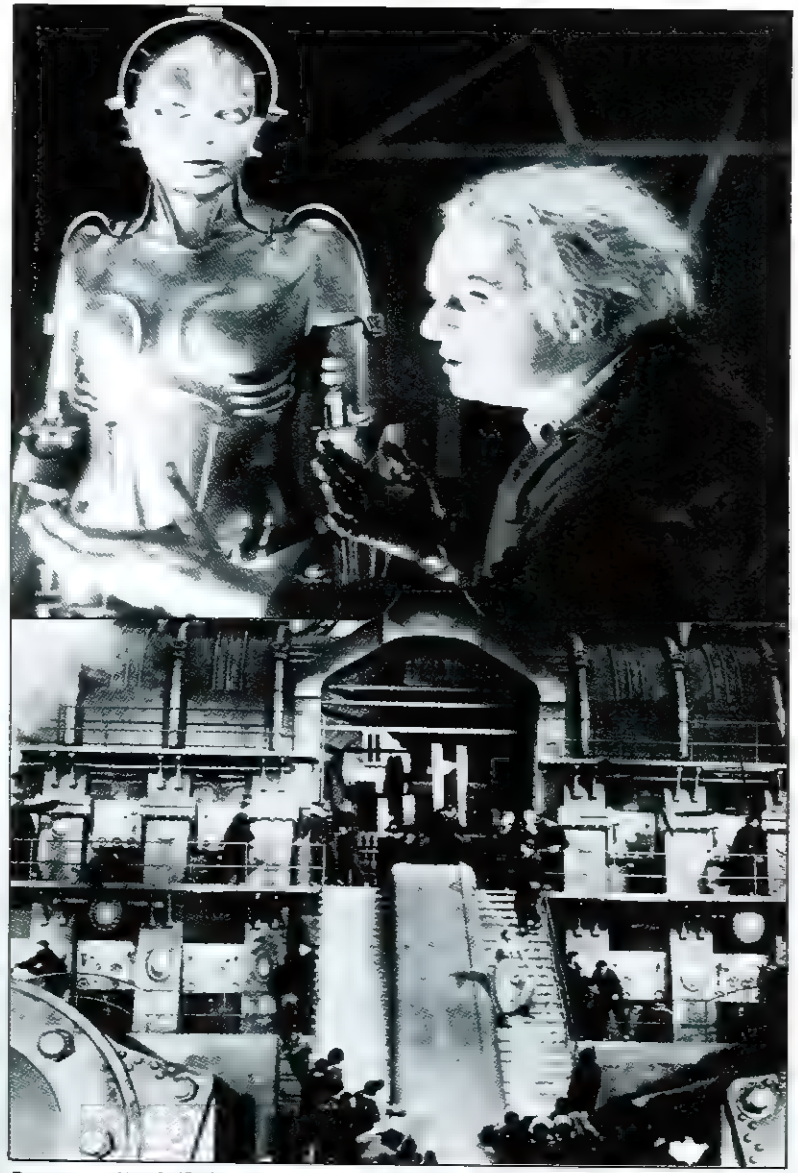
LUTTE DE CLASSES SYMBOLIQUE

Le thème : XXIe siècle. Métropolis est une immense zone urbaine, peuplée de gratte-ciel sans fin, au sommet desquels habitent les gouvernants, cloîtrés dans des paradis fleuris. Au sous-sol, une race d'homme esclaves travaille sans relâche aux machines de Métropolis, tandis que Maria les harangue, prêchant la soumission. Rotwang, un savant fou, construit à son image un robot destiné à semer la révolte. Gustav Frölich, le fils du maître de Métropolis, et Maria vont rétablir l'ordre dans la cité.

HORRIBLEMENT PROPHÉTIQUE

Fritz Lang et son épouse Thea von Harbou eurent l'idée de « Métropolis » en découvrant New York et ses tours géantes. Lang était déjà célèbre pour ses deux premiers films, « Docteur Mabuse » (1922) et le diptyque des « Nibelungen » (1924), et n'eut aucun mal à trouver l'énorme financement du film : cinq millions de marks pour neuf mois de tournage et vingt-cinq mille figurants, dont mille cent « crânes rasés » pour la seule scène de la tour de Babel, recrutés parmi les chômeurs, aucun figurant professionnel n'acceptant de se faire tondre par les cent cinquante coiffeurs engagés.

Cette œuvre gigantesque déplut à Fritz Lang, profondément antinazi, qui s'en voulait d'avoir proposé une « solution sociale » aussi puérile. Hitler et Gœbbels, par contre, ne cachèrent pas leur enthousiasme, à tel point que des historiens mirent sur le compte de « Métropolis » l'édification des futurs camps de concentration et de la « solution finale ». A cet égard, on notera l'étoile jaune peinte à la main sur la porte du domicile de Rotwang dans le film. En 1984, le musicien américain Giorgio Moroder exploita une nouvelle version, coloriée et resonorisée au goût du jour.



Rotwang (Rudolf Klein-Rogge) et sa créature (Brigitte Helm) destinée à attiser la révolte des travailleurs.

MEURTRES SOUS CONTRÔLE

LARRY COHEN/ÉTATS-UNIS/1976

__Titre original :__ « God Told Me To ». __Production :__ Larry Cohen pour Larco/New World Pictures. __Mise en scène :__ Larry Cohen. __Scénario :__ Larry Cohen. __Directeur de la photographie :__ Paul Glickman. __Costumes :__ Ralston. __Son :__ Jefrey Hayes. __Musique :__ « Sweet Momma, Sweet Love », Robert O'Ragland et Janelle Webb. __Effets spéciaux :__ Steve Neill. __Montage :__ Arthur Mandelberg, William J. Waters, Christopher Lebenzon et Mike Corey. __Interprètes principaux :__ Tony Lo Bianco (Peter Nicholas), Deborah Raffin (Casey Forster), Sandy Dennis (Martha Nicholas). __Tourné en :__ Panavision. __Distribution :__ S.N.D. __Durée :__ 89 min.

FOI AVEUGLE

Le thème : New York 1976. Un fou furieux, posté au sommet d'un immeuble, abat quatorze passants avec un fusil à lunette. Arrêté par la police qui lui demande ses motifs, l'homme répond : « Dieu me l'a ordonné ». Puis il se jette dans le vide. Plusieurs cas identiques sont signalés, avec à chaque fois la même phrase prononcée. Tous les assassins, avant de commettre leur crime, ont rencontré un jeune homme blond aux cheveux longs. Dieu, peut-être ?

MALSAIN ET FOU

Larry Cohen s'est fait tout d'abord connaître avec la série télévisée « Les envahisseurs », puis avec des scénarios intéressants comme « Le retour des sept mercenaires » et « El Condor », avant de passer à la réalisation avec deux *thrillers* très populaires aux États-Unis : « Black Caesar » et sa suite, « Hell Up in Harlem ». En 1974, il écrit, produit et réalise un film d'épouvante novateur, « Le monstre est vivant », dont le succès mondial lui permet d'entrer au panthéon des spécialistes du genre. « God Told Me To », titre original de « Meurtres sous contrôle », est une parabole sur l'Antéchrist ; les thèmes de la répression, des pratiques sexuelles et de la foi aveugle y sont évoqués sans concessions. La scène où le policier forcené, extraordinairement interprété par Andy Kaufman, tue cinq de ses collègues pendant la grande parade de la police new-yorkaise, vaut à elle seule le déplacement.

Film malsain entre tous, « God Told Me To » a été rebaptisé « Demon » pour ses passages sur la plupart des chaînes de télévisions américaines, les dirigeants des stations refusant de le diffuser et d'en faire la promotion sous son titre original. Le film a obtenu le prix spécial du jury au festival d'Avoriaz en 1977.

Un film tout en apesanteur, à mi-chemin entre le ciel et l'enfer. Le meilleur Larry Cohen.

1984

MICHAEL RADFORD/GRANDE-BRETAGNE/1984

Titre original : « 1984 ». Production : Simon Perry pour Virgin Films et Umbrella Rosenblum Films Production. Mise en scène : Michael Radford. Scénario : Michael Radford. Directeur de la photographie : Roger Deakins. Décors : Allan Cameron. Costumes : Emma Porteous. Musique : Dominic Muldowney. Effets spéciaux : Ian Scoones. Maquillage : Mary Hilman. Montage : Tom Priestley. Interprètes principaux : John Hurt (Winston Smith), Richard Burton (O'Brien), Suzanna Hamilton (Julia), Cyril CCusack (Charrington). Tourné en : Eastmancolor. Distribution : M.K.2 Diffusion. Durée : 120 min.

LA CITÉ DE L'INDICIBLE PEUR

Le thème : En 1984, le monde est divisé en trois empires de puissance égale. Airstrip One, anciennement Angleterre, appartient à l'État d'Oceania, aux côtés de l'Amérique. L'Oceania est sans arrêt en guerre contre les deux autres puissances, l'Eurasia et l'Eastasia. Winston Smith, ou matricule 6079, travaille au ministère de la Vérité. Dans son misérable logis, au même titre que ses concitoyens, un télécran géant enregistre ses faits et gestes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Impossible de s'en sortir. 1984 n'offre aucune autre issue que la peur.

FAIT COMME UN RAT

Pour recréer le monde concentrationnaire de George Orwell, Radford et les siens ont dû inventer une technologie compliquée : des ordinateurs appelés « écriparleurs », des télécrans géants d'une qualité exceptionnelle, un hymne national océanien, des affiches de propagande de dix-sept mètres de haut, des slogans, des véhicules ou hélicoptères militaires, des drapeaux et même de la nourriture, jusqu'au concept du leader Big Brother, personnifié par Bob Flag, choisi d'après des centaines de photos des lecteurs du *Guardian* à cause de ses yeux fixes. Ian Scoones, élève de Les Bowie et spécialiste des effets spéciaux, était responsable des quelque soixante pendaisons en direct sur télécran qui émaillent le film, ainsi que du chevalet de torture et de la muselière à rats utilisés pour remettre Winston Smith dans le droit chemin.

Pour cette scène épouvantable de la pièce 101, où Winston subit l'ultime torture, Scoones a conçu une cage destinée à être sanglée sur la tête de John Hurt, divisée en trois compartiments. Les rats étaient placés dans le premier, puis lâchés dans le second, tout près du visage de Winston. Le troisième est indescriptible. Le tout est « 1984 ».

John Hurt (Winston Smith) sous l'œil de « Big Brother ». La « minute de haine » quotidienne et obligatoire.

LA MONSTRUEUSE PARADE

TOD BROWNING/ÉTATS-UNIS/1932

*Titre original : « Freaks ». **Production :** Harry Sharock pour la M.G.M. **Mise en scène :** Tod Browning. **Scénario :** Willis Goldbeck et Leon Gordon. **Directeur de la photographie :** Merritt B. Gerstad. **Décors :** Cedric Gibbons et Merrill Pye. **Son :** Gavin Barns. **Montage :** Basil Wrangell. **Interprètes principaux :** Wallace Ford (Phroso, le clown), Leila Hyams (Vénus, la dresseuse d'otaries), Olga Baclanova (Cléopâtre, la trapéziste), Roscoe Ates (Roscoe, le bègue), et les Freaks : Johnny Eck (l'homme-tronc), Daisy et Violet Hilton (les sœurs siamoises), Olga Roderick (la femme à barbe), Minnie Woolsey (Koo-Koo, la femme oiseau). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** « Grands films classiques ». **Durée :** 64 min.*

L'ARMÉE DES OMBRES

Le thème : Les aventures, au sein du cirque Tetrallini, d'une horde de reclus, qui essaient de constituer une famille dans un monde qui n'est pas fait pour eux. Comme ailleurs, la jalousie, la traîtrise, l'amour et la solidarité s'entremêlent, jusqu'à la scène finale de la terrible vengeance des monstres.

UN CHEF-D'ŒUVRE MUTILÉ

Irving Thalberg, directeur de production de la M.G.M., fortement impressionné par les succès respectifs du « Dracula » de Tod Browning et du « Frankenstein » de James Whale produits par Universal, confia au scénariste Willis Goldbeck la lourde tâche de trouver un sujet encore plus terrifiant. Ce fut « Freaks », tourné en toute liberté par Browning, qui utilisa pour la première fois à l'écran des phénomènes véritables, recrutés chez Barnum. Quand ils arrivèrent au studio, Louis B. Mayer faillit tout arrêter ; on parla même d'une pétition visant à les chasser des parties communes. Scott Fitzgerald et Dwight Taylor déjeunaient à la cantine du studio quand plusieurs des phénomènes entrèrent. Fitzgerald vit les sœurs siamoises choisir un plat et s'enfuit en courant. Il fut renvoyé la semaine suivante. Finalement, on leur construisit un local « particulier » à côté des plateaux. Basil Wrangell, le monteur, fut très affligé ; il déclara que le spectacle des « Freaks » dix heures par jour sur sa table de montage lui donnait envie de « grimper aux murs ». Thalberg misait tout sur l'accueil du public. Après la *preview*, clôturée par la fuite des spectateurs, il s'évanouit. La malédiction de « Freaks » venait de commencer. Le film fut réduit de 90 à 64 minutes. Tous ces « problèmes » affectèrent profondément Browning et mirent un terme à sa carrière.

Photo de famille des phénomènes. L'homme-tronc pathétique de cette gigantesque foire aux monstres humains.

NOSFERATU, LE VAMPIRE

FRIEDRICH WILHELM MURNAU/ALLEMAGNE/1922

Titre original : *« Nosferatu, eine Symphonie des Grauens ».* ***Production :*** *Prana-film GMBH.* ***Mise en scène :*** *Friedrich Wilhelm Murnau.* ***Scénario :*** *Henrik Galben.* ***Directeur de la photographie :*** *Fritz Arno Wagner.* ***Décors et costumes :*** *Albin Grau.* ***Montage :*** *F. W. Murnau.* ***Interprètes principaux :*** *Max Schreck (comte Orlock, alias Nosferatu/Dracula), Alexander Granach (l'agent immobilier Knock/Renfield), Gustav von Wangenheim (Hutter/Jonathan Harker), Greta Schrœder (Ellen/Nina).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Durée :*** *110 min.*

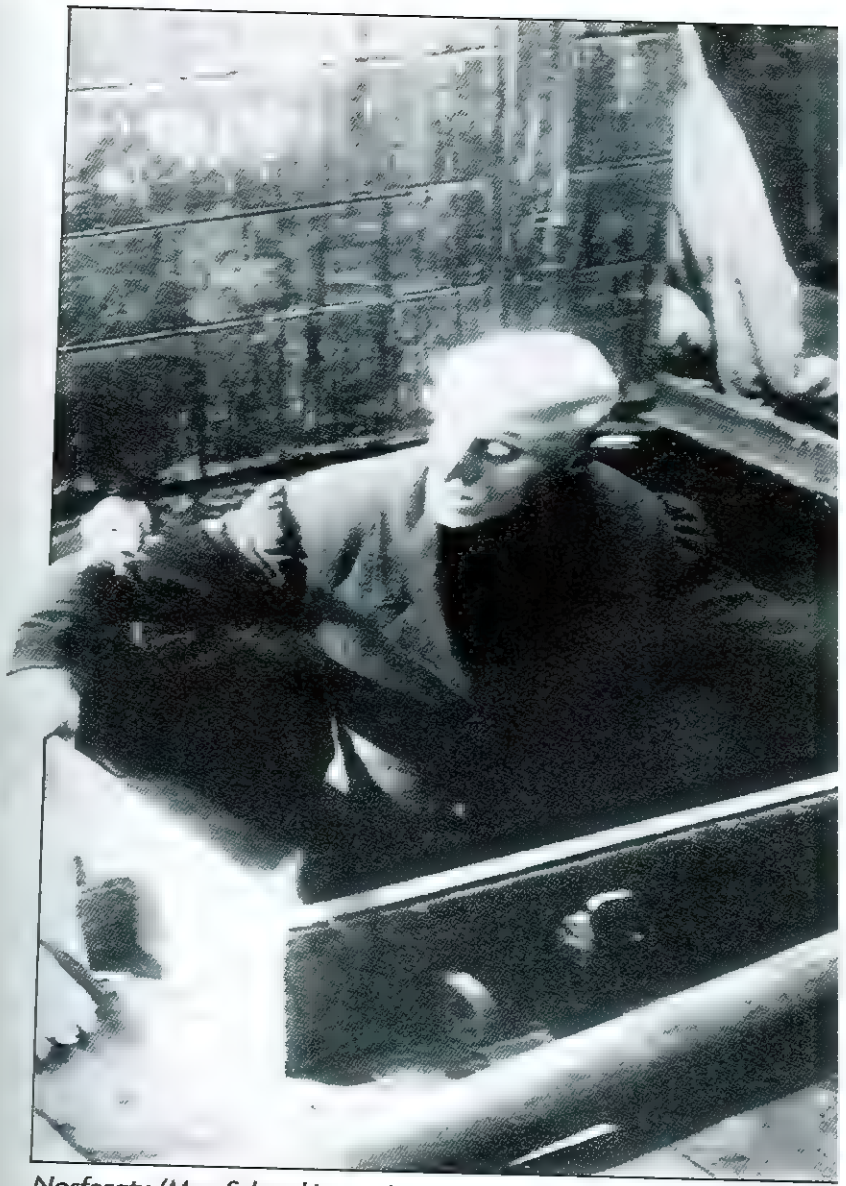
LA PESTE ET LE DOUTE

Le thème : 1838. Un jeune clerc de notaire se rend dans les Carpathes conclure une vente avec un châtelain. De mauvais présages et d'hostiles rencontres émaillent sa route. Arrivé au château, il est accueilli par le comte Orlock qui, dès la première nuit, lui dévoile son vrai visage : celui du vampire Nosferatu, avide de sang humain, dont il est la réincarnation. Hutter s'enfuit horrifié et se réfugie à Viborg, un village voisin, où Nosferatu a déjà commencé à semer la terreur et la peste.

ÉLABORATION D'UN MYTHE

Le scénario de « Nosferatu » est très largement inspiré du « Dracula » de Bram Stoker, même si le décorateur du film s'est vanté d'en être à l'origine après avoir vécu une expérience similaire. Déjà deux ans auparavant, Murnau avait adapté « Dr. Jekyll and Mr. Hyde » dans une version très personnelle, sous le titre « Der Januskopf ». Le procès qui eut lieu autour de « Nosferatu », perdu par les producteurs de Murnau, manqua de peu de faire détruire le négatif du film.

Le tournage en extérieurs fut l'occasion de repérages précis : la scène sur la mer fut tournée à Helgoland, les rues sont un *patchwork* de plusieurs villes dont Wismar, Rostock et Lübeck ; le château appartient à la Slovaquie et la chaîne de montagnes est en Silésie. Tous ces décors naturels confèrent à « Nosferatu » une ambiance mi-réaliste, mi-fantastique. Les trucages et procédés mécaniques intégrés au récit (rythme de la charrette pénétrant chez les fantômes, porte du cercueil s'ouvrant sans aucune aide) créent une partie de l'aspect « poétique » du film et participent, grâce au montage, à l'inauguration d'un « art convulsif ». Ce « Dracula » a ouvert la porte à bon nombre de films et a permis, d'une certaine façon, l'élaboration du plus grand mythe du cinéma fantastique.



Nosferatu (Max Schreck) sort de sa tanière pour répandre la peste et l doute dans les villages terrifiés.

LA NUIT DU LOUP-GAROU

TERENCE FISHER/GRANDE-BRETAGNE/1960

Titre original: «Curse of the Werewolf». Production: Anthony Hinds pour Hammer. Mise en scène: Terence Fisher. Scénario: John Elder. Directeur de la photographie: Arthur Grant. Musique: Benjamin Frankel. Décors: Bernard Robinson et Thomas Goswell. Costumes: Molly Arbuthnot. Maquillage: Roy Ashton. Montage: James Needs et Alfred Cox. Interprètes principaux: Oliver Reed (Leon), Clifford Evans (Don Alfredo Carido), Yvonne Romain (la servante), Catherine Feller (Christina Fernando). Tourné en: Eastmancolor. Distribution: Universal. Durée: 1 h 31.

LA MARQUE DU MENDIANT

Le thème: En Espagne, à la fin du XVIII[e] siècle, un mendiant est jeté dans un des cachots du marquis Siniestro. Il se mue, au fil des ans, en une bête velue et repoussante. Vingt ans plus tard, une servante sourde-muette est à son tour emprisonnée au même endroit. Le mendiant abuse d'elle. Ayant toutefois réussi à s'échapper, elle met au monde un enfant que recueille le professeur Alfredo Carido. Leon, en grandissant, se rend compte de la malédiction qui pèse sur lui: il est un loup-garou.

CENSURE, QUAND TU NOUS TIENS!

Autre réussite de la Hammer et de Terence Fisher, « La nuit du loup-garou » s'attira les foudres de la censure. Une scène montrant Yvonne Romain poignardant le marquis fut coupée, et le viol de la même Yvonne Romain par le mendiant occasionna une bataille verbale entre le cinéaste et John Trevalyn, de la commission de censure. Ce dernier estimait qu'il ne fallait pas mêler le fantastique et l'érotique, mais Fisher lui rétorqua que la séquence s'intégrait au film de façon harmonieuse. En fin de compte, Trevalyn l'emporta, laissant au public le soin de deviner les événements.

Atteint de syphilis, le marquis se regarde dans un miroir, le visage rongé par la maladie. En réalité, le maquillage qu'il portait était involontaire: Anthony Dawson, durant les répétitions, se grattait la face, faisant pendre de petits bouts de colle et de plastique. Fisher conserva la scène. Roy Ashton confectionna une tête de loup-garou largement inspirée de celle de la bête de Jean Cocteau (« La belle et la bête »).

Un maquillage similaire à celui de Jean Marais dans « La belle et la bête ». Comparez!

ORANGE MÉCANIQUE

STANLEY KUBRICK/ÉTATS-UNIS/1971

*Titre original : « A Clockwork Orange ». **Production :** Stanley Kubrick pour Warner Bros et Polaris Production. **Mise en scène :** Stanley Kubrick. **Scénario :** Stanley Kubrick. **Directeur de la photographie :** John Alcott. **Décors :** John Barry. **Costumes :** Milena Canonero. **Musique :** Purcell, Rossini, Beethoven, Rimsky-Korsakov, arrangée par Walter Carlos. **Montage :** Bill Butler. **Interprètes principaux :** Malcom McDowell (Alex Delarge), Patrick Magee (Mr. Alexander), Michael Bates (gardien chef), Warren Clarke (Dim), Adrienne Corri (Mrs. Alexander). **Tourné en :** Panavision. **Distribution :** Warner-Columbia. **Durée :** 136 min.*

UNE LEÇON D'ULTRA-VIOLENCE

Le thème : L'Angleterre dans un futur proche. Alex et ses trois *droogies* sèment la terreur en attaquant un clochard, le gang rival de Billyboy et le couple Alexander. Le lendemain, pendant que ses parents travaillent à l'usine, Alex se détend avec deux filles, sur la IXe symphonie de Beethoven. Au cours d'une visite nocturne, il tue une femme avant d'être arrêté par la police. Jugé et condamné à quatorze ans de prison, il accepte de subir une thérapie de choc qui, s'il en réchappe, lui permettra de se réinsérer dans la société.

VOIR KUBRICK ET MOURIR

Plusieurs mois avant le tournage d'« Orange mécanique », Kubrick et Malcom McDowell vécurent ensemble, apprenant à se connaître en jouant aux échecs, pour découvrir ce que le cinéaste appelle « le pouvoir du jeu » et qu'il utilise pour sonder la personnalité de ses acteurs ; indices qui l'aideront, une fois sur le plateau, à rechercher un effet au moment voulu. Pour « Orange mécanique » comme pour ses autres films, Kubrick montre sa recherche absolue d'authenticité. Il fait remplir la seringue hypodermique d'eau stérilisée quand Alex est soumis au traitement thérapeutique ; il demande un oculiste pour surveiller les yeux d'Alex pendant cette scène.

Pour la séquence du « passage à tabac » du couple Alexander, Kubrick demande à McDowell s'il sait danser, et celui-ci s'exécute en entamant un classique hollywoodien : « Singing in the Rain ». Kubrick achète aussitôt les droits de la chanson, revient sur le plateau et dit à McDowell : « Oui, c'est ça, pendant que tu frappes, tu chantes et tu danses "Chantons sous la pluie" ». Ce sont ces moments furtifs, à la limite de l'irrationnel, qui font d'« Orange mécanique » un des films essentiels de l'histoire du cinéma.

Alex (Malcom McDowell), muni d'un étrange et volumineux « accessoire » pour une visite nocturne à « la dame aux chats ».

ORPHÉE

JEAN COCTEAU/FRANCE/1950

Production : *André Paulvé pour les Films du Palais-Royal.* ***Mise en scène :*** *Jean Cocteau.* ***Scénario :*** *Jean Cocteau.* ***Directeur de la photographie :*** *Nicolas Hayer.* ***Décors :*** *Jean d'Eaubonne.* ***Costumes :*** *Marcel Escoffier.* ***Son :*** *Pierre Calvet.* ***Musique :*** *Georges Auric.* ***Maquillage :*** *Alexandre Marcus.* ***Montage :*** *Jacqueline Sadoul.* ***Interprètes principaux :*** *Jean Marais (Orphée), Maria Casarès (La princesse), Marie Déa (Eurydice), François Périer (Heurtebise).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Discina.* ***Durée :*** *112 min.*

À TRAVERS LE MIROIR

Le thème : Sur une petite place de province, le café des poètes est le rendez-vous d'une certaine intelligentsia. Orphée, poète moderne, a une altercation avec un concurrent. Deux motos surgies de nulle part renversent ce dernier. Une femme élégante et séduisante, descendue d'une Rolls noire, a assisté à la scène. Elle entraîne Orphée dans une étrange promenade, à travers le miroir de la vie et de la mort, et lui fait signer un pacte. La vie d'Orphée sera désormais dépendante de forces occultes.

CRÉER, C'EST MOURIR UN PEU

« Orphée » est le cinquième film dont Jean Cocteau ait signé à la fois les dialogues, le scénario et la mise en scène. Il y reprend plusieurs des thèmes abordés dans « Le sang d'un poète » (1930) : la solitude de l'artiste qui, pour créer, doit « mourir » un peu ; la quête d'un autre monde, sans enveloppe terrestre. Ces concepts le travaillent à un tel point qu'il les reprendra une troisième fois dans « Le testament d'Orphée », en 1960, en personnifiant lui-même Orphée.

Les scènes de « la zone » ont été tournées dans les ruines de la caserne de Saint-Cyr. Pour la marche de Jean Marais et de François Périer dans les ruines, le *travelling mate* a été utilisé, procédé consistant à intégrer à l'action des décors filmés séparément. Pour accentuer la fixité des regards, de faux yeux ont été peints sur des paupières closes. La traversée du miroir est suggérée par des bacs à mercure montés alternativement à l'horizontale et à la verticale. « Orphée » a connu à sa sortie un terrible échec commercial, et compromis un moment la carrière de Jean Cocteau. Son thème a été repris par la suite, notamment dans « Orfeu Negro » (1959) de Marcel Camus et « Parking » (1985) de Jacques Demy, avec plus ou moins de bonheur.

Jean Marais (Orphée), François Périer (Heurtebise) et Maria Casarès (la princesse). Promenade dans l'au-delà.

LA PLANÈTE DES SINGES

FRANKLIN SCHAFFNER/ÉTATS-UNIS/1968

*Titre original : « Planet of the Apes ». **Production :** Arthur P. Jacobs pour 20th Century Fox. **Mise en scène :** Franklin Schaffner. **Scénario :** Michael Wilson et Rod Serling d'après le roman de Pierre Boulle. **Directeur de la photographie :** Leon Shamroy. **Musique :** Jerry Goldsmith. **Décors :** Jack Martin Smith et William Creber. **Costumes :** Morton Haack. **Maquillage :** Ben Nye et Dan Striepeke. **Montage :** Hugh S. Fowler. **Interprètes principaux :** Charlton Heston (George Taylor), Roddy McDowall (Cornelius), Kim Hunter (Zira), Maurice Evans (Zaius). **Tourné en :** Panavision (couleurs De Luxe). **Distribution :** Fox. **Durée :** 1 h 52.*

GUERRIERS GORILLES !

Le thème : Quatre astronautes américains, propulsés dans l'espace et dans le temps, s'écrasent sur le sol inhospitalier d'une planète inconnue. Les trois survivants s'engagent dans une forêt où s'agite une humanité arriérée. Des cavaliers, armés jusqu'aux dents, déboulent soudain du paysage pour tuer ou capturer ceux qui tentent de s'enfuir. Le chef des spationautes réalise avec stupeur que ces guerriers sont des gorilles !

MAQUILLAGES PERSONNALISÉS

La vedette du film, l'acteur Charlton Heston, proposa à la production le choix de Franklin J. Schaffner pour la mise en scène. Les deux hommpes venaient de tourner « Le seigneur de la guerre », pure merveille moyenâgeuse. Emballé par le projet, Zanuck ne lésina pas sur le budget : les maquillages engloutirent la bagatelle d'un million de dollars ; 78 techniciens furent requis pour transformer les acteurs et figurants en gorilles, chimpanzés ou orang-outans. Pour permettre aux techniciens de concevoir des visages suffisamment individualisés et mobiles, le producteur Edgar P. Jacobs eut la sagesse de consacrer une année complète à l'élaboration de produits et procédés performants. John Chambers, l'un des vétérans du maquillage hollywoodien, inventa une substance à base de mousse de caoutchouc qui laissait le comédien libre de respirer (heureusement) et de transpirer. La peinture spéciale fabriquée ne recouvrait pas les pores. Chaque matin, trois heures étaient nécessaires pour poser le maquillage. Les séquences les plus spectaculaires réclamant des centaines de figurants, le travail devenait si important que tout le monde se voyait convoqué à 4 heures du matin pour 14 à 16 heures d'affilée.

Un zeste de préhistoire, une pincée de futur, un monde à l'échelle humaine, le cocktail de Schaffner se voit sans modération.

LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY

ALBERT LEWIN/ÉTATS-UNIS/1945

Titre original : *« The Picture of Dorian Gray ».* ***Production :*** *Pandro S. Berman pour la M.G.M.* ***Mise en scène :*** *Albert Lewin.* ***Scénario :*** *Albert Lewin.* ***Directeur de la photographie :*** *Harry Stradling.* ***Décors :*** *Edwin B. Willis et Hugh Hunt.* ***Musique :*** *Herbert Stothart.* ***Montage :*** *Ferris Webster.* ***Interprètes principaux :*** *George Sanders (Lord Henry Wotton), Hurd Hatfield (Dorian Gray), Donna Reed (Gladys Hallward), Peter Laxford (David Stone), Lowell Gilmore (Basil Hallward), Angela Lansbury (Sybil Vane).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *C.I.C.* ***Durée :*** *111 min.*

L'IMAGE QUI VIEILLIT

Le thème : 1866. À Londres, Basil Hallward peint le portrait du jeune et séduisant Dorian Gray. Ce dernier s'éprend de Sybil Vane, une chanteuse de seconde catégorie, mais leur amour ne résiste pas aux conventions sociales et Dorian rompt. en rentrant chez lui, il découvre que son portrait a changé, que son expression s'est durcie. Inquiet, il rappelle Sybil pour l'épouser mais celle-ci vient de s'empoisonner. Dorian Gray va passer sa vie entre les fêtes royales londoniennes et les bouges mal famés des bas-fonds ; il va continuer à s'enivrer sans vieillir, tandis que son portrait accuse à sa place la débauche de sa vie.

LA FINESSE DE LA PEUR

Les deux tableaux de Dorian Gray, celui où il est jeune et séduisant, et le second où il est vieux et repoussant, ont été peints respectivement par Henrique Medina et Ivan Le Lorraine Albright. Adapté du roman fameux d'Oscar Wilde, « Le portrait de Dorian Gray » est, avec « Pandora », le sommet de la carrière en dents de scie du réalisateur Albert Lewin.

Malgré que le film soit en noir et blanc, il a choisi de filmer tous les plans du portrait en couleurs, afin d'augmenter son impact visuel. Au même titre que les productions Val Lewton des années quarante — « La féline », « L'homme-léopard » ou « I Walked With a Zombie » —, « Le portrait de Dorian Gray » réussit à effrayer le spectateur par la seule suggestion, sans aucun artifice visuel supplémentaire. Le seul choc est celui ressenti à la vision du deuxième portrait, s'étalant sur l'écran en sublime technicolor sur un « crash » musical. La très respectable Motion Picture Academy lui a décerné l'Oscar de la meilleure photographie, et l'a nommé deux fois, pour la direction artistique et le second rôle d'Angela Lansbury.

Dorian Gray (Hurd Hatfield) face à son portrait. Que faire de cette image vieillissante qui autorise tous les excès ?

LES POUPÉES DU DIABLE

TOD BROWNING/ÉTATS-UNIS/1936

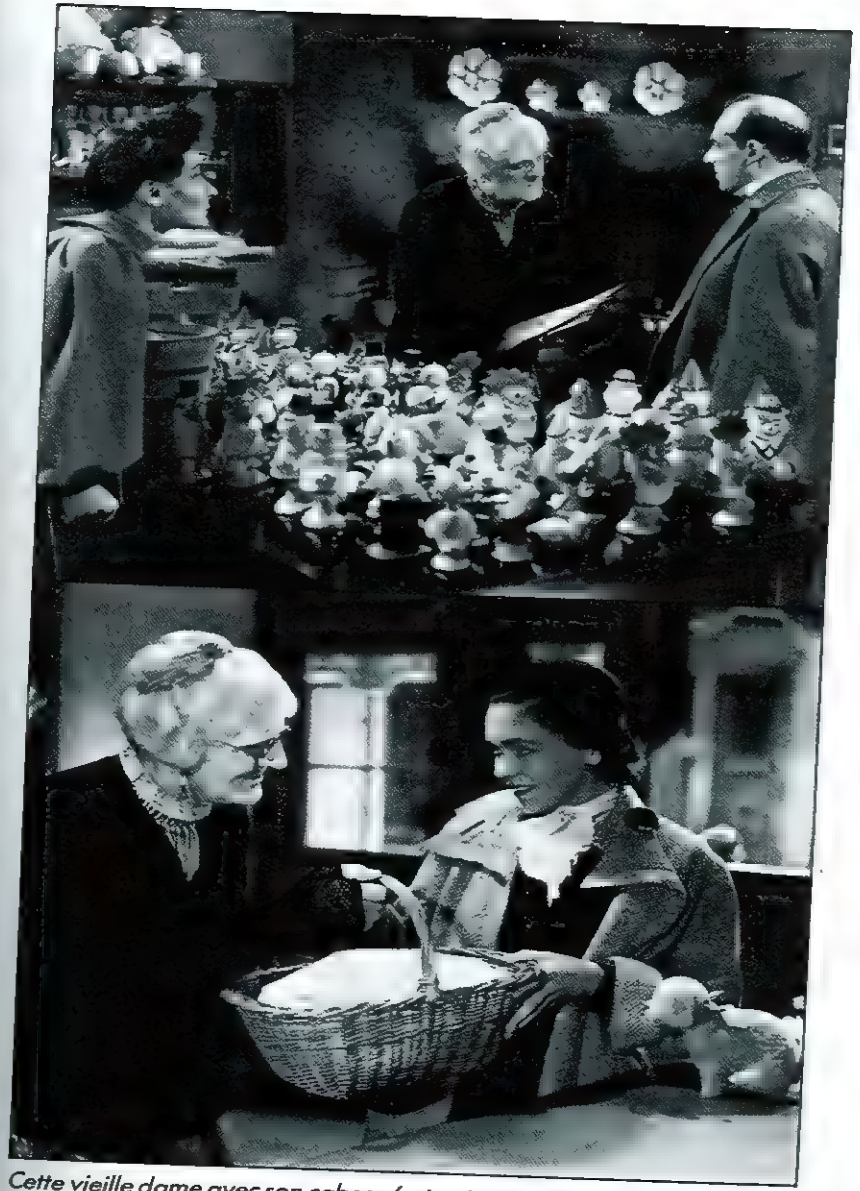
*Titre original : « The Devil Doll ». **Production :** Edward J. Mannix pour la M.G.M. **Mise en scène :** Tod Browning. **Scénario :** Garrett Fort, Guy Endore, Eric von Stroheim et Tod Browning. **Directeur de la photographie :** Leonard Smith. **Musique :** Franz Waxman. **Décors :** Cedric Gibbons. **Costumes :** Dolly Tree. **Effets spéciaux :** Warren Newcombe, Tom Tutwiller. **Montage :** Frederick Y. Smith. **Interprètes principaux :** Lionel Barrymore (Paul Lavond, alias Madame Mandelip), Maureen O'Sullivan (Lorraine Lavond), Frank Lawton (Toto). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** M.G.M. **Durée :** 1 h 19.*

RÉDUCTION INTERDITE

Le thème : Évadé d'un pénitencier où il était injustement détenu, l'ex-banquier Paul Lavond cherche à se venger de ses anciens amis. Son collègue de cavale, le chimiste Marcel, a mis au point une formule permettant de réduire la taille des animaux et d'en faire de véritables esclaves. Avant de mourir miné par la fatigue, il trouve le moyen d'appliquer son procédé aux hommes. Lavond va tirer profit de la découverte.

LE MAÎTRE DE LA DIFFORMITÉ

Avant-dernière œuvre du maître de l'étrange, « Les poupées du Diable » n'a pas été estimé à sa juste valeur. Pourtant, tout le prouve : les décors, les comédiens, cette jubilation de la mise en scène, tout porte à croire que Tod Browning s'est enfin diverti. De ce plaisir évident découle un film savoureux et moins rude que les précédents. Mais l'ancien forain et baladin du cirque qu'est Browning, l'ex-auteur en quarante films d'un précis de la difformité, continue de tailler dans l'extraordinaire avec autant de force. Il reprend l'un des thèmes de son « Club des trois » (avec Lon Chaney, son fidèle complice), réalisé en 1925, et le rend magique. D'un nain, on passe à des êtres six fois plus petit que la normale. Des décors géants furent assemblés mais Browning usa pour moitié de procédés photographiques permettant de filmer en surimpression. Le code de censure très strict de l'époque contraignit le cinéaste à forcer sur le supposé suicide de Lionel Barrymore. Pour avoir accompli sa vengeance par le sang, l'ancien bagnard doit payer. La carrière d'Eric von Stroheim déclinant, Browning l'invita à fournir quelques idées macabres, mais sans le créditer au générique.



Cette vieille dame avec son cabas n'est autre que Lionel Barrymore (Paul Lavond et Madame Mandelip).

QUI VEUT LA PEAU DE ROGER RABBIT ?

ROBERT ZEMECKIS/ÉTATS-UNIS/1988

__Titre original :__ « Who Framed Roger Rabbit ? ». __Production :__ Robert Watts et Frank Marshall pour Touchstone Pictures et Amblin. __Mise en scène :__ Robert Zemeckis. __Scénario :__ Jeffrey Price et Peter S. Seaman. __Directeur de la photographie :__ Dean Cundey. __Décors :__ Elliot Scott et Roger Cain. __Costumes :__ Joanna Johnston. __Musique :__ Alan Silvestri. __Effets spéciaux :__ Ken Ralston, et George Gibbs. __Responsable de l'animation :__ Richard Williams. __Montage :__ Arthur Schmidt. __Interprètes principaux :__ Bob Hoskins (Eddie Valiant), Christopher Lloyd (le juge Demort), Joanna Cassidy (Dolorès), Charles Fleischer (Roger Rabbit). __Tourné en :__ Panavision. __Distribution :__ Warner Bros. __Durée :__ 96 min.

ENQUÊTE DANS UN DÉLIRE ANIMÉ

Le thème : Il était une fois dans la ville de Toon un petit lapin blanc amoureux d'une vamp torride qui adore faire « picota » avec ses camarades ; un « privé » raté au grand cœur qui a le chic pour se fourrer dans les pires affaires ; un juge infâme, à moitié humain, qui adore la « trempette » ; et un studio d'animation très spécial que certains voudraient bien mettre dans leur poche. Il était une fois à Hollywood...

POUR LE SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE MICKEY

Steven Spielberg avait inscrit « Roger Rabbit » sur ses tablettes depuis longtemps, aux côtés d'« E.T. » et autres films « irréalisables ». C'est grâce au nouveau tandem de Walt Disney, Michael Eisner et Jeffrey Katzenberg, que le projet a pu voir le jour. Robert Zemeckis tenait à le réaliser bien avant « Retour vers le futur » ; il restait à trouver un responsable de l'animation. Ce fut Richard Williams, animateur entre autres de « La panthère rose ». Celui-ci formula d'entrée des réserves sur le mélange d'acteurs réels et de dessins animés, mais accepta de tourner un bout d'essai d'une minute pour la « modique » somme de cent mille dollars ; essai concluant, mais posant un problème : il faudrait beaucoup d'argent pour faire voguer la barque.

À l'arrivée, c'est 45 millions de dollars qui seront dépensés au lieu des 27 initiaux. Pour intégrer au film les séquences animées, 326 dessinateurs ont travaillé sous la direction de Williams, sur une base de 24 images par seconde, soit pour une heure « animée » 82 000 dessins, à 250 000 dollars la minute. Cette minute à l'écran représente le travail de vingt dessinateurs pendant une semaine. Faites les comptes.

Bob Hoskins (Eddie Valiant), la vamp et le petit lapin. Des acteurs animés nés de l'équipe Spielberg-Disney.

RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE

STEVEN SPIELBERG/ÉTATS-UNIS/1977

Titre original : *« Close Encounters of the Third Kind ». **Production :** Julia et Michael Phillips pour Columbia. **Mise en scène :** Steven Spielberg. **Scénario :** Steven Spielberg. **Directeur de la photographie :** Vilmos Zsigmond. **Musique :** John Williams. **Décors :** Phil Abramson. **Effets spéciaux :** Douglas Trumbull. **Chef maquettiste :** Gregory Jein. **Montage :** Michael Kahn. **Interprètes principaux :** Richard Dreyfuss (Roy Neary), François Truffaut (Claude Lacombe), Teri Garr (Ronnie Neary), Melinda Dillon (Jillian Guiler). **Tourné en :** Métrocolor, Panavision et Dolby Stéréo. **Distribution :** Warner-Columbia. **Durée :** 2 h 12.*

PARADE D'OVNI

Le thème : Les habitants de Muncie, petite ville de l'Indiana, sont une nuit confrontés à l'inexplicable. Barry, âgé de quatre ans, disparaît aspiré par une navette spatiale, tandis que Roy Neary, tombé en panne, aperçoit des OVNI. Une commission internationale d'enquête, conduite par un savant français, s'efforce alors de percer le secret de ces arrivants d'une autre planète.

DES CHIFFRES AHURISSANTS

Alors qu'ils achevaient la synchronisation de « L'arnaque », les producteurs Michael et Julia Phillips reçoivent la visite de Steven Spielberg, occupé, lui, à la synchro de « Sugarland Express » sur le plateau voisin. « J'ai deux projets de films », leur dit-il, « l'un sur Watergate, l'autre sur les OVNI ». Les Phillips répondent oui immédiatement. Le Watergate étant pris d'assaut par Redford, ce sera les OVNI. Spielberg est un agnostique, il ne croit que ce qu'il voit ; mais il reste persuadé de l'existence de races extraterrestres. « Je suis une personne logique, il y a suffisamment de preuves qui confirment la réalité des OVNI. Le gouvernement, à mon sens, garde en réserve une masse incroyable d'infos irréfutables, certain que le public n'est pas assez mûr pour admettre »... Spielberg disposa d'un plateau immense de 150 m de long sur 85 de large et 30 de haut, et fit garder le secret sur le tournage. Quelques chiffres filtrèrent : 3 km de câble d'acier ! 54 000 planches de bois ! 26 000 m² de dalles de ciment... Le cinéaste était entouré du professeur Allen Hynak, spécialiste international en matière de soucoupes volantes, et de Douglas Trumbull, responsable des effets spéciaux de « 2001 ». En rédigeant le scénario, il pensa également à François Truffaut, qu'il admirait, pour le rôle du savant Lacombe.

Rencontres du troisième type : contact établi avec les extraterrestres.

RENDEZ-VOUS AVEC LA PEUR

JACQUES TOURNEUR/ÉTATS-UNIS/1957

Titre original: «Night of the Demon». Production: Frank Bevis. Mise en scène: Jacques Tourneur. Scénario: Charles Bennett, Hal E. Chester. Directeur de la photographie: Ted Scaife. Musique: Clifton Parker. Décors: Ken Adam. Effets spéciaux: Wallace Veevers, George Blackwell. Montage: Mike Gordon. Interprètes principaux: Dana Andrews (Dr. John Holden), Peggy Cummins (Joanna Harrington), Nial McGinnis (Dr. Julian Karswell), Maurice Denhan (Prof. Harrington). Tourné en: noir et blanc. Distribution: Columbia. Durée: 1 h 23.

POUVOIRS SURNATURELS

Le thème: Le savant américain John Holden s'inquiète de la mort survenue à son collègue, le professeur Harrington. Il rend visite au docteur Karswell, soupçonné de démonologie. Fasciné par les pouvoirs surnaturels de Karswell, Holden ne se rend compte que trop tard du piège qui lui a été tendu.

UN DÉMON ENCOMBRANT

Nous ne devions pas voir le démon. Le professeur Harrington ne figurait même pas dans le script. A la demande de la production, Tourneur rajouta la séquence d'ouverture durant laquelle Harrington roule à travers la nuit pour implorer Karswell. Du coup, la fin non plus ne fut pas conforme à ce qu'espéraient le cinéaste et ses comédiens. Karswell s'écrasait contre un arbre et chacun tirait ses propres conclusions: imaginaire ou réalité? Tourneur, rusé, essaya de passer un compromis en limitant les plans du démon.

Lors du tournage de «La féline», il avait promis de montrer la panthère pour satisfaire la R.K.O. mais lui et son monteur, Mark Robson, arrangèrent les choses si habilement qu'on n'a jamais trop su ce qu'il y avait d'impressionné sur la pellicule. En ce qui concerne «Rendez-vous avec la peur», Tourneur ne s'en tira pas à si bon compte. D'autant que la plupart des magazines et des journaux de l'époque dévoilèrent la photo du démon, coupant court ainsi à l'intrigue. La Columbia, qui distribuait le film, connut en 1958 l'une de ses pires années fiscales; «Rendez-vous avec la peur» sortit en double programme avec «La revanche de Frankenstein».

Cette (belle) image fut la cause d'un conflit entre Tourneur, le cinéaste, et la production du film.

LE RETOUR DE FRANKENSTEIN

TERENCE FISHER/GRANDE-BRETAGNE/1969

Titre original : *« Frankenstein Must Be Destroyed ».* ***Production :*** *Anthony Nelson-Keys pour Hammer.* ***Mise en scène :*** *Terence Fisher.* ***Scénario :*** *Bert Batt.* ***Directeur de la photographie :*** *Arthur Grant.* ***Musique :*** *James Bernard.* ***Décors :*** *Bernard Robinson.* ***Costumes :*** *Rosemary Burrows et Lotte Slattery.* ***Maquillage :*** *Eddie Knight.* ***Montage :*** *James Needs et Gordon Hales.* ***Interprètes principaux :*** *Peter Cushing (le baron Frankenstein), Simon Ward (Karl), Veronica Carlson (Anna), Freddie Jones (Dr. Richter).* ***Tourné en :*** *Technicolor.* ***Distribution :*** *Warner.* ***Durée :*** *1 h 37.*

TRANSPLANTATION DE CERVEAU

Le thème : Poursuivi par les autorités pour pratique illicite de transplantation du cerveau ! le baron Frankenstein jette son dévolu sur la pension de famille d'Anna Spengler. Aidé du fiancé d'Anna, le docteur Karl Holst, il reprend derechef ses travaux de chirurgie. Mais il a besoin pour cela de nouvelles victimes ; il kidnappe l'un de ses collègues, le pauvre Richter, puis lui décalotte la boîte crânienne. Lorsque son cobaye se réveille, il court implorer l'aide d'Anna.

DE LA CRÉATURE AU SAVANT FOU

Entre les trois Frankenstein produits par la Universal dans les années 30 et la série de la Hammer n'existe qu'un seul lien : le baron, s'il n'a pas vendu son âme au diable, l'a au moins dédiée à la science pour toujours. Le reste diffère totalement. En 1957, Terence Fisher et son scénariste Bert Batt remodèlent le mythe et concentrent leur action sur le personnage du savant, laissant de côté celui de la créature. « Frankenstein s'est échappé » nous présente un Frankenstein ambigu, à cheval entre le manque de scrupules et la folie complète. Le film attire les foules et la Hammer décide la mise en chantier d'un second, puis d'un troisième épisode. Après « La revanche de Frankenstein » (58) et « Frankenstein créa la femme » (66), « Le retour de Frankenstein » en 69 classifie définitivement l'attitude du scientifique. Il se révèle assassin, violeur (la scène fut interdite en Angleterre) et dangereusement cynique. Peter Cushing, qui l'incarne à la perfection, alla régulièrement consulter son médecin durant les tournages pour lui parler de son rôle.

Lorsque Frankenstein (Peter Cushing) trépane, ses cobayes trépassent.

ROBOCOP

PAUL VERHOEVEN/ÉTATS-UNIS/1987

Titre original : « Robocop ». Production : Arne Schmidt pour Orion. Mise en scène : Paul Verhoeven. Scénario : Edward Neumeier et Michael Miner. Directeur de la photographie : Jost Vacano. Musique : Basil Poledouris. Décors : William Sandell. Robocop conçu par : Rob Bottin. Maquillage : Carla Palmer. Montage : Frank J. Urioste. Interprètes principaux : Peter Weller (Murphy/Robocop), Nancy Allen (Lewis), Ronny Cox (Jones), Kurtwood Smith (Clarence). Tourné en : Dolby Stéréo (couleurs De Luxe). Distribution : Fox. Durée : 1 h 42.

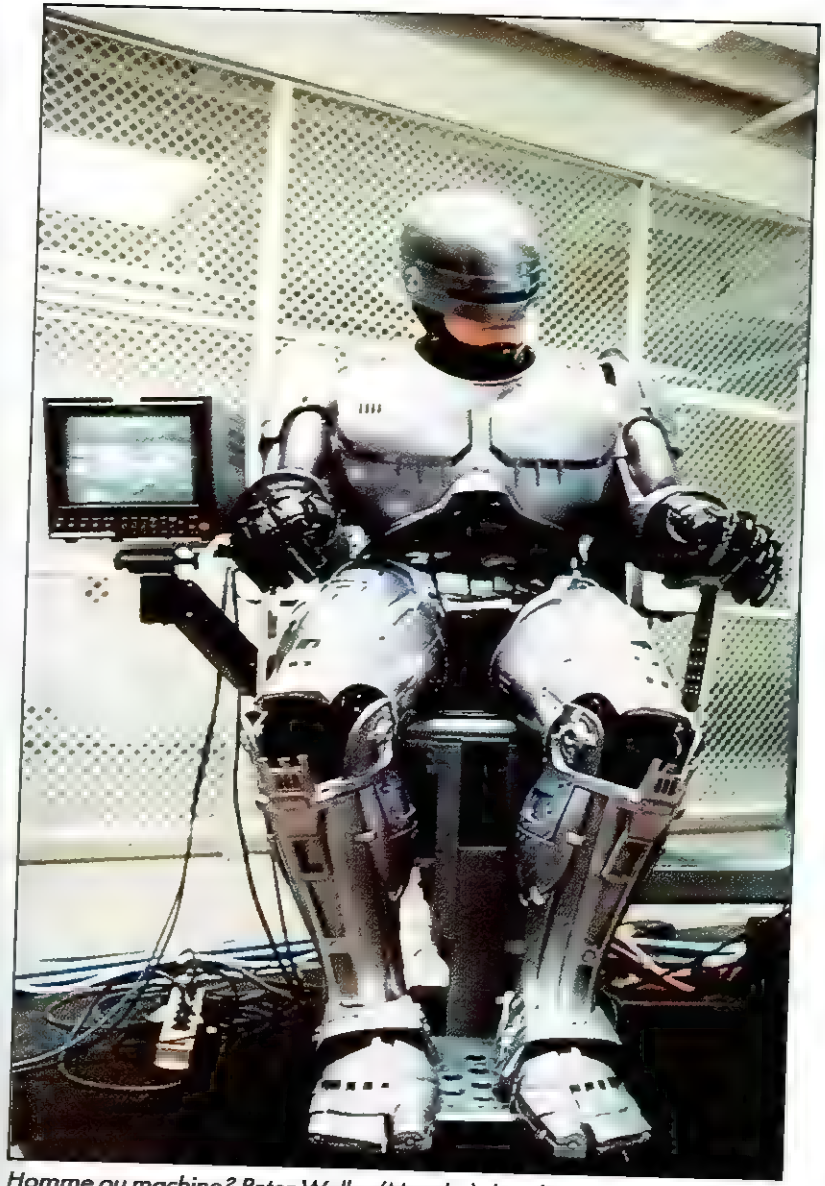
CYBERNÉTIQUE À VISAGE HUMAIN

Le thème : Détroit, en l'an 2000, est devenue la cité phare de la criminalité. L'industrie y fait bon ménage avec la violence et les trafics en tout genre. L'Omni Consumer, qui chapeaute les services de police, envisage la création d'un Robocop, un flic mi-humain, mi-cybernétique. Mais il leur faut un cobaye.

LA MARIA DE MÉTROPOLIS

A l'époque où il travaillait comme lecteur pour un grand studio, Edward Neumeier reçut divers *comic-books* (bédés américaines) qui le fascinèrent. Il échafauda avec Michael Miner un univers structuré, aux règles précises, mêlant l'imagination tous azimuts des *comic-books* aux lignes froides et aux chocs du *thriller*. Le personnage du Robocop ne devait pas être traité à la légère ; Verhoeven mentionne « qu'il ne fallait surtout pas qu'on devine la présence de l'acteur qui lui prêtait vie. Rob Bottin s'est conformé à la morphologie humaine. Il a fait du robot un être musclé et gracieux qui rappelle la Maria de Métropolis. »

Pour obtenir le poli métallique désiré, Bottin et le cinéaste utilisèrent du latex traité chimiquement. Et le casque fut réalisé en fibre de verre d'après un moulage de la tête de Peter Weller. Celui-ci eut recours à un mime japonais, Moni Yakim, avec lequel il travailla cinq mois. Lorsqu'on lui livra le costume, le comédien s'aperçut qu'il pesait 20 kg et qu'il dégageait une grande chaleur. L'enfiler lui demandait plusieurs heures. Moni est alors intervenu et proposa à Weller de jouer sur un rythme plus lent. Ce qui ne l'empêcha pas de perdre un litre et demi de sueur par jour, ni d'avoir maigri de 6 kg à la fin du tournage.



Homme ou machine ? Peter Weller (Murphy) dans la « peau » du Robocop.

ROSEMARY'S BABY

ROMAN POLANSKI/ÉTATS-UNIS/1968

__Titre original :__ « Rosemary's Baby ». __Production :__ William Castle pour la Paramount. __Mise en scène :__ Roman Polanski. __Scénario :__ Roman Polanski. __Directeur de la photographie :__ William Fraker. __Décors :__ Robert Nelson. __Costumes :__ Anthea Sylbert. __Son :__ Harold Lewis. __Musique :__ Krysztof Komeda. __Effets spéciaux :__ Farciot Edouart. __Montage :__ Sam O'Steen et Bob Wyman. __Interprètes principaux :__ Mia Farrow (Rosemary Woodhouse), John Cassavetes (Guy Woodhouse), Ruth Gordon (Minnie Castevet), Sidney Blackmer (Roman Castevet), Ralph Bellamy (Dr. Sapirstein). __Tourné en :__ Technicolor. __Distribution :__ C.I.C. __Durée :__ 134 min.

PRIEZ POUR ELLE

Le thème : Un couple de jeunes mariés, Guy et Rosemary Woodhouse, loue un appartement dans un vieil immeuble de New York. Leurs voisins, Roman et Minnie Castevet, sont des gens d'un certain âge, très serviables, mais qui provoquent chez Rosemary une sorte de répulsion, tandis que Guy ne jure que par eux. Acteur au chômage, Guy trouve soudainement un emploi important. Une nuit, Rosemary fait un cauchemar et découvre le lendemain des griffures sur sa peau. S'apercevant qu'elle attend un enfant, elle consulte le docteur Sapirstein sur les conseils de Minnie. De terribles douleurs font leur apparition.

IMAGE SUBLIMINALE

C'est William Castle, le producteur du film, qui a acheté les droits du livre d'Ira Levin. Réalisateur de plusieurs films d'horreur à petit budget, il voulait adapter lui-même ; mais Bob Evans, vice-président de la Paramount, avait déjà son idée en tête. Connaissant le penchant de Polanski pour le ski, il l'invita à Hollywood pour lui proposer un film sur le sujet : « Downhill Racers ». Il lui donna en même temps les épreuves d'un livre intitulé : « Rosemary's Baby » en lui conseillant de commencer par le lire. L'hameçon était bon ; Polanski fut fasciné et avoua avoir eu à chaque page « les yeux qui lui sortaient de la tête ».

Il engagea Dick Sylbert, ancien collaborateur d'Elia Kazan, comme décorateur. New-yorkais d'origine, celui-ci pensa tout de suite à un immeuble de Central Park, appelé le Dakota, habité un temps par Boris Karloff. À partir de cette idée, Sylbert fit construire en studio l'appartement de Guy et de Rosemary. Mia Farrow avait seulement fait une apparition dans la série télévisée « Peyton Place » avant d'être engagée. Le fameux « bébé » de la scène finale, enfant présumé du diable, que beaucoup affirment avoir vu à l'image, n'a jamais été filmé par Polanski.

Mia Farrow (Rosemary Woodhouse) remarque sur son corps des cicatrices pas très catholiques. La folie n'est pas loin.

LE SEPTIÈME SCEAU

INGMAR BERGMAN/SUÈDE/1956

*Titre original : « Det sjunde inseglet ». **Production :** Allan Ekelund pour Svensk Filmindustri. **Mise en scène :** Ingmar Bergman. **Scénario :** Ingmar Bergman. **Directeur de la photographie :** Gunnar Fischer. **Décors :** P.A. Lundgren. **Costumes :** Manne Lindholm. **Son :** Aaby Wedin. **Musique :** Erik Nordgren. **Chorégraphie :** Else Fisher. **Montage :** Lennart Wallen. **Interprètes principaux :** Max von Sydow (le chevalier Antonius Block), Gunnar Bjornstrand (Jöns, l'écuyer), Nils Poppe (Jof, le jongleur), Bibi Andersson (Mia). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** La Pagode. **Durée :** 90 min.*

LA MORT FRAPPE À LA PORTE

Le thème : Au XIVe siècle, une épidémie de peste ravage la Suède. Un chevalier et son écuyer, de retour des Croisades, rencontrent la Mort sur une plage déserte. Le chevalier lui propose une partie d'échecs comme unité de temps pour trouver une solution aux problèmes métaphysiques. Il ne veut plus seulement croire et aspire au savoir. Au hasard de rencontres, il va trouver une solution à son énigme, en signant sa perte.

UNE FANTASTIQUE DANSE MACABRE

« Le septième sceau » est issu des souvenirs d'enfance de Bergman, lorsqu'il suivait son père prêcheur répandant la bonne parole dans de petites églises rurales aux voûtes basses et aux murs épais. L'atmosphère imprégnée d'éternité, et la lumière solaire atténuée mais pénétrante qui s'incrustait dans les peintures moyenâgeuses, avaient tout pour séduire Bergman enfant et former l'esprit du futur réalisateur que l'on sait. Les peintures et les sculptures, représentant pêle-mêle anges, saints, démons et dragons ou animaux inquiétants tels que « les serpents du paradis », « la baleine de Jonas » ou « l'aigle de l'Apocalypse » ont été repris dans « Le septième sceau ». Idem pour cette vision de la Mort assise dans un bois et jouant aux échecs avec un chevalier.

Tous ces souvenirs d'église ont servi tout d'abord à une pièce de Bergman, « Peinture sur bois », avant d'être retranscrits à l'écran, dans un noir et blanc savamment composé, enrichi par une lumière blafarde et une musique mélangeant les chansons paillardes aux hymnes tragiques. Chaque acteur porte en lui un symbole unique et gagne de ce fait une grande intensité dramatique. Le chevalier incarne la lassitude, l'écuyer la lucidité, la torturée l'épouvante, la femme du jongleur la béatitude, l'épouse de l'écuyer la servitude et le jongleur le bonheur : tout simplement.

La mort joue la connaissance aux échecs. Un des plus beaux films d'Ingmar Bergman, intellectuel et onirique.

LE SEPTIÈME VOYAGE DE SINBAD

NATHAN JURAN/ÉTATS-UNIS/1958

Titre original : *« The Seventh Voyage of Sinbad ».* ***Production :*** *Charles H. Schneer pour la Columbia.* ***Mise en scène :*** *Nathan Juran.* ***Scénario :*** *Kenneth Kolb.* ***Directeur de la photographie :*** *Wilkie Cooper.* ***Décors et costumes :*** *Gil Parrendo.* ***Musique :*** *Bernard Hermann.* ***Effets spéciaux :*** *Ray Harryhausen.* ***Montage :*** *Edwin Bryant et Jérôme Thomas.* ***Interprètes principaux :*** *Kervin Matthews (Sinbad), Kathryn Grant (Parisa), Thorin Thatcher (Sokurah le magicien), Richard Eyer (le génie de la Lampe).* ***Tourné en :*** *Dynamation et Technicolor.* ***Distribution :*** *Columbia.* ***Durée :*** *87 min.*

ESCAPADE MYTHOLOGIQUE

Le thème : Sinbad et sa promise, Parisa, affrontent le puissant mage Sokurah, avec l'aide du génie de la Lampe merveilleuse. Ils échouent dans l'île de Colossa, gardée par des cyclopes possédant un trésor merveilleux. Plus tard, Sinbad devra se battre contre un squelette armé pour libérer Parisa du sortilège de l'odieux Sokurah. Ils parviendront à s'enfuir en détruisant les chaînes d'un dragon, défenseur du château du mage, qui affrontera un cyclope dans un combat à mort.

LE PLUS BEAU DES SINBAD

Ray Harryhausen, plusieurs années avant l'aboutissement du projet, avait déjà dessiné la majeure partie du « Septième voyage de Sinbad ». Toutes les scènes d'action, ainsi que le bestiaire d'animaux mythiques, s'y trouvaient ; mais au simple énoncé du nom de Sinbad, les portes d'Hollywood se fermaient irrémédiablement. Harryhausen, maître incontesté du procédé d'animation dit *stop motion*, proposa l'idée à Charles Schneer, producteur et ami, avec lequel il collabora de nouveau en 1981 pour « Le choc des Titans ». Contrairement aux productions de ce style, « Le septième voyage... » réclamait un budget infiniment supérieur.

Harryhausen dessina la totalité du film tel qu'il l'entendait et confia le *storyboard* à Kenneth Kolb, qui écrivit le script définitif. Les géniaux effets spéciaux permirent au rêve de devenir réalité. La scène où le sorcier transforme une servante du palais en femme-serpent et la fait s'étrangler devant les invités, est une des plus impressionnantes de la carrière d'Harryhausen. La séquence la plus dure à réaliser fut celle où Sinbad se bat au sabre avec un squelette animé ; Kervin Mattews devait imaginer son adversaire et frapper dans le vide, éviter des coups fictifs en suivant une savante chorégraphie. Ensuite, la *matte painting* du squelette était rajoutée. De la précision de ses pas dépendait la réussite de la scène.

Le plus réussi des Sinbad, avec une galerie de monstres impressionnante, signée Ray Harryhausen.

SHINING

STANLEY KUBRICK/GRANDE-BRETAGNE/1980

Titre original : « The Shining ». Production : Stanley Kubrick pour Hawk Film/Peregrine et Warner. Mise en scène : Stanley Kubrick. Scénario : Stanley Kubrick et Diane Johnson. Directeur de la photographie : John Alcott. Décors : Les Tomkins. Costumes : Milena Canonero. Son : Ivan Sharrock. Musique : Wendy Carlos, Rachel Elkind, Gyorgy Ligeti, Bela Bartok, Krysztof Penderecki. Maquillage : Tom Smith. Montage : Ray Lovejoy. Interprètes principaux : Jack Nicholson (Jack Torrance), Shelley Duval (Wendy Torrance), Danny Llyod (Danny), Scatman Crothers (Hallorann). Tourné en : Panavision. Distribution : Warner Bros. Durée : 120 min.

LES INCONNUS DANS LA MAISON

Le thème : Jack Torrance, ancien professeur, veut écrire un roman et accepte un emploi de gardien pour l'hiver à l'hôtel Overlook, fermé en cette saison et complètement coupé du reste du monde. On le prévient qu'en 1970 le gardien Grady a tué sa femme et ses enfants avant de se suicider. Jack prend possession des lieux avec sa femme, Wendy, et son jeune fils, Danny, doté de pouvoirs extrasensoriels. Jack, mentalement incertain au départ, va sombrer dans la folie ambiante et essayer de suivre le même chemin que son prédécesseur.

KUBRICK... À BRAC

« Shining », à la différence du cinéma fantastique contemporain axé sur l'horreur, renoue avec le caractère mythique du genre. L'adaptation du roman de Stephen King, faite par Kubrick et Diane Johnson, a supprimé les bases psychologiques du récit, telles le passé de Jack et du couple. Les petits détails explicatifs ont été enlevés, pour mieux condenser les éléments surnaturels, réduits et épurés. Seuls quelques fulgurants *flashbacks* résument les crimes commis à l'hôtel Overlook. Trois grosses modifications ont été apportées par rapport au livre : le labyrinthe, entièrement inventé pour faire face à un obstacle technique : impossible de tailler des animaux dans les haies et de les animer comme l'avait imaginé King pour le final. Le deuxième changement porte sur Danny, le personnage central du roman grâce à son don, qui dans le film laisse la vedette à Jack, le monstre, une sorte de docteur Jekyll et M. Hyde à temps complet.

La troisième concerne le dénouement et découle de la première. Dans le roman, un incendie libère Wendy et Danny du maléfice ; le film nous montre Jack, figé dans la glace, rentrer dans la photo de famille des gardiens de l'Overlook.

Jack Nicholson (Jack Torrance), Shelley Duval (Wendy Torrance) et Danny Llyod (Danny) face à leur destin.

SOLEIL VERT

RICHARD FLEISCHER/ÉTATS-UNIS/1973

Titre original : *« Soylent Green ».* ***Production :*** *Walter Seltzer et Russell Tacher pour la M.G.M.* ***Mise en scène :*** *Richard Fleischer.* ***Scénario :*** *Stanley R. Greeberg.* ***Directeur de la photographie :*** *Richard H. Kline.* ***Décors :*** *Edward C. Carfagno.* ***Costumes :*** *Pat Barto.* ***Son :*** *Charles M. Wilborn et Harry W. Tetrick.* ***Musique :*** *Fred Myrow.* ***Effets spéciaux :*** *Robert R. Hoag, Matthews Yuricich et A.J. Lohman.* ***Maquillage :*** *Bud Westmore.* ***Montage :*** *Samuel E. Beetley.* ***Interprètes principaux :*** *Charlton Heston (Thorn), Leigh Taylor-Young (Shirl), Edward G. Robinson (Sol Roth), Joseph Cotten (William Simonson).* ***Tourné en :*** *Panavision et Métrocolor.* ***Distribution :*** *C.I.C.* ***Durée :*** *97 min.*

NOURRITURE DÉGÉNÉRÉE

Le thème : New York en l'an 2002. Plus de quarante millions de personnes vivent à Manhattan. Pour faire face à la surpopulation, on offre aux volontaires âgés la possibilité d'un suicide dans le bonheur, une euthanasie au milieu d'images paradisiaques du monde tel qu'il était auparavant. Pour nourrir les bouches affamées, une compagnie commercialise de petites tablettes à base de plancton qu'elle distribue gratuitement dans les rues : le « soleil vert ». Thorn, un flic de la cité, va découvrir que ledit plancton n'est en fait que de la chair humaine.

« NO FUTURE »

« Make Room ! Make Room ! », titre original du roman dont est tiré « Soleil vert », veut dire littéralement « De la place, faites de la place ! ». Ce titre exprime on ne peut mieux l'angoisse de l'auteur, Harry Harrison, face à une surpopulation croissante. Richard Fleischer a ajouté à l'histoire la transformation des cadavres en nourriture synthétique, pour donner une dimension politique à son propos. Soylent, la compagnie productrice des « denrées », est un mot construit à partir de *soy* (soja) et *lent* (lentille en anglais).

« Soleil vert » est le dernier film d'Edward G. Robinson, qui devait s'éteindre quelques semaines après la fin du tournage sans avoir reçu son Oscar pour l'ensemble de son œuvre, attribué le 27 mars 1973. Joe Dante, critique à l'époque, lui a rendu hommage dans ses colonnes : « Sa performance apporte au film la chaleur et l'intensité dramatique nécessaires ». Il faut espérer qu'une telle fiction ne se réalise jamais, mais si cela arrivait, et que les dernières réserves végétales venaient à manquer, ne faudrait-il pas se tourner vers la seule « matière première » encore disponible ? « Soleil vert » a remporté le grand prix d'Avoriaz en 1974.

Charlton Heston (Thorn) seul contre tous dans un futur apocalyptiqu les réserves minérales n'existent plus.

LES SORCIÈRES D'EASTWICK

GEORGE MILLER/ÉTATS-UNIS/1987

__Titre original :__ « The Witches of Eastwick ». __Production :__ Neil Canton, Peter Gruber et Jon Peters. __Mise en scène :__ George Miller. __Scénario :__ Michael Christopher. __Directeur de la photographie :__ Vilmos Zsigmond. __Musique :__ John Williams. __Montage :__ Hubert C. de la Bouillerie. __Décors :__ Polly Platt. __Maquillage :__ Rob Bottin. __Effets spéciaux visuels :__ Michael Owen. __Interprètes principaux :__ Jack Nicholson (Daryl Van Horne), Cher (Alexandra Medford), Susan Sarandon (Jane Spofford), Michelle Pfeiffer (Sukie Ridgemont). __Tourné en :__ Panavision, Technicolor et Dolby Stéréo. __Distribution :__ Warner. __Durée :__ 1 h 58.

DIABLOTINAGES

Le thème : Hameau paisible de la Nouvelle-Angleterre, Eastwick recèle des trésors cachés. Jane la rousse, Alexandra la brune et Sukie la blonde, toutes trois belles et intelligentes, attendent qu'un homme vienne les arracher à leur ennui. Leur vœu est exaucé un beau jour par l'arrivée de Daryl Van Horne, seigneur incernable, aristocrate grossier et séduisant, et amant hors pair. Mais qui est-il au juste ? Le Diable ou l'un de ses démons ?

30 000 KILOMÈTRES POUR UN DÉCOR

Depuis le succès de la trilogie « Mad Max », la Warner Bros entretient des rapports privilégiés avec George Miller. Elle proposa donc la version filmée du roman de John Updike au réalisateur australien, qui s'enthousiasma d'emblée pour cette parabole fantasmagorique sur la guerre des sexes. Le livre ne possédant pas de structure narrative linéaire, certains de ses éléments furent éliminés, avec le plein accord de son auteur.

Les décors particuliers, presque hors du temps, des « Sorcières d'Eastwick » demandèrent à la chef décoratrie Polly Platt et au régisseur d'extérieurs Sam Mercer un parcours de plus de 30 000 kilomètres à l'intérieur du nord-est des États-Unis et du nord de la Californie. Ils aboutirent finalement à Cohasset dans le Massachusetts, municipalité pittoresque de 7 000 habitants, dotée d'une paroisse historique datant de 1746. George Miller dut se battre contre les producteurs qui tenaient à une quantité d'effets spéciaux. Il estimait, lui, qu'avoir Jack Nicholson incarnant Méphisto supprimait le besoin d'effets techniques compliqués !

Quand trois apprenties sorcières appliquent les recettes du père Nicholson (Daryl Van Horne).

SUPERMAN

RICHARD DONNER/ÉTATS-UNIS/1978

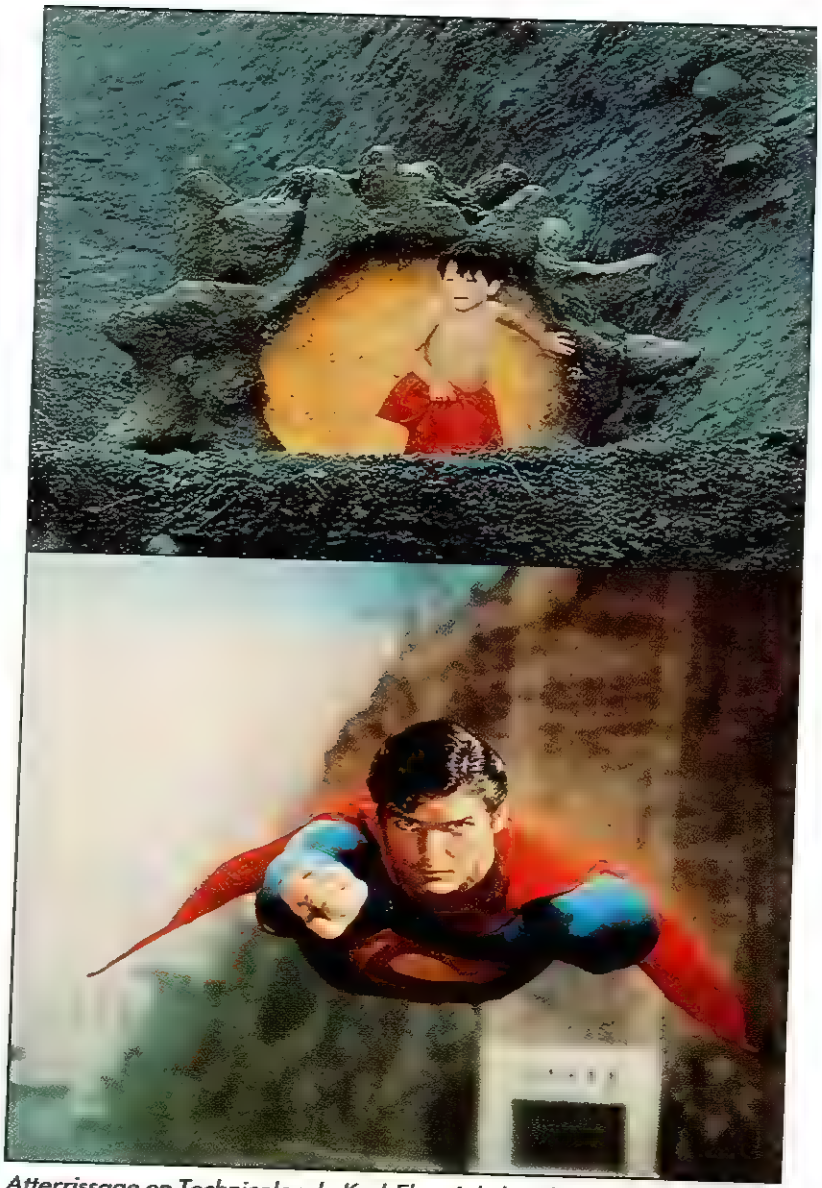
Titre original : *« Superman ».* ***Production :*** *Alexander Salkind et Pierre Spengler.* ***Mise en scène :*** *Richard Donner.* ***Scénario :*** *Mario Puzo, David et Leslie Newman.* ***Directeur de la photographie :*** *Geoffrey Unsworth.* ***Musique :*** *John Williams.* ***Décors :*** *John Barry.* ***Costumes :*** *Yvonne Blake.* ***Effets spéciaux :*** *Wally Veevers, John Richardson, Derek Meddings, Roy Field, Colin Chilvers, Les Bowie.* ***Montage :*** *Stuart Baid.* ***Interprètes principaux :*** *Christopher Reeve (Superman/Clark Kent), Marlon Brando (Jor-El), Gene Hackman (Lex Luthor), Margot Kidder (Lois Lane), Valerie Perrine (Eve Teschmacher).* ***Distribution :*** *Warner Bros.* ***Durée :*** *2 h 23.*

HÉROS SCHIZOPHRÈNE

Le thème : Clark Kent, le timide journaliste du *Metropolis Daily Planet*, cache soigneusement sa seconde identité. Originaire de la planète Krypton, Kent se nomme également Karl-El ; il possède des superpouvoirs qu'il utilise à des fins humanitaires et pacifiques et qui lui ont valu le (super) surnom de Superman. L'homme d'acier ne craint qu'une chose, la kryptonite verte, un élément employé par son pire ennemi, le redoutable Lex Luthor.

DAMN ! HELL !

L'occupation des studios anglais de Shepperton et de Pinewood, une trentaine d'extérieurs, la mobilisation de plusieurs génies des effets spéciaux, trois ans au total de préparation, on se doutait bien du gigantisme d'une telle opération. Et, comme toujours, les problèmes furent légion : Guy Hamilton (réalisateur de plusieurs « James Bond ») fut remplacé par Richard Donner à qui il ne restait plus que onze semaines de préproduction. Le nouveau venu fit récrire le script par Tom Mankiewicz (un autre habitué des « Bond »), engagea le directeur artistique John Barry et sélectionna Christopher Reeve. Les D.C.Comics, propriétaires du personnage, envoyèrent au cinéaste une liste de termes à éviter, comme « Bon Dieu ! » (*Damn*) ou « Sacré bon sang ! » (*Hell*). Donner, de plus, ne s'entendait pas du tout avec le producteur Peter Spengler, qu'il jugeait incompétent au plus haut degré ! L'essentiel à respecter concernait la crédibilité de Superman : ce ne fut qu'au bout de huit mois que Donner accepta les séquences de vol de Denys Coop, après avoir essayé des dizaines d'inventions. Finalement le système optique de Zoran Perisic l'emporta. Reeve était maintenu par des câbles devant un écran bleu.



Atterrissage en Technicolor de Karl-El, qui de bambin deviendra homme d'acier.

LE SURVIVANT

BORIS SAGAL/ÉTATS-UNIS/1971

*Titre original : « The Omega Man ». **Production :** Walter Seltzer pour Warner Bros. **Mise en scène :** Boris Sagal. **Scénario :** John William Corrington et Joyce H. Corrington. **Directeur de la photographie :** Russell Metty. **Décors :** William L. Kuehl. **Costumes :** Margo Baxley et Bucky Rous. **Musique :** Ron Grainer. **Maquillage :** Gordon Bau. **Montage :** William Ziegler. **Interprètes principaux :** Charlton Heston (Robert Neville), Anthony Zerbe (Mathias), Rosalind Cash (Lisa), Paul Koslo (Dutch), Lincoln Kilpatrick (Zachary). **Tourné en :** Panavision et Technicolor. **Distribution :** Warner. **Durée :** 98 min.*

LOS ANGELES DÉSERTIQUE

Le thème : Une guerre bactériologique a exterminé la presque totalité de la population du globe. Robert Neville est un des rares survivants à n'avoir pas été touché par les retombées radioactives. Il vit dans un Los Angeles désert où il s'est construit un environnement à lui : générateur, liaison radio, plus tout le confort dans l'appartement qu'il occupe. Dehors vivent des semblants d'êtres humains, plus morts que vivants, ne sortant que la nuit car leurs yeux ne supportent plus la lumière du jour. Neville a le pouvoir de les sauver grâce au sérum qu'il a mis au point. Mais le veulent-ils ?

APRÈS LA BOMBE

« Le survivant » est la seconde adaptation de la nouvelle de Richard Matheson « I'm a Legend » ; de loin la meilleure. Charlton Heston fut impressionné par les possibilités du récit ; il était particulièrement intrigué par le fait que les « vampires » se rebellaient contre la technologie après une catastrophe en découlant directement. Orson Welles s'était intéressé au livre bien avant Heston, ce dernier étant responsable de l'élaboration finale du projet. Il a déclaré qu'il trouvait le scénario des Corrington nettement supérieur au livre de Matheson. Techniquement parlant, la scène la plus intéressante du film est le *crash* de Heston en hélicoptère. Dans un long travelling, l'engin plonge vers la terre et explose dans un fracas de tôles. On a utilisé un véritable hélicoptère avec de vraies personnes à bord. Des explosifs, placés à un endroit précis entre l'appareil et la caméra et reliés à un détonateur, devaient s'embraser au moment même du contact de l'hélicoptère avec le sol. Le résultat à l'écran est fantastique. Rappelons que Heston a pu mener son projet à bien, et défendre ses opinions face à la Warner, grâce à sa prestation dans « La planète des singes », qui avait fait de lui un héros de science fiction parfaitement crédible.

Charlton Heston (Robert Neville), le dernier homme non contam la surface de la terre. Désabusé et vidé.

TOUCH OF ZEN

KING HU/TAÏWAN/1972

*Titre original : « Touch of Zen ». **Production :** International Film Co. **Mise en scène :** King Hu. **Scénario :** King Hu. **Directeur de la photographie :** Hua Hui-Ying et Eddy N.H. Chew. **Décors et costumes :** King Hu. **Musique :** Ng Tai-Kong. **Montage :** King Hu. **Interprètes principaux :** Hsu Feng (Yang Hui-Chen), Shih Chun (Ku Sheng-Chai), Pai Ying (Shih Wen-Chiao), Tien Peng (Ou-Yang Nien). **Tourné en :** Cinémascope. **Distribution :** Films sans frontières. **Durée :** 2 h 45.*

LA VENGEANCE DE L'EUNUQUE

Le thème : Époque Ming, quelque part entre 1367 et 1643 ; l'existence du jeune Ku Sheng-Chai est troublée par l'arrivée d'une fille mystérieuse. Celle-ci invite Ku à passer la nuit avec elle. Au matin, les amants sont agressés par un certain Ou-Yang Nien, membre de la police politique de l'eunuque Wei Chung- Hsien. Ku apprend que la tête de sa compagne est mise à prix pour raisons politiques.

EMPIRISME ET POLICE SECRÈTE

King Hu, maître du « wu xia pian » (cinéma de cape et d'épée), était embarrassé par la simplicité des récits qu'il voulait adapter, ceux de P'u Sung-Ling (1640-1715) ; il rajoute alors un zeste de zen, mais une nouvelle difficulté apparaît : comment transporter le zen et son esprit à l'écran ? Le zen n'est, paraît-il, pas une chose explicable mais empirique. On y accède par le truchement du *wu* (prise de conscience de la vérité). La rédaction du scénario occupa King Hu durant six mois. Puis il s'attaqua aux décors, qu'il désirait authentiques. Celui de la citadelle hantée exigea neuf mois de travail. King Hu employa trois photographes successifs et dut assurer lui-même la mise en harmonie de la lumière pour les scènes dont le tournage avait été fragmenté.

Vers la fin, le budget était devenu très élevé et la production demanda à Hu de couper le film en deux parties pouvant être projetées séparément. Des questions de montage monopolisèrent donc l'attention du cinéaste trois mois supplémentaires. La police politique, présente dans « Touch of Zen », était un organe de sécurité de la dynastie Ming. Elle n'avait de comptes à rendre qu'à l'empereur et était directement contrôlée par les eunuques. Elle pouvait arrêter et exécuter n'importe qui, quel que soit son rang, et à tout moment. Et elle ne reculait devant aucune objection. La seule mention de son nom inspirait la terreur.

Autre exemple du cinéma bondissant de Hong-Kong. Hsu Feng (Yang Chen) en action.

UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT

M. POWELL, E. PRESSBURGER/GDE-BRETAGNE/1947

Titre original : « A Matter of Life and Death ». Production : Michael Powell et Emeric Pressburger. Mise en scène : Michael Powell et Emeric Pressburger. Scénario : M. Powell et E. Pressburger. Directeurs de la photographie : Jack Cardiff, Geoffrey Unsworth. Musique : Allan Gray. Décors : Alfred Jungle. Montage : Reginald Mills. Interprètes principaux : David Niven (Peter Carter), Kim Hunter (June), Richard Attenborough (le pilote anglais), Raymond Massey (Abraham Farlan), Marius Goring (le guide céleste). Tourné en : noir et blanc (et Technicolor). Distribution : Gaumont. Durée : 1 h 44.

L'OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT

Le thème : Pilote de guerre, l'Anglais Peter Carter est abattu en plein vol par l'ennemi. Alors qu'il s'écrase, il lance un ultime message qui aboutit aux oreilles de June, jeune W.A.C. américaine. Peter tombe amoureux de la voix féminine qui lui répond.

Entre la vie et la mort, il est opéré sur terre par une équipe de chirurgiens et doit se défendre au même moment face à un jury céleste. Il invoque pour cela son nouvel amour.

COMMANDE OFFICIELLE !

Emeric Pressburger et Robert Powell formaient un couple de cinéastes hors du commun. Le premier écrivait et le second réalisait ; la production se faisait conjointement. Ce qui explique l'indissociabilité de leurs noms au générique de leurs films. « Une question de vie ou de mort », tourné juste après la guerre, est à l'origine une commande officielle : le gouvernement demandait aux deux hommes d'exalter, par le biais d'un film, les relations anglo-américaines. Petit à petit, le projet prit une tournure fantastique. Powell avait l'idée d'une œuvre au ton très sérieux, mais Pressburger ajouta çà et là des éléments de comédie qui allégèrent à la fois la critique de leur propre pays et celle (sans gravité) du mode de vie américain. Techniquement, le film est parfait : la terre se pare d'un merveilleux technicolor tandis que le paradis baigne dans des teintes monochromes. Le passage de l'un à l'autre des deux univers se fait en douceur, les auteurs jouant habilement des concordances physiques et temporelles. Certains détracteurs anglais déclarèrent stupidement que l'œuvre était antibritannique, mais aux U.S.A. ce fut un triomphe.

Les escaliers du ciel aboutissent au prétoire céleste. Raymond Massey (Abraham Farlan) y joue les procureurs.

VAMPYR

CARL THEODOR DREYER/ALLEMAGNE/1932

Titre original : « Der Traum des Allan Grey/Not Against the Flesh ». Production : baron Nicolas de Gunzburg pour Film Production Paris/Berlin. Mise en scène : Carl Theodor Dreyer. Scénario : Christen Jul et Dreyer. Directeur de la photographie : Rudolph Mate. Décors : Hermann Warm. Son : Dr Hans Bittmann. Musique : Wolfgang Zeller. Montage : Carl Theodor Dreyer. Interprètes principaux : Julian West, alias le baron Nicolas de Gunzburg (David Grey), Maurice Schutz (le châtelain), Rena Mandel (Gisèle), Sybille Schmitz (Léone), Henriette Gérard (la vampire). Tourné en : noir et blanc. Durée : 70 min.

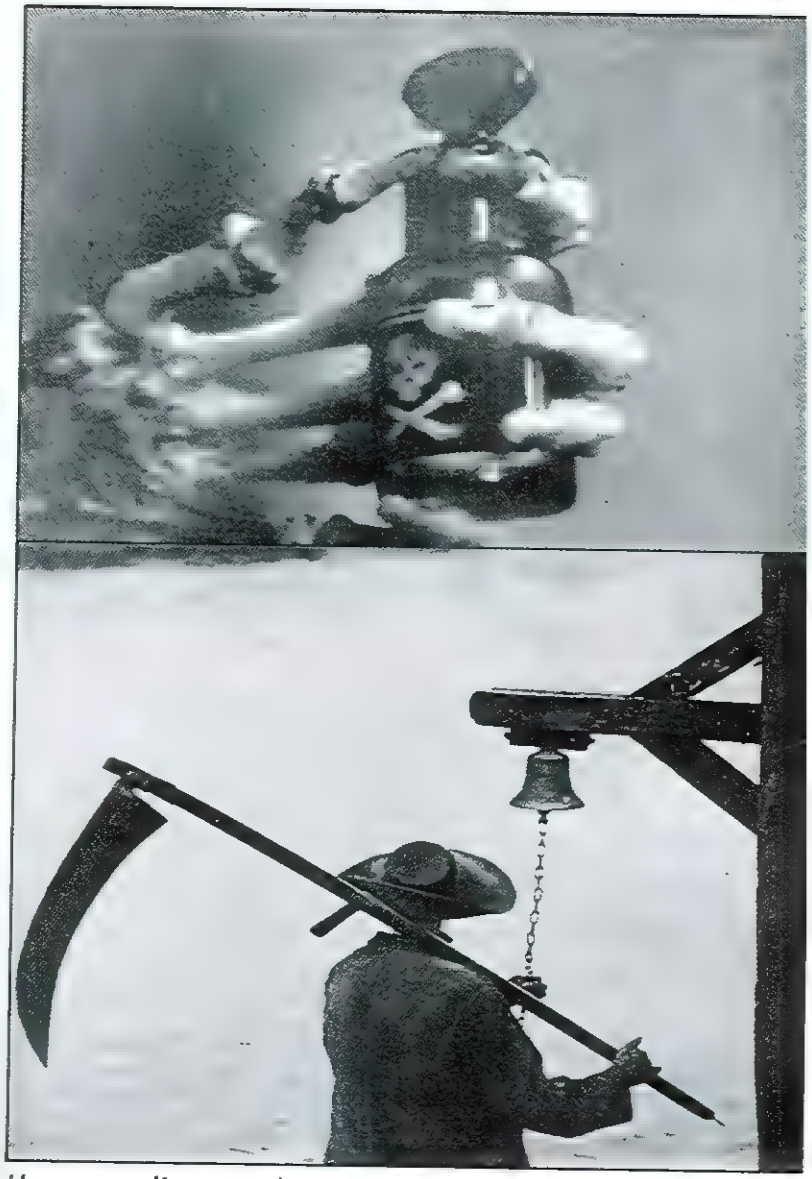
GRIMOIRE RÉVÉLATEUR

Le thème : David Gray arrive un soir à l'auberge de Courtempierre. La nuit venue, un vieillard fait irruption dans sa chambre pour implorer son aide. David le suit dans son château et voit le vieil homme mourir sous ses yeux. A son chevet, il découvre un grimoire sur les méfaits des vampires et le moyen d'y remédier. A ce moment, Léone, une des filles du vieillard, pousse un cri dans le parc ; elle a été mordue par une vieille femme et devient menaçante. David, suivant les conseils du livre, se rend au cimetière.

UNE ÉTRANGETÉ FEUTRÉE

« Vampyr » a été tourné en France mais postsynchronisé aux studios de la U.F.A. à Berlin. Malgré le petit nombre de phrases prononcées, ce qui frappe le plus aujourd'hui, c'est son incomparable qualité sonore. Rappelons que « Vampyr » est le premier film parlant de Carl Dreyer, tourné juste après « La passion de Jeanne d'Arc », simultanément en trois langues : allemand, français et anglais. La durée d'origine de chacune des trois versions était de 83 min. La copie actuelle de 70 min a été établie à partir de la copie française. En fait, il n'y a plus de film original du « Vampyr » de Dreyer ; il ne reste que trois versions comportant des « écarts » entre elles.

Au départ, Dreyer voulait son film en noir et blanc fortement tranchés. S'étant aperçu, aux *rushes*, d'une imperfection d'éclairage qui donnait un aspect gris à la photo, il décida avec son opérateur Rudolph Mate de reconcevoir le principe plastique en son entier, en jouant sur toute la gamme des gris, du pâle au sombre. Grâce à cette tonalité, « Vampyr » trouve cette étrangeté feutrée, tamisée, qui achève le mystérieux de ses paysages. Le baron Nicolas de Gunzburg offrit à Dreyer les capitaux qui lui manquaient en échange du rôle de David Gray.



Une œuvre d'outre-tombe, au noir et blanc tamisé, réalisée en trois langues par Carl Theodor Dreyer.

VIDÉODROME

DAVID CRONENBERG/CANADA 1982

*Titre original : « Videodrome ». **Production :** Claude Heroux. **Mise en scène :** David Cronenberg. **Scénario :** David Cronenberg. **Directeur de la photographie :** Mark Irwin. **Musique :** Howard Shore. **Décors :** Angelo Stea. **Maquillage :** Rick Baker. **Montage :** Ronal Sanders. **Interprètes principaux :** James Woods (Max Renn), Sonja Smits (Bianca O'Blivion), Deborah Harry (Nicki Brand). **Tourné en :** Panavision. **Distribution :** Distributeurs Associés/Prodis. **Durée :** 1 h 28.*

VIOLENCE UNDERGROUND

Le thème : Max Renn a créé Canal 83, une chaîne de télévision par câble basée à Toronto et spécialisée dans le *hardcore* et les bizarreries sexuelles. Un de ses employés parvient, une nuit, à se brancher sur une émission intitulée « Vidéodrome », spectacle non-stop de tortures, meurtres et sévices sexuels. Max décide de la pirater. Mais « Vidéodrome » va beaucoup plus loin qu'il n'y paraît.

SNUFF MOVIES !

« Étude de caractères dont le support est un film d'épouvante » selon son auteur, « Vidéodrome » s'en prend aux effets de la télévision. En clair et décodé : quand elle aura détruit votre esprit, ce sera au tour de votre corps. Cronenberg est en fait un homme très doux, et sa douceur contraste avec la violence de ses œuvres, le thème de la mutation revenant sans cesse. La trame de « Vidéodrome » est celle, légèrement modifiée, d'une histoire écrite huit ans plus tôt par le cinéaste, à propos des *snuff movies*. « Hardcore » (de Paul Shrader) avait déjà mis le doigt sur cette délicate et horrible affaire : les acteurs involontaires de ces films vendus sous le manteau sont réellement tués et torturés.

Rick Backer (« Greystoke », « Le loup-garou de Londres ») eut la difficile tâche d'assurer les maquillages : James Woods se crée une sorte de poche kangourou à même le ventre, il y plonge la main. Le tronc de l'acteur apparemment assis sur un divan est, bien entendu, artificiel. Les postes de télévision vivants étaient recouverts d'une fine couche de latex ; 70 poches d'air actionnées par un levier simulaient la respiration. L'explosion un tantinet dégoûtante du téléviseur fut rendue possible grâce à de l'air comprimé ; les tripes étaient composées de saucisses, de fausse hémoglobine et de gelée.

Où il est question de nouveau de ce répugnant problème, le « snuff movie ». Autrement dit, la mort en direct.

LES VIERGES DE SATAN

TERENCE FISHER/GRANDE-BRETAGNE/1967

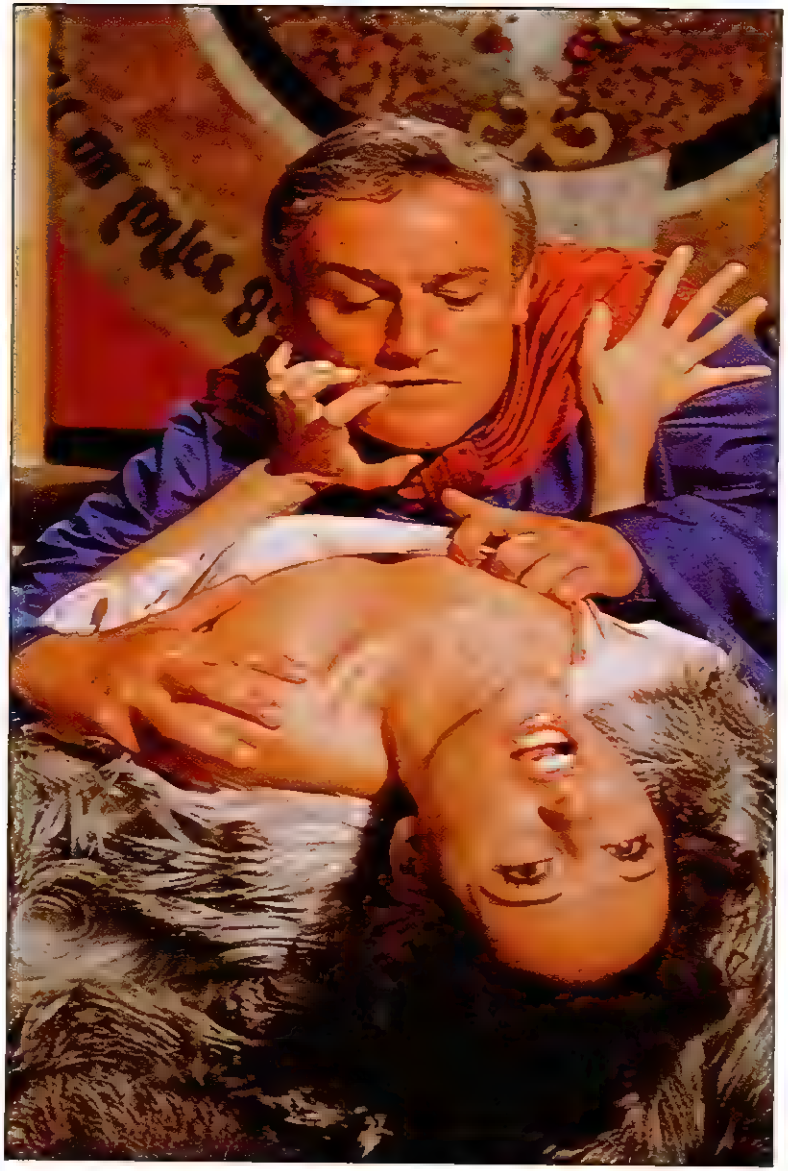
Titre original : « The Devil Rides Out » (« The Devil's Bride » titre U.S.). Production : Anthony Nelson-Keys pour la Hammer - Seven Arts Productions. Mise en scène : Terence Fisher. Scénario : Richard Matheson. Directeur de la photographie : Arthur Grant. Musique : James Bernard. Maquillage : Eddie Knight. Décors : Bernard Robinson. Costumes : Rosemary Burrows et Janet Lucas. Effets spéciaux : Michael Stainer-Hutchins. Montage : James Needs et Spencer Reeve. Interprètes principaux : Christopher Lee (duc de Richleau), Charles Gray (Mocata), Nike Arrighi (Tanith), Leon Greene (Rex Van Ryn). Tourné en : Technicolor. Distribution : Cinécran. Durée : 1 h 35.

MAGIE NOIRE

Le thème : Le duc de Richleau et son assistant Rex Van Ryn interviennent pour sauver le protégé de Richleau, Simon Aron. Celui-ci veut adhérer à une secte satanique dédiée au Mal et pratiquant la magie noire. Ils se trouvent immédiatement en butte aux forces surnaturelles déchaînées par l'inquiétant Mocata, mais interrompent à la dernière minute la cérémonie d'initiation. Mocata invoque son dieu fourchu.

CHRISTOPHER LEE, CONSEILLER DE L'OCCULTE

Le titre anglais « The Devil Rides Out » devint aux U.S.A. « The Devil's Bride » ; le distributeur outre-Atlantique craignait que les gens ne fassent l'amalgame avec des titres de western (*ride* signifie monter à cheval). Les livres de Dennis Wheatley, spécialiste de l'occulte, se sont vendus à 37 millions d'exemplaires ! C'est à Richard Matheson, un autre écrivain, que l'on confia le soin d'adapter « Les vierges de Satan ». Wheatley se déclara par la suite très satisfait du film. Féru de magie noire, Christopher Lee essayait depuis longtemps de convaincre la Hammer de la portée d'un tel sujet. En 1967, la sorcellerie et la démonologie connaissent encore des problèmes auprès du public et de la censure ; « Les vierges de Satan » puis « Rosemary's Baby » (de Polanski) lancèrent la mode... en suggérant plus qu'en ne montrant. Lee assuma la tâche réelle de conseiller technique ; quand il ne cernait pas une phase proprement, il courait se renseigner au British Museum. Le rituel Susamma qu'il entonne vers la fin du film et qui fait disparaître l'ange de la Mort est extrait d'un vieux livre de magie noire. Certains reprochèrent au scénario la trop parfaite plastique du pentacle.



Le public de 67 n'était pas encore prêt pour accepter Charles Gray (Mocata), courbé sur l'autel au-dessus d'une vierge.

LE VILLAGE DES DAMNÉS

WOLF RILLA/GRANDE-BRETAGNE/1960

Titre original : *« The Village of the Damned ».* ***Production :*** *Ronald Kinnoch.* ***Mise en scène :*** *Wolf Rilla.* ***Scénario :*** *Stirling Silliphant, Wolf Rilla et George Barclay.* ***Directeur de la photographie :*** *Geoffrey Faithfull.* ***Musique :*** *Ron Goodwin.* ***Direction artistique :*** *Ivan King.* ***Effets spéciaux :*** *Tom Howard.* ***Montage :*** *Gordon Hales.* ***Interprètes principaux :*** *George Sanders (Gordon Zellaby), Barbara Shelley (Anthea Zellaby), Michael Gwynn (le major Alan Bernard), Martin Stephens (David).* ***Tourné en :*** *noir et blanc et Métroscope.* ***Distribution :*** *M.G.M.* ***Durée :*** *1 h 18.*

BÉBÉS TÉLÉPATHES

Le thème : Midwich, village du sud de l'Angleterre, est soudainement coupé du reste du monde : aucun être vivant ne peut y demeurer conscient. Mais le phénomène s'évanouit sans, a priori, laisser de traces. Deux mois plus tard, pourtant, toutes les femmes du village sont enceintes. Douze enfants naissent ; ils sont étrangement semblables. L'un des habitants de Midwich, le physicien Zellaby, comprend que les bébés communiquent par télépathie.

UN TEST ORIGINAL

Le producteur du film, Ronald Kinnoch, eut à résoudre un difficile problème : dénicher douze enfants, six filles et six garçons, d'environ dix ans et correspondant aux critères du film, c'est-à-dire possédant un regard inquiétant et intelligent, et affichant les uns les autres une ressemblance frappante. Sur 178 enfants, 38 furent retenus pour le test final ; on leur posa trois questions : « Regardez-nous comme si vous saviez tout ce que nous pensons », « Regardez-nous comme si nous étions des imbéciles complets » et enfin « Regardez-nous comme si vous nous haïssiez plus que tout au monde ».

Les techniciens du film prirent contact de façon peu banale avec les habitants de Letchmore Heath, petit bourg du sud de l'Angleterre choisi pour le tournage des extérieurs : ils frappèrent à leur porte en les prévenant de la prochaine présence de cadavres allongés par terre. En dépit de l'avertissement, la majorité des villageois fut effrayée par le spectacle des figurants mimant la mort, et un silence impressionnant pesa sur Letchmore Heath. Mais la population s'accoutuma peu à peu à la présence des cinéastes et venir voir « faire du cinéma » fut la distraction favorite des fermiers des alentours.

Conflit de générations ! George Sanders (Gordon Zellaby) et sa femme aux prises avec leur progéniture.

20 000 LIEUES SOUS LES MERS

RICHARD FLEISCHER/ÉTATS-UNIS/1955

__Titre original :__ « 20 000 Leagues Under the Sea ». __Production :__ Fred Leahy pour Walt Disney Prod. __Mise en scène :__ Richard Fleischer. __Scénario :__ Earl Felton d'après le roman de Jules Verne. __Directeur de la photographie :__ Franz Planer. __Musique :__ Paul Smith. __Décors :__ John Meehan. __Costumes :__ Norman Martien. __Effets spéciaux :__ John Ench et Josh Meador. __Montage :__ Elmo Williams. __Interprètes principaux :__ Kirk Douglas (Ned Land), James Mason (capitaine Nemo), Paul Lukas (professeur Aronnax), Peter Lorre (Conseil). __Tourné en :__ Technicolor et Cinémascope. __Distribution :__ Walt Disney. __Durée :__ 2 h 07.

MONSTRE MARIN MÉTALLIQUE

Le thème : Pour détruire un mystérieux monstre marin qui sévit dans les eaux du Pacifique, le gouvernement américain arme une frégate avec à son bord Ned Land, un harponneur, et le professeur Aronnax, spécialiste de la végétation marine. Le navire est attaqué par le supposé monstre qui se trouve être un sous-marin aux performances extraordinaires. A ses commandes, le capitaine Nemo.

IL EST INTERDIT DE MANGER LES ACTEURS !

Walt Disney avait d'abord envisagé de faire de « 20 000 lieues sous les mers » un dessin animé, mais l'idée fut abandonnée. Ce sera en revanche son premier film en Cinémascope, une technique toute nouvelle, qui l'obligea pendant plusieurs semaines à partager avec la Fox (qui tournait « La Tunique », première expérience du Scope) le seul objectif Scope disponible à Hollywood. Le film sera, également, entièrement « storyboardé » : chaque séquence, chaque plan sont dessinés avant d'être filmés. Au total, près de 1 300 croquis, dont 60 pour la scène du calmar géant. Le tournage va durer six mois (dont un mois et demi sous l'eau) et se terminera vers la mi-juillet 1954. Les séquences sous-marines ont été réalisées dans la mer des Bahamas. On filme par dix mètres de fond. Au- delà, la lumière du soleil se décompose. Les plongeurs ayant mis en fuite tous les poissons des environs, on fait appel à une faune capturée ; 5000 unités sont ainsi déversées devant les caméras : requins, homards, tortues géantes, raies, anges de mer, etc. Une pancarte spécifie : « Il est interdit de manger les acteurs » !

Tel un capitaine Nemo philanthrope, Walt Disney a décidé de s'aventu-

LES VISITEURS DU SOIR

MARCEL CARNÉ/FRANCE/1942

***Production :** André Paulvé. **Mise en scène :** Marcel Carné. **Scénario :** Jacques Prévert et Pierre Laroche. **Directeur de la photographie :** Roger Hubert. **Décors et costumes :** Georges Wakhevitch et Alexandre Trauner. **Musique :** Maurice Thiriet et Joseph Kosma. **Montage :** Henri Rust. **Interprètes principaux :** Arletty (Dominique), Marie Déa (Anne), Jules Berry (le Diable), Fernand Ledoux (le baron Hugues), Alain Cuny (Gilles). **Tourné en :** noir et blanc. **Distribution :** Discina. **Durée :** 120 min.*

LE MALIN S'AMUSE

Le thème : S'ennuyant fortement en ce début du mois de mai, le Diable envoie sur terre deux de ses suppôts pour désespérer les hommes. Gilles et Dominique, sous l'apparence de ménestrels, se rendent au château du baron Hugues où doit être célébré le mariage de sa fille Anne avec un chevalier. Par leurs sortilèges, ils vont essayer d'empêcher cette union. Le Diable interviendra personnellement mais sans plus de succès. L'amour est plus fort que la mort.

FILMÉ EN TEMPS DE GUERRE

Pour réaliser ce « classique » du cinéma français, Marcel Carné s'est inspiré des miniatures des « Très riches heures du duc de Berry ». Le film a été tourné en période d'occupation aux studios de la Victorine, à Nice, et aux studios Saint-Maurice. Les lois raciales de l'époque interdirent l'inscription au générique des noms de Joseph Kosma et Alexandre Trauner. Ce dernier, un des plus grands décorateurs du cinéma mondial, avait été contacté par les Américains pour travailler aux États-Unis ; il préféra, malgré la menace, rester en France et participer aux « chefs-d'œuvre de la guerre » que sont « La kermesse héroïque », « Lumière d'été » ou « Les visiteurs du soir ». Les subtils dialogues du film sont dus à Jacques Prévert, auquel Trauner a rendu le plus vibrant des hommages : « Prévert avait une intelligence de composition de l'écriture immédiate. Si on lui disait : voilà les éléments, fais-nous un scénario en deux jours, il le faisait. C'était un personnage de la littérature, mais surtout tellement humain. »

En ces périodes de restrictions, il était impossible d'empêcher les nombreux figurants présents sur le plateau de se jeter sur les victuailles, prévues pour illustrer la scène du mariage. Les assistants avaient beau leur intimer l'ordre d'attendre le début de la prise de vue, rien n'y faisait. Cela posa des problèmes de raccords d'un plan à l'autre.

Jules Berry (le Diable) devant les deux amants statufiés. Impossible de vaincre l'amour. Une défaite cuisante

LE VOLEUR DE BAGDAD

L. BERGER, M. POWELL/GRANDE-BRETAGNE/1940

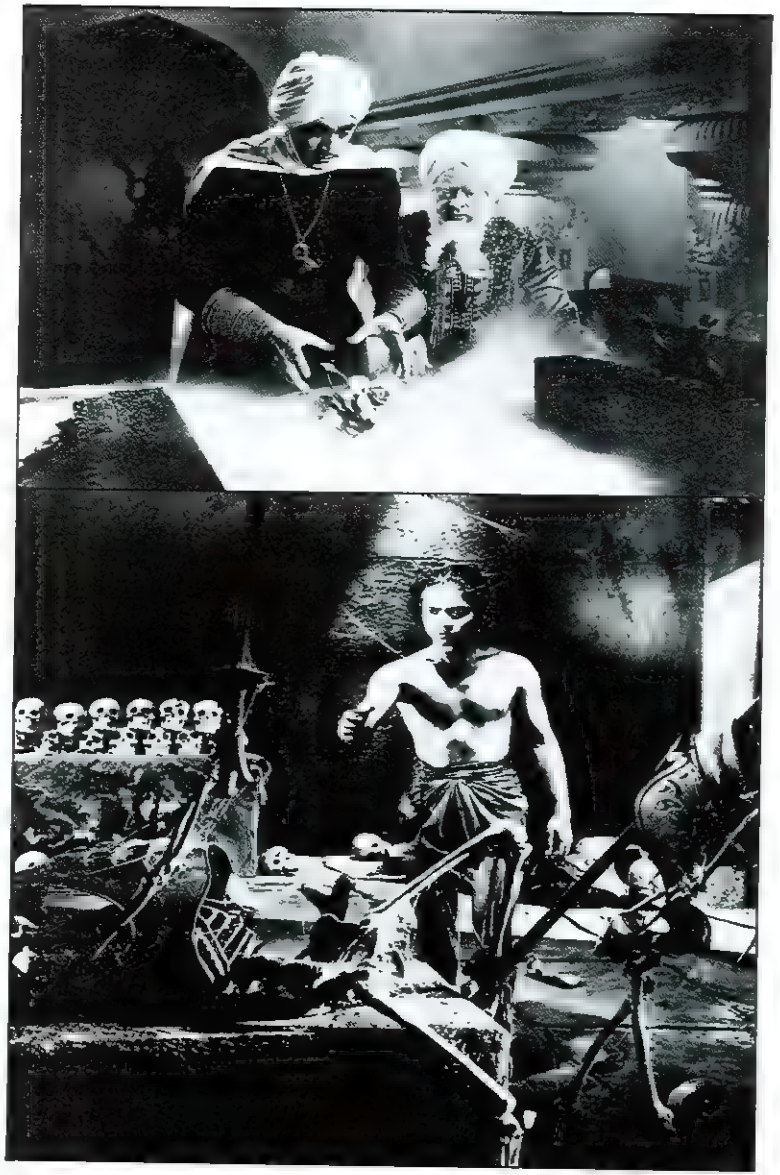
*Titre original : « The Thief of Bagdad ». **Production :** Alexander Korda. **Mise en scène :** Ludwig Berger et Michael Powell. **Scénario :** Lajos Biro. **Directeur de la photographie :** Georges Périnal et Osmond Borrodaile. **Décors :** Vincent Korda, W. Percy Day et William Cameron Menzies. **Costumes :** Olivier Messel, John Armstrong et Marcel Vertès. **Musique :** Miklos Rozsa. **Effets spéciaux :** Lawrence Butler. **Montage :** William Hornbeck. **Interprètes principaux :** Conrad Veidt (Jaffar), Sabu (Abou), June Duprez (la princesse), John Justin (Ahmad), Rex Ingram (le génie). **Tourné en :** Technicolor. **Distribution :** London Film. **Durée :** 106 min.*

LÉGENDE ORIENTALE

Le thème : Renversé de son trône par son grand vizir, l'immonde Jaffar, Ahmad, le calife de Bagdad, se retrouve en prison. Abou, un petit voleur, l'aide à s'évader. Fou amoureux de la princesse, fille du sultan, Ahmad s'introduit dans son jardin et se présente à la jeune femme qui répond à ses avances. Mais Jaffar la convoite également et vient offrir au sultan un cheval ailé en échange de sa fille. Elle s'enfuit avant d'être capturée par les pirates qui la vendent à Jaffar. Ahmad et Abou vont se lancer dans mille et une aventures pour sauver la princesse.

MULTIPLICATION DE RÉALISATEURS

En 1939, pour exploiter sa nouvelle société de production et deux stars comme Conrad Veidt et Sabu, connu depuis 1937 grâce à « Elephant Boy », Alexander Korda met en chantier « Le voleur de Bagdad ». Grâce à la division d'effets spéciaux des studios de Denham, Korda peut se lancer confortablement dans l'aventure. Malheureusement, des divergences de vues l'opposent à Ludwig Berger ; il engage alors deux autres metteurs en scène : Michael Powell pour les scènes de foule et les effets spéciaux, et Tim Whelan pour les séquences d'action. Korda tournera lui-même quelques plans, puis Zoltan, son frère, terminera le film. William Cameron Menzies, le maître des décorateurs, supervisera les derniers raccords. Malgré ces turpitudes, « Le voleur de Bagdad » porte la patte de Michael Powell et lui doit son unité. Mis en branle en 1939, le tournage devra s'arrêter à cause de la guerre. Désirant à tout prix terminer le film dans les temps, Korda déplace toute son équipe à Hollywood et loue des studios. Trois Oscars — photo, décors et effets spéciaux — sont venus récompenser « Le voleur de Bagdad » en 1940.



Aventures orientales filmées en somptueux Technicolor, avec Sabu (le voleur Abou). Récompensé par trois Oscars.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

HENRY LEVIN/ÉTATS-UNIS/1959

__Titre original :__ « Journey to the Center of the Earth ». __Production :__ Charles Brackett pour la 20th Century Fox. __Mise en scène :__ Henry Levin. __Scénario :__ Walter Reisch et Charles Brackett. __Directeur de la photographie :__ Leo Tover. __Décors :__ Joseph Kish et Walter M. Scott. __Son :__ Bernard Freericks et Warren B. Delaplain. __Musique :__ Bernard Herrmann. __Effets spéciaux :__ L.B. Abbott, James Gordon et Emil Kosa. __Montage :__ Stuart Gilmore et Jack W. Holmes. __Interprètes principaux :__ James Mason (Prof. Oliver Lindenbrook), Pat Boone (Alex McEwen), Arlen Dahl (Carla), Diane Baker (Jenny), Thayer David (comte Saknussem). __Tourné en :__ Cinémascope et Technicolor. __Distribution :__ 20th Century Fox. __Durée :__ 132 min.

AU CŒUR DU MONDE

Le thème : L'odyssée périlleuse de savants et aventuriers à la recherche d'un hypothétique centre de la terre. Les explorateurs, aidés d'un vieux parchemin, découvrent l'entrée du sous-sol en Islande. Leur voyage les conduira dans les entrailles de notre planète, pour ressortir enfin par la cheminée d'un volcan sicilien.

SIGNÉ JULES VERNE

Les scénaristes Charles Brackett et Walter Reisch ont scrupuleusement respecté l'esprit du célèbre roman de Jules Verne, les seules différences notables par rapport au livre étant l'adjonction d'un personnage féminin, la très belle Arlen Dahl, et la découverte de l'Atlantide, que Jules Verne avait réservée au capitaine Nemo dans un autre ouvrage. Pour le reste, « la rivière phosphorescente », « la salle aux champignons géants », « les dunes de sel », fabuleux décors, visualisent à merveille les trouvailles de Jules Verne. Comme dans le livre, on y trouve des monstres préhistoriques, les Dimétrodons qui, après avoir tenté de dévorer les intrus, se rabattent férocement sur un des leurs, blessé par une lance.

Un autre reptile géant, endormi sous la poussière des ruines de l'Atlantide, s'éveille en même temps que le volcan, avant d'être englouti par les jets de lave incandescente. « Voyage au centre de la Terre » a été adapté de nombreuses fois pour le cinéma, notamment en 1964 par le réalisateur mexicain Alfredo Crevenna sous le même titre, et en 1977 par le cinéaste espagnol Juan Piquer sous le titre trompeur du « Continent fantastique ». La meilleure version reste la première, celle de Henry Levin, soutenue par la mémorable partition de Bernard Herrmann. « Voyage au centre de la Terre » rapporta à ses producteurs la coquette somme de cinq millions de dollars.

Un voyage périlleux signé Jules Verne. La plus éblouissante des adapta tions du romancier visionnaire.

LE VOYAGE FANTASTIQUE

RICHARD FLEISCHER/ÉTATS-UNIS/1965

__Titre original :__ « Fantastic Voyage ». __Production :__ Saul David pour 20th Century Fox. __Mise en scène :__ Richard Fleischer. __Scénario :__ Harry Kleiner. __Directeur de la photographie :__ Ernest Laszlo. __Musique :__ Leonard Rosenman. __Décors :__ Walter M. Scott et Stuart A. Reiss. __Maquillage :__ Ben Nye. __Effets photographiques spéciaux :__ L.B. Abbott, Art Cruickshank et Emil Kosa Jr. __Montage :__ William B. Murphy. __Interprètes principaux :__ Stephen Boyd (Grant), Raquel Welch (Cora Peterson), Edmond O'Brien (général Carter), Donald Pleasance (docteur Michaels). __Tourné en :__ Cinémascope (couleurs par De Luxe). __Distribution :__ Fox. __Durée :__ 1 h 39.

AU CŒUR DE L'HOMME

Le thème : Seul savant à connaître la formule permettant de donner au corps humain une taille microscopique, le professeur Jan Benes est victime d'un attentat dont il sort blessé au cerveau. Les scientifiques américains, impuissants à le soigner, lui introduisent alors par voie intraveineuse un groupe de médecins miniaturisés. Pour ces pionniers, au nombre de cinq, le plus formidable des voyages commence.

LE BLEU DES VAISSEAUX, LE ROSE DES POUMONS

On ne pénètre pas impunément dans le corps d'un homme ; Richard Fleischer l'aura très vite compris, lui qui devait tenir la gageure de dessiner, construire puis filmer un monde qui n'avait été observé qu'au microscope électronique. Le tournage, quasi expérimental, fut très long : six mois pour les décors, six de plus pour le tournage proprement dit avec les acteurs et le même laps de temps pour la postproduction, à savoir l'enregistrement des différents effets spéciaux et trucages. Assistés par un groupe de physiciens et d'anatomistes, les décorateurs Martin Smith et Hennery exécutèrent 450 maquettes de l'intérieur du corps humain ! Qu'il s'agisse de poumons, de vaisseaux capillaires ou de labyrinthes auditifs, tous les décors sont incolores et fabriqués en fibre de verre, cellulose, plastique et acétate. Ernest Laszlo, le directeur de la photo, explique qu'ils sont peints avec de la lumière, un procédé utilisé pour la première fois sur une aussi longue période. Les couleurs furent adoptées par l'ensemble de la direction artistique, réalisateur compris ; le bleu violacé pour les vaisseaux capillaires, un rose orangé pour les poumons et des teintes blanches et bleues pour le cerveau.

L'équipe du professeur Grant (Stephen Boyd) dans les méandres bariolés du corps humain.

WOLFEN

MICHAEL WADLEIGH/ÉTATS-UNIS/1981

Titre original : « Wolfen ». Production : Rupert Hitzig et Alan King pour Orion Pictures. Mise en scène : Michael Wadleigh. Scénario : David Eyre et Michael Wadleigh. Directeur de la photographie : Gerry Fidher. Décors : David Chapman. Son : Andrew London, Robert Grieve, Robert R. Rutledge et John Roesch. Musique : James Horner. Effets spéciaux : Robert Blalack. Maquillage : Carl Fullerton. Montage : Jordan Leondopoulos. Interprètes principaux : Albert Finney (Dewey Wilson), Diane Venora (Rebecca Neff), Eward James Olmos (Eddie Holt), Gregory Hines (Whittington). Tourné en : Panavision et Technicolor. Distribution : U.G.C. Durée : 115 min.

L'HOMME EST UN LOUP POUR L'HOMME

Le thème : Manhattan. Des gens disparaissent. Déchiquetés, leurs corps s'entassent à la morgue. Fait troublant, les gorges ne sont pas écorchées mais arrachées ; les membres ne sont pas déchirés mais amputés. Dans les recoins de la ville, quelque chose se terre. Des animaux d'une grande intelligence, possédant une ouïe et un odorat dix fois plus développés que les humains. Ils ont une raison de tuer. Dewey Wilson mène l'enquête.

WALL STREET FAIT GRISE MINE

Pour porter à l'écran le roman de Whitley Strieber, il ne fallut pas moins de deux ans de travail, quinze millions de dollars, quatre scénaristes et un nombre important de spécialistes en effets spéciaux, avec à leur tête le génial Robert Blalack, à qui l'on doit la fabuleuse vision infrarouge des loups. Garret Brown, l'inventeur de la Steadycam, s'occupa personnellement des plans à ras de terre, à hauteur des animaux, qui rendent on ne peut mieux leur façon de se mouvoir, de stopper net et de bondir sur leur proie. Les loups, au nombre de douze, furent logés dans un ranch du New Jersey, la production refusant, par mesure de précaution, de les garder sur le lieu du tournage : Wall Street.

Pour la scène finale, on engagea une équipe spéciale pour veiller à la fermeture des bouches de métro, des entrées des magasins et des immeubles. Des palissades mesurant environ cinq mètres de haut furent aménagées aux intersections des rues. Pour la scène de la décapitation, le maquilleur Carl Fullerton, assistant de Dick Smith pour « Au-delà du réel », construisit une tête spéciale avec un cou flexible en gélatine et une armature d'aluminium. L'effet est saisissant.

Têtes arrachées et membres sectionnés. Il faudra plus d'un fusil à lun pour venir à bout des loups déchaînés.

LES YEUX SANS VISAGE

GEORGES FRANJU/FRANCE/1959

Production : *Jules Borkon.* ***Mise en scène :*** *Georges Franju.* ***Scénario :*** *Jean Redon (**adaptation :** Boileau-Narcejac, Jean Redon et Claude Sautet).* ***Directeur de la photographie :*** *Eugen Schufftan.* ***Musique :*** *Maurice Jarre.* ***Décors :*** *Auguste Capelier.* ***Maquillage :*** *Georges Klein.* ***Montage :*** *Gilbert Natot.* ***Interprètes principaux :*** *Pierre Brasseur (professeur Génessier), Alida Valli (Louise), Juliette Mayniel (Edna Grüberg), Edith Scob (Christiane Génessier).* ***Tourné en :*** *noir et blanc.* ***Distribution :*** *Lux.* ***Durée :*** *1 h 28.*

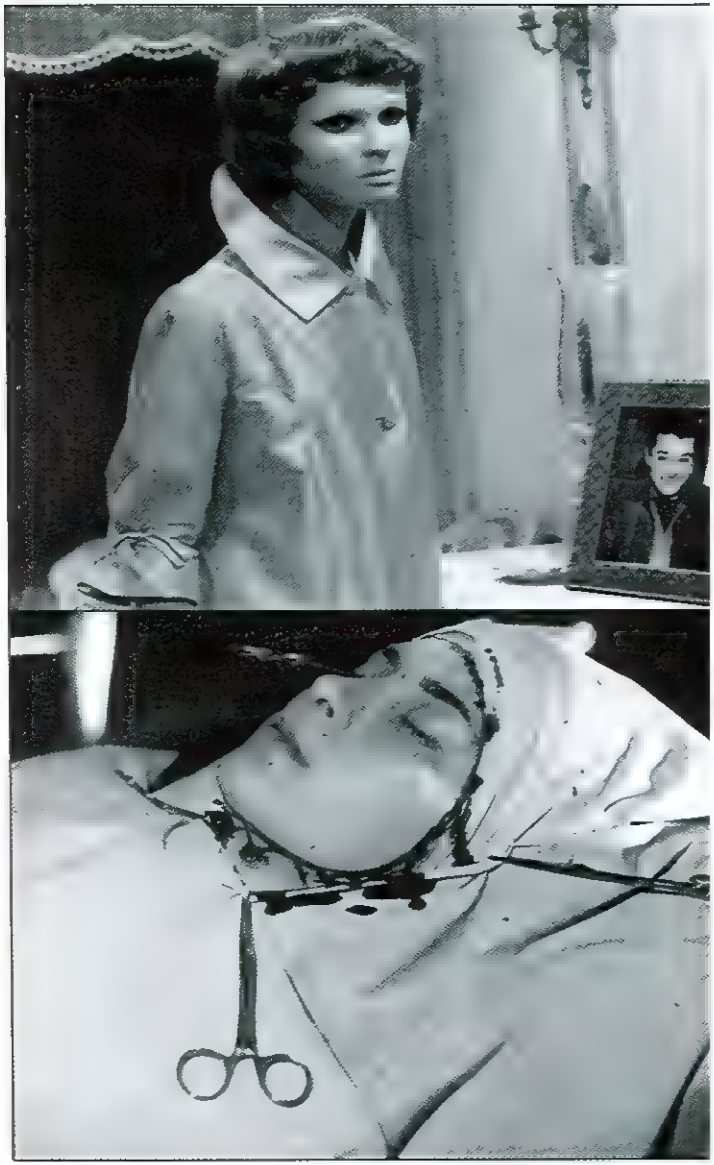
GREFFE DE MASQUE DERMIQUE

Le thème : Neuro-chirurgien de renom, le docteur Génessier vient identifier le corps de sa fille, morte dans un accident. En réalité, son enfant, Christiane, est bien vivante mais hélas défigurée. Génessier tente alors de prélever le « masque dermique » d'une jeune et jolie femme pour le greffer sur le visage de Christiane. L'opération semble réussir, mais au bout de quelque temps, la peau se fane, c'est un échec. Le chirurgien, malgré l'enquête de la police, se met à la recherche d'autres sujets.

PEUR VISCÉRALE, EFFROI QUOTIDIEN

La production attendait de Franju un film d'épouvante classique, destiné à faire peur. « Les yeux sans visage », certes, ne rassurent pas mais se situent bien au-delà des effets grand-guignolesques significatifs du genre. Le chirurgien, à l'origine, devait être un alcoolique et son assistant un fou morphinomane. Lorsque ce dernier accomplissait un acte de travers, le médecin lui supprimait sa dose de drogue. Georges Franju, au montage, allégea encore son film par la suppression de certains plans : une femme, lors de la séquence de l'enterrement, « qui s'éloigne en zigzaguant entre les tombes ». Un pylône par-ci, un camion par-là. C'est aussi sur l'insistance du producteur que le cinéaste dévoila le visage défiguré d'Edith Scob. Franju, ainsi que Boileau et Narcejac, plus suggestifs, tenaient à montrer les réactions de différents personnages face à ce visage mis à nu.

L'épouvante, selon le réalisateur, appartient au quotidien ; il n'y a rien de plus effrayant que les films neuro-chirurgicaux. Quelques années après « Les yeux sans visage », on commença à parler des hétérogreffes.



Un fantastique à visage humain. La première image «gore» du français.

ZARDOZ

JOHN BOORMAN/GRANDE-BRETAGNE/1973

*Titre original : « Zardoz ». **Production :** John Boorman pour la 20th Century Fox. **Mise en scène :** John Boorman. **Scénario :** John Boorman. **Directeur de la photographie :** Geoffrey Unsworth. **Décors :** Anthony Pratt. **Costumes :** Cristel Kruse Boorman. **Musique :** David Munrow et extraits de la VII^e^ Symphonie de Beethoven. **Effets spéciaux :** Gerry Johnston. **Maquillage :** Basil Newall. **Montage :** John Merritt. **Interprètes principaux :** Sean Connery (Zed), Charlotte Rampling (Consuella), Sara Kestelman (May), Sally Anne Newton (Avalow). **Tourné en :** Panavision et De Luxe. **Distribution :** 20th Century Fox. **Durée :** 106 min.*

LES GARDIENS DU SAVOIR

Le thème : L'action de Zardoz se situe en 2293. Trois cents ans auparavant, en 1990, la terre s'est effondrée. Un petit groupe de privilégiés, riches, puissants et savants, ont réussi à échapper au cataclysme. Leur intention : protéger la connaissance et les trésors de la civilisation, alors que le monde replonge dans les ténèbres. Leur monde s'appelle le « vortex », divisé en trois castes : les éternels, les renégats, punis de vieillissement, et les apathiques. Au-delà du *vortex* vivent les brutes, contrôlées par les exterminateurs, dont Zed, le grain de sable.

UN AVENIR APOCALYPTIQUE

Variation avouée sur le thème du « Magicien d'Oz », « Zardoz » est une contraction du titre original : « Wizard of Oz »,. Comme la plupart des films de John Boorman, « Zardoz » est l'histoire d'une quête. Boorman déclare : « "Zardoz" est une interrogation sur le futur, où il est imaginé que certains rêves de l'homme civilisé sont devenus réalité — la jeunesse éternelle, la suppression des maladies et des conflits, l'égalité entre tous. Est-il concevable que de tels rêves nous précipitent en fait dans un cauchemar ? La nature ne serait-elle qu'une femme belle mais perverse, s'amusant de nous, ses sujets, à des plaisanteries cosmiques et cruelles ? Méfions-nous donc de certains de nos désirs, au cas où ils se réaliseraient. » Le monde de « Zardoz » est composé, en plus des castes, de plusieurs éléments hiérarchiques isolés dans le *vortex*.

Le « tabernacle » en est le centre cérébral, au cœur d'un complexe souterrain ; les éternels s'y rendent afin d'être analysés. La « conscience directrice » est un système de cristaux programmés, introduit dans le cerveau des éternels, qui transmet le cycle vital des sujets vers le tabernacle, sorte de banque du savoir des éternels ; Zardoz est un gigantesque masque de pierre ; il a été construit de toutes pièces pour effrayer et soumettre les brutes.

Zed (Sean Connery) l'exterminateur va pénétrer dans le « vortex » et le détruire avec l'aide de Consuella (Charlotte Rampling).

Index

L'âge d'or/Luis Buñuel/1930
Les amants d'outre-tombe/Mario Caiano/1966
Angel Heart/Alan Parker/1986
Au cœur de la nuit/A. Cavalcanti/1945
L'autre/Robert Mulligan/1972
Aux frontières de l'aube/Kathryn Bigelow/1988
L'aventure de Mme Muir/Joseph Leo Mankiewicz/1947
Les aventures de Jack Burton/John Carpenter/1986
La beauté du Diable/René Clair/1949
La belle et la bête/Jean Cocteau/1946
Blade Runner/Ridley Scott/1982
Blue Velvet/David Lynch/1987
Brazil/Terry Gilliam/1984
Le cabinet du docteur Caligari/Robert Wiene/1919
Le cauchemar de Dracula/Terence Fisher/1957
C'était demain/Nicholas Meyer/1979
Les chasses du comte Zaroff/
E.B. Schoedsack, I. Pichel/1932
Les contes de la lune vague après la pluie/
Kenji Mizoguchi/1953
Dark Crystal/Jim Henson, Frank Oz/1982
Dead Zone/David Cronenberg/1984
La dernière vague/Peter Weir/1977
Docteur Jekyll et M. Hyde/Rouben Mamoulian/1932
Docteur Jekyll et M. Hyde/Victor Fleming/1941
Docteur Jekyll et sister Hyde/Roy Ward Baker/1972
Dracula/John Badham/1979
Dracula et ses femmes vampires/Dan Curtis/1976
Dracula, prince des ténèbres/Terence Fisher/1965
Elephant Man/David Lynch/1980
L'Empire contre-attaque/Irvin Kershner/1980
L'emprise des ténèbres/Wes Craven/1988
L'enfant du Diable/ Peter Medak/1980
E.T., l'extraterrestre/Steven Spielberg/1982
Excalibur/John Boorman/1981
La féline/Jacques Tourneur/1942
La femme reptile/John Gilling/1966
La fiancée de Frankenstein/James Whale/1935

La fiancée des ténèbres/Serge de Poligny/1945 90
Frankenstein/James Whale/1931 92
Furie/Brian De Palma/1978 94
Gremlins/Joe Dante/1984 96
Histoire de fantômes chinois/Ching Siu Tung/1987 98
L'homme invisible/James Whale/1933 100
L'homme qui rétrécit/Jack Arnold/1957 102
L'île du docteur Moreau/Erle C. Kenton/1932 104
L'impasse aux violences/John Gilling/1960 106
Les innocents/Jack Clayton/1961 108
Jack l'Éventreur/R.S. Baker, M. Berman/1960 110
Jason et les Argonautes/Don Chaffey/1963 112
King-Kong/E.B. Schoedsack, M.C. Cooper/1933 114
Kwaidan/Masaki Kobayashi/1965 116
Legend/Ridley Scott/1985 118
Made In Heaven/Alan Rudolph/1987 120
Mad Max 2/George Miller/1982 122
La main du diable/Maurice Tourneur/1942 124
Les mains d'Orlac/Karl Freund/1935 126
La maison du diable/Robert Wise/1963 128
Les maîtresses de Dracula/Terence Fisher/1960 130
La malédiction/Richard Donner/1976 132
La malédiction des pharaons/Terence Fisher/1959 134
La marque du vampire/Tod Browning/1935 136
Le masque de la mort rouge/Roger Corman/1964 138
Le masque du démon/Mario Bava/1960 140
Métropolis/Fritz Lang/1926 142
Meurtres sous contrôle/Larry Cohen/1976 144
1984/Michael Radford/1984 146
La monstrueuse parade/Tod Browning/1932 148
Nosferatu le vampire/Friedrich Wilhelm Murnau/1922 150
La nuit du loup-garou/Terence Fisher/1960 152
Orange mécanique/Stanley Kubrick/1971 154
Orphée/Jean Cocteau/1950 156
La planète des singes/Franklin Schaffner/1968 158
Le portrait de Dorian Gray/Albert Lewin/1945 160
Les poupées du diable/Tod Browning/1936 162
Qui veut la peau de Roger Rabbit/Robert Zemeckis/1988 164
Rencontres du troisième type/Steven Spielberg/1977 166
Rendez-vous avec la peur/Jacques Tourneur/1957 168
Le retour de Frankenstein/Terence Fisher/1969 170
Robocop/Paul Verhoeven/1987 172
Rosemary's Baby/Roman Polanski/1968 174
Le septième sceau/Ingmar Bergman/1956 176
Le septième voyage de Sinbad/Nathan Juran/1958 178
Shining/Stanley Kubrick/1980 180
Soleil vert/Richard Fleischer/1973 182
Les sorcières d'Eastwick/George Miller/1987 184
Superman/Richard Donner/1978 186
Le survivant/Boris Sagal/1971 188
Touch Of Zen/King Hu/1972 190
Une question de vie ou de mort/
M. Powell, E. Pressburger/1947 192
Vampyr/Carl Theodor Dreyer/1932 194
Vidéodrome/David Cronenberg/1982 196
Les vierges de satan/Terence Fisher/1967 198
Le village des damnés/Wolf Rilla/1960 200
20.000 lieues sous les mers/Richard Fleischer/1955 202
Les visiteurs du soir/Marcel Carné/1942 204
Le voleur de Bagdad/L. Berger, M. Powell/1940 206
Voyage au centre de la terre/Henry Levin/1959 208
Le voyage fantastique/Richard Fleischer/1965 210
Wolfen/Michael Wadleigh/1981 212
Les yeux sans visage/Georges Franju/1959 214
Zardoz/John Boorman/1973 216

Photos de couverture:
«Excalibur», «Blue Velvet»,

A collaboré à la réalisation de cet ouvrage: Jean-Pierre Frimbois. **Crédit photographique:** Toutes les photos de ce présent volume proviennent des collections Alain Charlot - Daniel Bouteiller sauf: Pages 35, 37, 41, 157, 205: DR. Pages 165, 203: Copyright Walt Disney Productions. Page 75: Copyright George Lucas Productions. Page 91: Kipa. **Remerciements à:** Cathia Benhaim, Daniel Bouteiller, Claude Cussol, Marc Gallart.

Achevé d'imprimer par Ouest Impressions Oberthur
35000 Rennes - N° 9013 - janvier 1989

MARABOUT – LES 100 CHEFS-D'ŒUVRE DU FILM FANTASTIQUE

DL janvier 1989/0099/46
ISBN 2-501-01150-3

CINÉMA

Les 100 chefs-d'œuvre du film fantastique

Impalpable comme "Blue Velvet"! Monstrueux comme "Elephant Man"! Onirique comme "Excalibur"! Futuriste comme "Orange mécanique"! Inquiétant comme "L'homme qui rétrécit"! Féerique comme "Dark Crystal"! Le cinéma fantastique, c'est le cinéma de l'extraordinaire, de l'irréel, de l'invraisemblable et de l'imaginaire: voici cent films pour rêver, fantasmer et vous émerveiller.

Dans ce volume de 224 pages:
- La sélection des 100 films les plus représentatifs du film fantastique, classés par ordre alphabétique.
- Chaque film est traité sur deux pages avec fiche technique, thème, commentaire et photos (noir et blanc ou couleur).

L'encyclopédie de poche illustrée du cinéma

40 0039 4

9 782501 011501

marabout SERVICE

M 13

Couverture: Ho Minh Duc